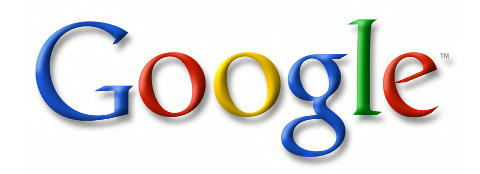


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

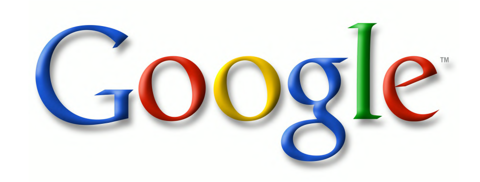
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

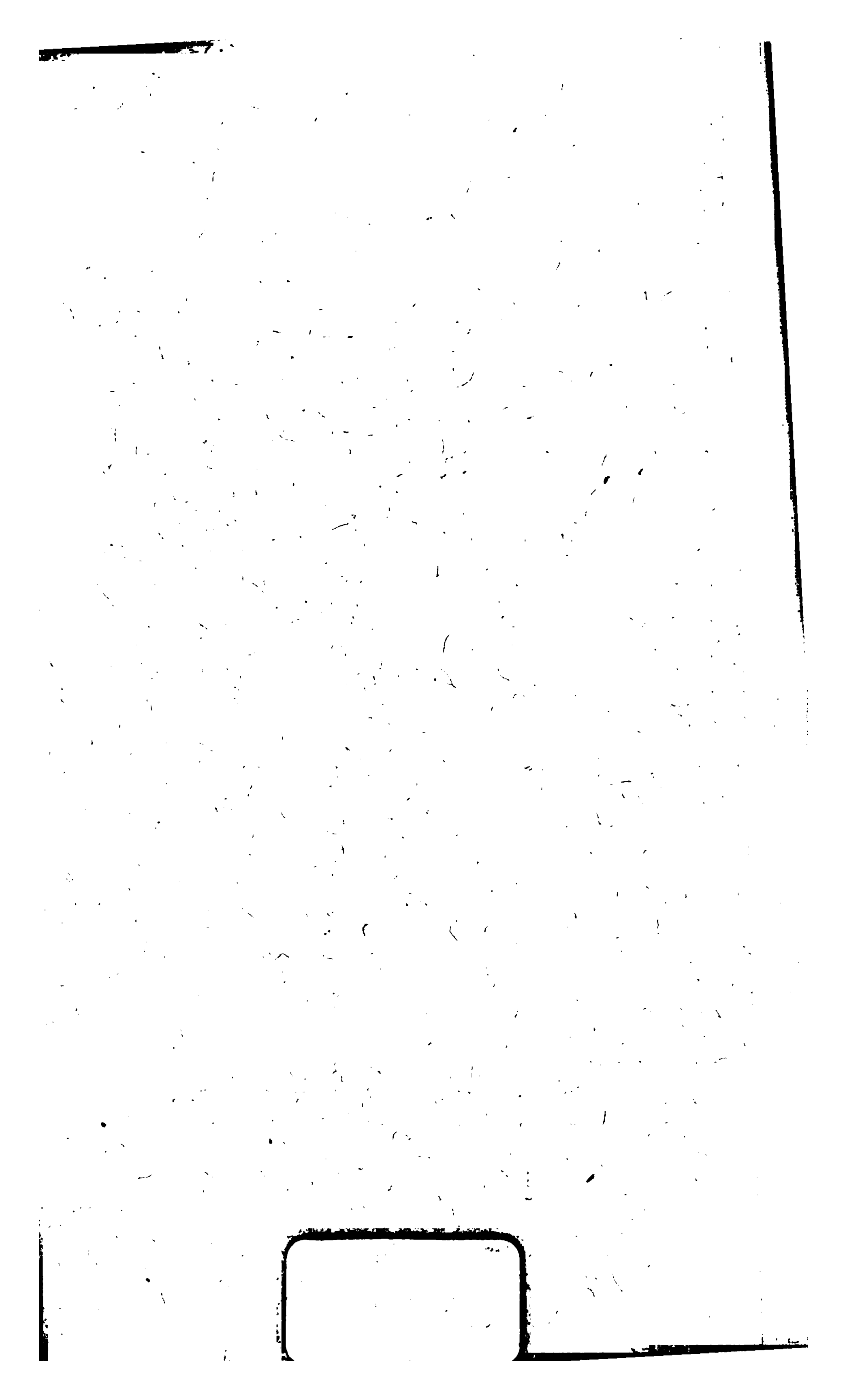
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

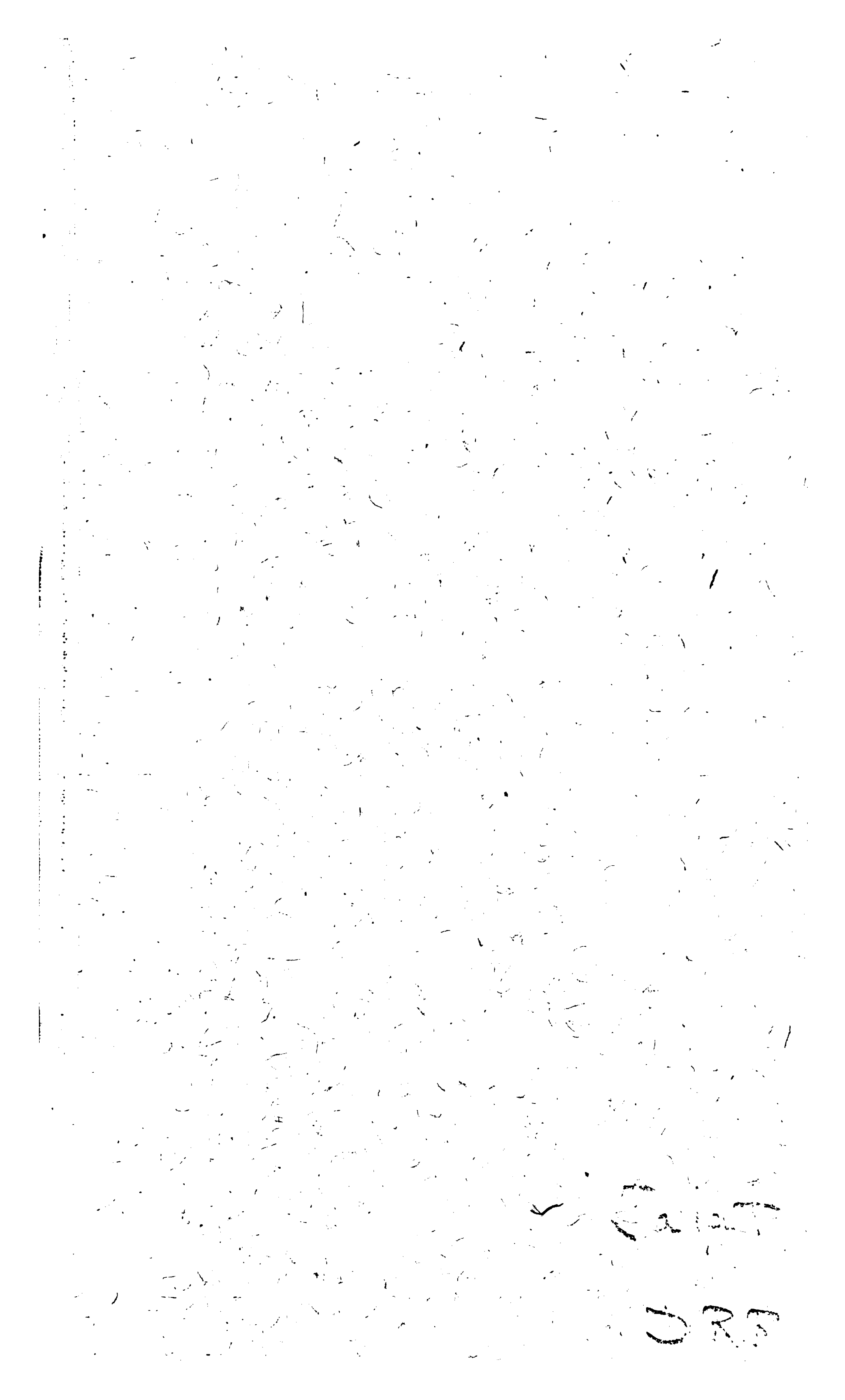
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







MONOGRAPHIE

DE

L'ÉGLISE PAROISSIALE

DE L'ISLE-SUR-SORGUES

OU

EXPLICATION THÉOLOGIQUE, ARTISTIQUE ET HISTORIQUE
DES SUJETS RELIGIEUX QU'ELLE RENFERME

PAR

L'ABBÉ JALAT

Vicaire-Général honoraire, Curé-Doyen de ladite église

DÉDIÉE A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DUBREIL, ARCHEVÊQUE
D'AVIGNON.

AVIGNON

IMPRIMERIE FRANÇOIS SEGUIN AINÉ, RUE BOUQUERIE, 13.

1877

le-sur-la-Sorgue ; France —
Churches.

rchitecture, Ecclesiastical — France
— L'Isle-sur-la-Sorgue.

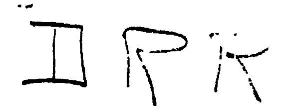
2. A II .

MONOGRAPHIE

DE

L'ÉGLISE PAROISSIALE

DE L'ISLE-SUR-SORGUES.



MONOGRAPHIE

DE

L'ÉGLISE PAROISSIALE

DE L'ISLE-SUR-SORGUES

OU

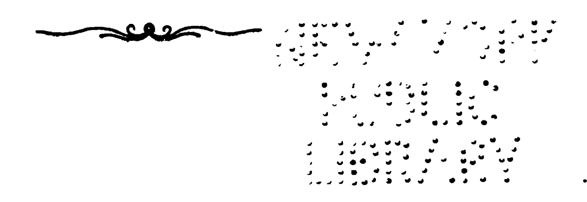
EXPLICATION THÉOLOGIQUE, ARTISTIQUE ET HISTORIQUE DES SUJETS RELIGIEUX QU'ELLE RENFERME

PAR

L'ABBÉ JALAT

Vicaire-Général honoraire, Curé-Doyen de ladite église

DÉDIÉE A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DUBREIL, ARCHEVÊQUE D AVIGNON.



AVIGNON

IMPRIMERIE FRANÇOIS SEGUIN AINÉ, RUE BOUQUERIE, 13.

1877

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
270756A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DUBREIL,
ARCHEVÊQUE D'AVIGNON.

MONSEIGNEUR,

L'église paroissiale de L'Isle, si respectable par son antiquité, a encore des titres particuliers à votre haut intérêt, par la distinction des sujets religieux qui la décorent. A ce point de vue elle exigeait un commentaire, réclamé depuis longtemps autant par la population de cette cité que par les nombreux touristes qui visitent ce monument.

Cette œuvre si importante, encouragée par votre bienveillance et par les conseils de plusieurs

Laffitte 12 Jan. 1926

de mes amis aussi éclairés que pieux, j'ai osé la tenter. J'ai l'honneur d'offrir respectueusement à Votre Grandeur le résultat de mes efforts et de mes veilles, la priant d'agréer et de bénir ce livre, afin qu'il procure l'édification de ma paroisse et la conservation des traditions chrétiennes si multipliées au milieu de nous.

Cette bénédiction sera un nouveau bienfait ajouté à tant d'autres dont j'ai été l'objet de votre part, et en particulier à celui dont j'étais si peu digne et qui me rapproche de vous. Oui, Monseigneur, mon modeste et imparfait travail, si vous daignez l'honorer de votre suffrage pourra raviver dans quelques esprits le zèle de la maison de Dieu, ce zèle qui vous a inspiré la noble idée de doter une de nos grandes églises, de l'image de la mère de la Vierge Immaculée, image dont la perfection artistique le dispute à la richesse de la matière et qui portera à la postérité, avec la gloire de votre nom, le souvenir de l'insigne faveur qui vous a été accordée par le Grand Pie IX, de pouvoir bientôt la couronner au nom de cet immortel Pontife.

Votre zèle, Monseigneur, nous le trouvons encore écrit sur le sanctuaire rétabli du glorieux saint Bénézet, sur cet oratoire de Saint-Ruf, qui est comme une pierre d'attente à de plus grands travaux, dans les dons si nombreux et si riches que vous avez faits pour l'érection ou la restauration de nos églises dans toute l'étendue de votre beau diocèse.

Ah ! s'il est vrai que la foi et la religion du peu-

ple chrétien retirent un si grand bien de l'éclat et des pompes du culte extérieur, dont les décorations des temples sont une des plus belles expressions, quelle ne sera pas la somme de mérites qui reviendra à Votre Grandeur pour tous les sacrifices qu'elle s'est imposés à cet égard!

Permettez, Monseigneur, que je vous réitère ma demande, daignez bénir mon œuvre, toute chétive qu'elle est : par cette bénédiction, j'en ai la ferme confiance, elle deviendra plus fructueuse que par son propre mérite.

Dans cette douce attente, daignez agréer l'hommage de mon profond respect et de mon entier et très-affectueux dévouement, avec lequel

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

de Votre Grandeur

le très-humble et très-soumis fils en J.-C.,

JALAT, CURÉ, V.-G. H.

AVANT-PROPOS

—

A mon arrivée dans cette paroisse (1844), dont la divine Providence me confiait la garde, je fus ébloui par la splendeur des décorations de l'église, et, dès ce moment, je cherchai à me rendre compte de tant de beautés de l'art chrétien. Mais longtemps ce fut pour moi un livre scellé. Quelques tableaux seulement étaient désignés comme des œuvres de maîtres, mais une ignorance complète planait sur le plus grand nombre.

Ce qui m'intriguait surtout, était de connaître la signification de ces personnages à l'aspect si imposant, qui occupent les tympans des chapelles latérales. Je voyais là un symbolisme, mais le sujet signifié était un mystère pour moi et pour tout mon entourage, dont pourtant j'appréciais et respectais les lumières sur beaucoup d'autres choses. Je ne manquais jamais de consulter les visi-

teurs instruits et savants qui restaient muets à mes interrogations ; je restai longtemps dans cet état d'attente inquiète, ne cessant, devers moi, de méditer, de combiner mes propres pensées avec certaines mais vagues notions que je recevais du dehors, lorsqu'un jour, préparant mes instructions, (c'était le jour de la Pentecôte), je me trouvais à étudier les effets de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres et sur les fidèles qui reçoivent le sacrement de la Confirmation ; naturellement je m'occupais des dons du St-Esprit qui sont : la sagesse, l'intelligence, la science, etc., et puis des fruits de ce même Esprit divin, qui sont : la *charité,* la *joie,* la *paix,* la *patience,* etc. etc. J'en étais là, lorsqu'un rayon de lumière me saisit et jette un doute dans mon esprit, me disant : mais ces fruits ne seraient-ils pas les sujets représentés par les belles figures sculpturales de notre église ? Je me lève à l'instant, je prends mon Nouveau-Testament, je cours à l'église, et ouvrant mon livre à l'Épitre aux Galates, je lis au ch. v, v. 22-23, les fruits du divin Paraclet, que j'applique à chacune des statues que j'ai sous les yeux, et dont les attributs iconographiques me révèlent la vraie signification ; j'avais la clef de l'énigme, je remerciai le bon Dieu de son trait de lumière, j'étais satisfait, le doute n'était plus possible : c'étaient bien les douze fruits du St-Esprit qui faisaient suite aux vertus théologales et aux quatre vertus cardinales morales, et qui étaient là sous des images splendides. Je communiquai mon idée à des

hommes instruits, entre autres à l'abbé Pougnet, qui l'adoptèrent pleinement. Enfin, Mgr Debelay, de sainte mémoire, me félicita de cette découverte, lors de sa visite pastorale, me recommandant de la consigner dans les archives de la cure, ce que j'ai fait soigneusement. Nous avions fait un grand pas dans l'étude de nos richesses artistiques; mais il restait encore une partie bien plus importante, c'était nos tableaux. Nous n'avions à cet égard, comme je l'ai dit, là-dessus que des notions vagues très-incomplètes, la Providence vint à notre secours. Le conseil de fabrique s'étant déterminé, en 1860, à les faire nettoyer, et à reconnaître l'état des toiles, nous appelâmes un homme éprouvé et habile pour remplir cette tâche dont l'exécution ne laissa rien à désirer. Ce fut dans cette opération que nous découvrîmes les auteurs et les dates de ces divers chefs-d'œuvre. C'est alors que surgit dans mon esprit une double pensée : celle de mettre au jour les trésors artistiques de notre Église et d'en faire bénéficier la science dans la mesure de mes forces, et l'autre d'instruire mon troupeau et de le mettre à même de se rendre compte, sous le rapport de la doctrine chrétienne, dogmatique et morale, de tous les nombreux objets qui décorent ce temple si admiré de tous.

Cette dernière considération surtout me préoccupait singulièrement; je me disais qu'un pasteur dans une paroisse ne doit pas se borner à parler du haut de la chaire de vérité, mais saisir tous les moyens pour éclairer et édifier ses ouailles. Or,

un de ces moyens, ce sont les images, les emblèmes religieux qui embellissent la maison de Dieu ; ce sont des signes sensibles qui parlent à notre imagination et à notre intelligence et qui sont bien propres à nous toucher et à nous instruire ; mais pour beaucoup de fidèles, ces représentations sont muettes et peu compréhensibles, à cause du défaut de lumières et de savoir doctrinal. Cette réflexion avait d'autant plus de poids ici, que nous possédons dans cette Église, comme je l'ai indiqué ci-dessus, une multitude de figures emblématiques dont le sens restera inconnu nécessairement au commun des fidèles et même à bien des personnes d'une certaine valeur, mais nullement initiées au symbolisme chrétien, si une explication nette et catégorique ne leur en est donnée. C'est appuyé sur ces motifs, néanmoins un peu hésitant et peu sûr d'arriver au but, mais encouragé par des cœurs amis, que je me mis à l'étude ; j'ai parcouru bien des livres, entre autres ceux de MM. les savants abbés Crosnier (*Iconographie chrétienne*) et Jules Corblet (*Manuel élémentaire d'archéologie nationale*). Le public jugera mon travail sur ce point, et s'il trouve ma science en défaut, ce qui n'est pas improbable, je le prie au moins de ne pas accuser ma bonne volonté, elle y était tout entière.

Peut-être me dira-t-on que, vu la nature et le genre du livre, je me suis un peu trop étendu sur les notions historiques des saints et les explications théologiques concernant les vertus et les fruits du

St-Esprit ; mais qu'on ne perde pas de vue le but que je me suis proposé dans cette œuvre : c'est d'édifier et d'instruire les âmes ; j'ai voulu qu'en entrant dans l'Église et en jetant les yeux sur telle ou telle statue symbolique, on connaisse la vertu qu'elle représente, et qu'avec un peu de réflexion, on se pénètre des avantages que nous avons à la pratiquer ; je désire qu'en se trouvant dans une chapelle en présence de la figure d'un saint ou d'une sainte reproduits sur la toile, on sache un peu leur histoire et les vertus principales qui les ont caractérisé. Qui ignore l'impression salutaire que fait dans l'âme la vue d'une personne aimée et vénérée, qui s'est signalée par quelques actions d'éclat, par des actes héroïques connus et publiés ? Comme on est porté à les méditer, à les admirer, et souvent à s'essayer à les reproduire dans sa conduite!

Mais à côté de ces considérations si justes et si graves, je me suis préoccupé de faits d'un autre ordre, mais non moins sérieux et d'un intérêt incontestable : c'est de rappeler les traditions de piété, de religion que nous ont léguées nos prédécesseurs dans l'exercice de leurs fonctions sacrées ; c'est de raviver les vestiges déjà un peu oubliés ou effacés de la charité chrétienne de nos ancêtres dans les institutions religieuses dont cette paroisse était pleine. C'est ce que nous avons tâché de faire dans les notes explicatives que nous avons placées à la suite de notre monographie.

Quelques-unes peut-être paraîtront un peu prolixes, entre autres celle concernant l'abbé *J.-B.*

Romillon, chanoine de cette collégiale (1587); ce n'est pas sans motif que je l'ai fait. D'abord, j'ai eu l'intention de conserver quelques notions historiques de ce saint prêtre, dont la vie écrite dans la dernière moitié du XVIIe siècle, devient extrêmement rare: c'est à L'Isle qui lui a donné le jour et dont il est une des gloires les plus pures, qu'il appartient de garder religieusement son souvenir. D'autre part, il était important de rétablir un fait qui le concerne: jusqu'ici il avait été regardé, et avec raison, comme le fondateur de l'ordre célèbre des religieuses Ursulines en France, mais depuis peu un moderne biographe de *César de Bus*, a tenté de lui ravir ce glorieux titre, mais c'est injustement. En effet, il y a ici des faits indéniables: 1° c'est le livre intitulé: *Vie du Père Romillon, prêtre de l'Oratoire de Jésus, et fondateur de la Congrégation des Ursulines en France*, par M. *Bourguignon*, prêtre de Marseille, imprimé à Marseille en 1669. On trouve la justification de ce titre dans tout le cours des événements qui se déroulent avec une suite naturelle et logique dans cette exposition des actes qui composent la vie de ce saint prêtre.

2° Un fait également incontestable, c'est que les historiens de *César de Bus*, comme le P. *Marcel*, le P. *Bauvais*, le P. *Vestier* tous pères doctrinaires (1643) (M. l'abbé Ch. ne dit rien de ce dernier, qu'il ne connaissait probablement pas), etc., ce sont les principaux, n'ont rien dit de cette institution célèbre, ce qui suppose nécessairement qu'ils ne le regardaient

pas comme étant son auteur, l'omission eût été trop forte, elle n'est pas supposable.

Le Père *Dumas*, autre historien de César, en parle, il est vrai, et lui en fait honneur; mais sa narration est tellement vague et décousue qu'on ne peut raisonnablement y donner son adhésion. L'abbé Ch. lui-même reconnaît que ce Père ne mérite pas une grande confiance. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans sa préface au n° 4 : « Celle « (la vie) qui a été donnée par le Père *Dumas* de la « même Congrégation, est d'un style boursouflé, « prétentieux, guindé, ce qui rend la lecture de « son livre insupportable ; en outre *l'exactitude* « *n'est pas son fait*. Nous avons dû relever fréquem- « ment des erreurs de dates et de personnes. »

Voilà donc un auteur sans autorité ou à peu près.

Quels sont donc les témoignages que M. l'abbé Ch. va invoquer pour asseoir sa thèse touchant la fondation des Ursulines par *César de Bus*. Il les tirera de ses manuscrits, et c'est ce qu'il avance formellement : au chapitre V de son livre, on lit en note : *Ce chapitre est à peu près en entier tiré de nos manuscrits*. Point de doute donc à cet égard ; ce sont les manuscrits entre les mains de M. l'abbé qui vont le guider dans ce qu'il va dire concernant l'établissement en France des religieuses de Ste-Ursule, à la fin du XVI[e] siècle, ou après avoir parlé des pieuses filles qui, dirigées par le vénérable César de Bus et le Père Romillon, commencèrent à faire les écoles aux petites filles à titre d'essai, ce qui est

tiré non pas des manuscrits, mais tout simplement du Père *Dumas*, dont pourtant M. Ch. a si peu d'estime, tout le reste est copié mot à mot de la Vie du Père Romillon, soit qu'il s'agisse des premières années de M[lle] de Bermon, soit de l'évêque de Carpentras, de M[lle] de Vaucluse qui reçut de ce digne prélat les règles de l'Institut des Ursulines, qu'il avait apportées de *Ferrare*, soit enfin des premières religieuses à la tête desquelles était l'héroïque M[lle] de Bermon, et qui furent incontestablement les fondements de ce célèbre Institut en France. Tout cela dis-je, est tiré, de *verbo ad verbum*, de la *Vie du Père Romillon* précitée; et, chose étonnante, M. l'abbé Ch., par quelques mots de son cru, a soin d'en divertir le sens en faveur de *César de Bus*. Avouons-le, cette manière d'agir est peu délicate et encore moins loyale; voilà comment on fausse l'histoire.

Du reste, pour qu'on ne me soupçonne pas d'exagération, j'invite les lecteurs qui voudront et pourront le faire de collationner les deux textes : aux pages 289, 170, 171, 172, 173, de la *Vie* susdite du *Père Romillon* ; 247, 251, 252, 253, de la *Vie de César de Bus* par l'abbé *Chamoux*. Par cette lecture on sera parfaitement édifié sur le sujet dont il s'agit.

Mais j'ai besoin de le dire sans détour et sans retard: par tout ce qui est relaté ci-dessus, je ne prétends pas faire croire que César de Bus fut étranger à cette pieuse fondation; assurément il a aidé le Père Romillon dans cette circonstance, il a pu

même diriger pendant un certain temps avant leur départ pour L'Isle quelques-unes des premières religieuses ; l'union qui était entre eux, surtout à cette époque de leur vie, était si intime et si sainte qu'une entreprise aussi considérable n'a pu être commencée par le Père Romillon sans l'avis et un certain concours de la part de César de Bus, son ami et son supérieur ; mais l'idée première, mais les premiers travaux, mais leur établissement à L'Isle sont l'effet du zèle apostolique du chanoine J.-B. Romillon ; c'est sur sa demande que cet établissement avait été autorisé à L'Isle et dans toute la France par une bulle expresse du Souverain Pontife ; il avait donné à cet institut ses premières constitutions ; c'est lui qui avec les secours de la vertueuse et noble demoiselle de Vaucluse, avait disposé une maison à L'Isle pour recevoir Mlle de Bermond et ses compagnes, fondatrices du nouvel Ordre. Tout était donc, ou à peu près, l'œuvre du P. Romillon, et c'est à juste titre qu'il est honoré du nom de fondateur de cette belle institution en France, et c'est bien injustement que M. l'abbé Ch., marchant sur les traces du P. Dumas, dont *l'exactitude n'est pas le fait,* d'après lui, a voulu lui enlever cette auréole de gloire. *Unicuique suum.*

Nous avons cru également utile et intéressant pour les fidèles de cette ville de mettre en relief bien des particularités concernant notre ancienne collégiale, les sources de ses revenus, l'ordre et les heures des offices, les diverses charges de son or-

ganisation intérieure, et beaucoup d'autres détails qui seront lus avec plaisir par nos chers paroissiens; plusieurs y verront figurer les noms de leurs grands-oncles ou d'autres parents plus ou moins éloignés.

Nous avons dit aussi quelques mots de nos divers couvents à mesure que les noms des fondateus ou fondatrices se trouvaient sous notre plume; c'était un ornement précieux pour cette paroisse qu'ils édifiaient par les exemples des plus sublimes vertus ; nous n'avons pas cru nous étendre davantage, ce qui aurait pu distraire un peu trop l'attention du but et de l'objet principal de ce livre.

Si on désire connaître la source où nous avons puisé les lumières qui nous ont guidé dans ce travail, nous dirons que ce sont dans des documents que nous avons recueillis non sans beaucoup de peine et de sollicitude de divers côtés, dans de vieux registres, mémoires, manuscrits, imprimés, qui sont tombés entre nos mains, épaves précieuses échappées à la dilapidation des archives de notre collégiale, de nos couvents et des nombreuses confréries qui existaient jadis dans cette cité.

Quant aux usages de notre chapitre, nous avons interrogé des vieillards, bons chrétiens instruits qui l'avaient vu en plein exercice et qui même y avaient figuré comme enfants de chœur; rien donc de plus authentique que ce que nous avons avancé et écrit sur ces différents points (1).

(1) Je désignerais en particulier MM. Cattrier et François Moulinas.

Voici l'ordre que nous avons suivi ; il est tout simple, nous avons commencé par le sanctuaire et de là aux chapelles latérales, d'abord du côté de l'Évangile partie Nord, et puis du côté de l'Épître partie du Midi.

Pour ne pas revenir sur nos pas nous avons rendu compte de tous les objets dignes d'être mentionnés qui se trouvent dans chaque chapelle, y compris le pilastre qui les sépare et les statues symboliques qui occupent les tympans extérieurs. Par ce moyen, le touriste qui voudrait étudier à fond cette partie pourrait le faire sans trop de fatigues et de dérangement.

Lorsque nous parlons de droite et de gauche c'est la droite et la gauche du visiteur que nous désignons.

Nous avons apporté à ce travail tous nos soins, mais nous ne nous flattons pas de l'avoir fait et terminé à la satisfaction de tous ; nous serions trop heureux de recevoir de la part des hommes compétents de bienveillantes observations, dont nous leur serions reconnaissants, et auxquelles assurément nous ferions droit, si elles étaient fondées. Il n'est guère possible, dans une œuvre aussi variée que complexe, de n'avoir pas fait quelques omissions et bien mieux encore ne n'avoir pas été exact et juste dans l'exposition de quelques faits et de certaines appréciations ; nous reviendrons facilement sur notre manière de voir, s'il y a lieu.

Il y a eu dans maintes circonstances des réclamations sur un point un peu délicat : c'est sur la

nuance bleue du fond du groupe splendide du Couronnement de la Sainte-Vierge qui est au-dessus de la grande porte. Certes nous ne les avions pas méconnues, nous les avions même réalisées, nonobstant les dépenses indispensables à ces sortes de travaux, mais à plusieurs reprises le succès n'ayant pas répondu à notre attente, il a fallu retoucher cette teinte, et en désespoir de cause nous avons laissée celle qui existe aujourd'hui, laquelle n'est pas exempte de toute critique.

INTRODUCTION

—

Si nous cherchons dans les temps anciens antérieurs au XIIIe siècle quelques traces de notre Église, nous ne trouvons que des données très-incertaines.

L'Isle, au dire des premiers chroniqueurs de ces contrées, n'était qu'une espèce de butte où les pêcheurs avaient dressé quelques petites maisons ou cabanes ; ce mamelon, au milieu des eaux de la célèbre Fontaine de Vaucluse, qui se répandaient de toutes parts et ne faisaient de toutes ces terres qu'un vaste marécage, avait par le cours des temps réuni un certain nombre d'habitants qui érigèrent un sanctuaire, ou petite chapelle, sous le patronage de saint Laurent, martyr. C'était un lieu sûr contre les attaques et les excursions des bandes ennemies qui de temps à autre infestaient ces parages. Cette sécurité fit naître naturellement l'idée d'élargir autant que possible l'espace que les eaux non réduites rendaient si restreint. Le moyen d'atteindre ce but c'était de creuser un lit assez large pour les contenir dans des bornes infranchissable même aux grandes crues ; c'est ce qui s'opéra à une époque indéterminée, probablement vers le neuvième ou dixième siècle, c'est alors que cette

région prit quelque importance et en même temps acquit son nom propre, tiré de sa position naturelle. Il fut dénommé *Les Isles*, *insulæ*, à cause des divers îlots formés par la division des canaux qui découpaient en praties inégales cette terre vierge et d'une luxuriante fécondité ; plus tard on adopta le singulier, et on désigna le pays sous le nom de L'Isle, *insula*, qu'il porte encore aujourd'hui.

Ce fut peu de temps après, qu'on éleva en l'honneur de saint Laurent et de la Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame des Anges et de l'Assomption, une vaste église, à l'endroit même où nous la voyons actuellement. Plus tard, et après la réunion à L'Isle des bourgades de *Vellargues*, de *St-Pierre-Mène* et *Mène*, qui eut lieu dans le courant du XIIe siècle, le pays prit une plus grande étendue, et, au siècle suivant, 1212, sous Innocent III, l'évêque de Cavaillon, auquel L'Isle était soumis pour le spirituel, profitant de la vacance de cette cure, établit une collégiale qui fut autorisée par Honorius III, en 1222, en lui accordant tous les droits et privilèges annexés à ces sortes d'institutions par les règles canoniques. Cette concession était accompagnée de cette clause : « *Nisi forsan, in tantum excreverint ejusdem ecclesiæ facul-* « *tates, quod merito in ea canonicorum numerus debeat* « *adangeri auctoritate sedis apostolicus semper salva.* »

Le chapitre qui exerçait les droits curiaux était composé d'un prévôt et de huit chanoines ; lesquels avaient le droit d'élire leur prévôt ; sous la sanction de l'évêque.

Le bas-chœur comprenait le capiscol (ou maître de cérémonies), le sacristain, le diacre et le sous-diacre, deux vicaires administrateurs, qu'on désignait sous le nom de curés (1er et 2e curés, *curati*). — Quelques années avant la Révolution de 89, le service matériel étant devenu plus chargé, le chapitre, sous l'autorisation de Mgr l'évêque de Cavaillon, en nomma un troisième ; ils étaient inamovibles. Il y avait en outre cinq enfants de chœur,

un thuriféraire en soutane noire, deux acolytes, deux pour chanter les versets et antiennes et plusieurs chapelains qui étaient obligés à l'assistance des offices capitulaires par suite des conditions imposées par le titre de leurs chapellenies.

En même temps que cette institution s'épanouissait dans cette cité, saint François d'Assise lui-même y amenait une colonie de ses premiers religieux (1220). Ce fut le premier couvent d'hommes (les Cordeliers) qui se fixa au milieu de nous; ils se logèrent hors la ville du côté du midi; mais après l'invasion du baron des Adrets, ils entrèrent dans la ville où ils élevèrent un superbe monastère; l'église était d'une assez grande dimension. Ils n'en sont sortis qu'à l'époque de la Révolution, mais le quartier qu'ils habitèrent d'abord a conservé le nom de *Logis-Vieux*, en souvenir de ces religieux, et la rue qui l'avoisine s'appelle encore rue des *Frères-Mineurs*. [1]

Deux Conciles se sont tenus dans cette ville, le premier en 1251 et le second en 1288. [2] [3]

Ce fut vers la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe que le chœur fut construit, pour faciliter aux chanoines l'exercice des offices capitulaires. Cette construction porte bien le cachet de cette époque.

La grande tour, qui est le clocher actuel, fut élevée en 1538, la commune, et non le chapitre, en fit les frais.

C'est avec un profond regret que nous sommes contraints d'avouer qu'à partir de l'institution de notre vénérable chapitre, nous ne connaissons rien de particulier de tout ce qui se passa dans son sein, que la création de quelques chapellenies, jusqu'à la fin du XVIe siècle. A cette époque, J.-B. Romillon, chanoine de notre collégiale, nous apparaît rempli d'un saint zèle pour le salut des âmes; c'est lui qui commence la Doctrine chrétienne, que César de Bus son compagnon, plus tard son supérieur, perfectionne et érige en ordre religieux par l'autorité du Souverain Pontife. C'est le même Romillon

qui établit à L'Isle la première maison des Ursulines sur le modèle de celles que saint Charles avait fondées à Milan, comme nous l'avons dit ci-devant. — C'est ce couvent qui a été le berceau de toutes les maisons d'Ursulines de France et du monde catholique. [4]

Il créa également le couvent des Dames de Ste-Élizabeth, du tiers-ordre de St-François d'Assise, qui n'a eu que quelques maisons en France. [5]

Cet élan religieux donné par notre illustre chanoine attira sur son pays des grâces particulières et bien précieuses. Autour de ces premières et si belles institutions viennent se grouper les enfants de St François de Paule (1604), surnommés les Minimes. En 1611, une autre famille de St François d'Assise vient s'implanter parmi nous : ce sont les Capucins, qui, appelés par les principaux habitants de cette cité, élèvent leur couvent au nord de la ville. [6]

Les enfants de St Dominique, avaient érigé dans notre église la Confrérie de Notre-Dame du Chapelet ou du Rosaire; des registres, à la date de 1595, appartenant à cette Confrérie, attestent son existence dans notre église, mais son origine au milieu de nous, nous reste inconnue; il n'en est point ainsi de celle du saint Scapulaire, qui fut inaugurée dans toutes les formes prescrites par le droit en 1636, par le prieur du couvent des Carmes d'Arles, le Père *Picolin*, dûment autorisé par son provincial de Marseille. [7] [8]

Nous étions sous la prévôté de l'abbé de Casal (Joseph) ; c'est lui qui employa une partie de son patrimoine à la construction de ce riche rétable et de l'imposante boiserie du fond de l'abside qui font l'admiration de tous, les armoiries de cette noble famille qui y figurent en font foi.

Arnauldus *Levieux* en fit le tableau qui porte la date de 1630. Il est signé.

Mais l'Église menaçait ruine : on avait déjà relevé deux

chapelles dédiées à St-Laurent et au St-Esprit, au nord, à côté du chœur. Un accident fâcheux décida sa reconstruction entière. Un jour pendant que le pieux chanoine *Esprit Macassole* priait seul dans l'église, une partie de la voûte de la grande nef s'écroula; il ne fut sauvé que par miracle, en se réfugiant, dit la tradition, dans le sanctuaire.

La reconstruction de cette église fut commencée dans l'année 1647 et terminée vers 1665,et solennellement consacrée le 29 mai 1672, par *Mgr de Sade*, évêque de Cavaillon. Cette œuvre si importante est due au zèle du chapitre, et des autorités locales, à la religion des habitants, qui rivalisèrent d'ardeur et de foi dans cette mémorable circonstance. [9]

Nous mentionnerons ici l'arrivée dans cette ville, des Sœurs hospitalières de St-Joseph, desservant notre Hôtel-Dieu (1679), que nous avons encore le bonheur de posséder, après une interruption forcée par la période révolutionnaire de 93 ; elles furent rétablies en 1825. [10]

Le digne et noble prévôt de Casal prolongea sa carrière jusqu'au 5 septembre 1696, et fut remplacé par *Dominique de Tache*, avignonais, qui mourut en 1709. Celui-ci eut pour successeur *Jean-Louis de Sade*, de *Mazan*. Il était né en 1677, et en 1709 il était prévôt ; il mourut à l'âge de 87 ans, après un règne de 55 ans, laissant une mémoire bénie et sainte par sa piété et son zèle ardent pour la maison de Dieu; c'est par ses largesses que notre église fut si admirablement décorée ; les statues symboliques, le groupe de l'Assomption de la Vierge, la dorure de la boiserie du sanctuaire et tous les autres embellissements qui les accompagnent, sont des bienfaits de sa main libérale.

L'Hôtel-Dieu fut considérablement augmenté par ses abondantes aumônes. [11]

L'abbé Ribère, natif d'Avignon, et son coadjuteur, lui succéda ; il était destiné à clore à jamais la succession

2

six fois séculaire de notre prévôté si honorable et si bien dotée, que Pétrarque lui-même l'avait convoitée, d'après le dire de certains auteurs. [12]

Depuis 1764, nous n'avons rien trouvé de saillant et digne d'une remarque particulière dans les habitudes de notre vénérable chapitre ; il garda intactes les traditions de ses devanciers : la régularité et la ponctualité dans les offices, les actes conservatoires des propriétés du corps, les diverses fonctions inhérentes à la bonne administration capitulaire, tout resta en pleine et parfaite activité jusqu'au moment où éclata la tempête révolutionnaire. Il fallut se séparer, ce qui n'eut lieu qu'en juillet 1792 (1).

Au mois d'août 1788, M. l'abbé Michel de Beaulieu, avait été nommé et choisi prévôt-coadjuteur à l'abbé Ribère déjà avancé en âge. [13] [14]

L'abbé Villars (Pierre-Joseph-Charles), chanoine, avait été désigné par une délibération du chapitre, dont il était alors administrateur, en date du 20 avril 1790, pour assister, selon les prescriptions du Vice-Légat d'Avignon, (Casoni), à l'assemblée du clergé qui devait se réunir à Carpentras le 22 du courant, sous la convocation de l'évêque de cette ville, (Mgr Béni), pour y prendre telle délibération, faire toutes les protestations et réquisitions qu'il avisera ; comme aussi pour procéder au choix des députés aux États-Généraux de cette province, et faire tout ce que le cas exigerait, lui donnant tous les pouvoirs requis et nécessaires (2).

Voici les noms des chanoines et bénéficiers composant la collégiale de cette paroisse au moment de leur séparation, 1792 :

(1) Archives de la cure, registre des délibérations du chapitre, à la fin.

(2) Extrait des délibérations du dit chapitre.

CHANOINES

MM. les Abbés Ribère, prévôt,
Michel de Beaulieu, coadjuteur,
Biscarel, doyen.
Thibaud.
Brouillard.
Voiron.
Audouard, aîné.
Delaye.
Audouard, jeune.
Villars.

BAS-CHŒUR

(curés ou vicaires perpétuels)

MM. les Abbés Moricelly.
Berbiguier, (oncle).
Converset.
Berbiguier (neveu), sacristain.
Raymond, capiscol (1).
Bressy, diacre.
Martino, sous-diacre.

—

Le 21 juillet 1792, la veille de la fête de sainte Magdeleine, l'abbé Raphël, religieux Carme de Carpentras, nommé curé de L'Isle par les patriotes, prit possession de son poste. C'était un dimanche; il s'installa lui-même accompagné de la municipalité et entouré de soldats et d'adhérents à la Révolution, qui étaient nombreux. Dans son allocution il s'écria : « Hier il y avait

(1) Celui-ci était devenu curé en remplacement de l'abbé Berbiguier, oncle, qui s'était retiré à Caderousse, son pays natal, vers l'an 1790. Il y devint curé, et fut victime de la Révolution à Orange.

« tout un collége de prêtres dans cette église, et aujour-
« d'hui, je m'y vois seul ministre du Seigneur ! »

Cette réflexion était un trait de lumière divine, mais qui ne fit qu'effleurer son cœur; il resta dans son aveuglement jusqu'à sa mort, qui ne se fit pas attendre. Un an après, il descendit dans la tombe, réconcilié avec l'Église, dit-on, par l'abbé Moricelly. Il eut pour vicaires l'abbé Gromelle et l'abbé Icard.

Cette même année, 1792, le samedi veille du Rosaire, l'abbé Moricelly, qui s'était retiré auprès de l'abbé Liotard, curé de Malemort du Comtat, y fut arrêté, ainsi que ce dernier. Ils furent amenés à L'Isle sans retard; dès le lendemain de leur arrivée, sans aucune espèce de jugement, on les conduisit dans la nuit au cours des platanes, sur la route d'Apt, pour les pendre. Les ayant fait entrer dans l'hôtellerie voisine, leurs bourreaux se livrèrent en leur présence à d'horribles orgies, comme pour doubler leur supplice; après ces scènes de sauvagerie, on les entraîna sous les arbres, où le curé Liotard fut réellement pendu; l'abbé Moricelly, qui voyait la corde préparée pour lui, aidé de quelques habitants honnêtes, à la faveur du trouble de la première exécution, réussit à s'évader.

Mais la Terreur avait fait disparaître tout vestige de culte religieux; les prêtres assermentés eux-mêmes, avaient été obligés de se cacher. Les membres de notre chapitre cherchèrent à se soustraire aux fureurs des prétendus amis de la liberté, mais tous ne purent le faire avec succès. Le prévôt Ribère, caché à Monclart (1) dans une maison de campagne, fut découvert et conduit dans les prisons d'Avignon. Étant tombé malade, on le transporta à l'hôpital, où il mourut dans peu de jours. Son corps, placé dans un sac de toile grise, fut porté au cimetière sans autre cérémonie.

(1) C'est un quartier du terroir du Thor, au Nord-Ouest de L'Isle, très-rapproché de cette ville.

L'abbé Thibaud, chanoine, périt dans sa maison, à L'Isle, incendiée par les Allobroges, le 22 juillet 1793. On l'appelle encore la Maison Brûlée.

L'abbé Villars émigra en Italie. Les frères Audouard, chanoines, moururent au plus fort de la Terreur, dans un petit îlot leur appartenant, vis-à-vis la Sorguette ; on les transporta dans une barque jusqu'à L'Isle.

De tous les autres membres de notre chapitre, deux restèrent dans la ville, MM. les abbés Voiron et Delaye ; le bas-chœur nous en donna deux autres, Moricelly et Converset, tous enfants du pays. Ces quatre valeureux champions et dignes soldats de Jésus-Christ, auxquels vint se réunir l'abbé Arnavon, récemment ordonné prêtre, natif également de L'Isle, bravèrent la tempête et firent face à l'orage pendant toute la période révolutionnaire, baptisant, confessant, mariant, dans la ville, à la campagne, la nuit, le jour, sous toutes sortes de déguisements. Plusieurs maisons particulières, avaient l'insigne honneur de posséder la très-sainte Réserve ; les premières communions se faisaient aussi dans ces maisons, jusqu'à l'ouverture des églises, en 1800 (1); par une faveur spéciale de la Providence, au milieu de tous les périls, aucun de ces saints prêtres ne fut arrêté.

L'abbé Poule, administrateur apostolique du diocèse de Cavaillon, nomma grand-vicaire l'abbé Delaye ; nous trouvons plusieurs actes signés de lui sous ce titre. Il est à présumer qu'il conserva cette dignité jusqu'à l'arrivée de Mgr Perrier (J.-François), nommé, à la suite du Concordat, évêque d'Avignon (1802).

Il semble qu'après tant de travaux et d'épreuves, et attendu son titre d'ancien chanoine et de grand-vicaire,

(1) Notre église resta fermée depuis juillet 1793 jusqu'en 1795. En cette année, le jour de la saint Jean, on y dit la messe ; mais elle se referma bientôt jusqu'en 1797. A cette époque elle se rouvrit de nouveau, mais les fidèles seuls venaient y prier ; les prêtres n'y parurent qu'en 1800.

l'abbé Delaye devait occuper la cure de L'Isle, sous le nouvel évêque. Mais Mgr Perrier en jugea autrement, et le 17 juillet 1803, jour de dimanche, l'abbé de Rostang, doyen du canton de Cavaillon et de L'Isle, mettait en réelle et personnelle possession de la cure de L'Isle, par une installation solennelle et canonique, l'abbé Moricelly, à laquelle il avait été nommé par Mgr d'Avignon par ses lettres du 3 juillet courant. Il eut pour secondaires MM. les abbés Delaye, Voiron, Villars, Converset, Arnavon et Boët. Ce dernier, ancien chanoine de la collégiale de St-Agricol, s'était retiré à L'Isle après les mauvais jours ; il y jouissait d'une réputation méritée de science théologique.

L'abbé Arnavon fut nommé à la cure d'Apt en 1811, et remplacé par l'abbé Gardet, de sainte mémoire.

Bientôt après, un autre vide se produisit par la mort inattendue de l'abbé Voiron qui, le 17 mars 1813, étant dans le banc d'œuvre et faisant des conférences dialoguées avec l'abbé Gardet, qui était en chaire, fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

L'abbé Delaye mourut à L'Isle le 25 septembre 1835, à l'âge de 71 ans. Il eut le bonheur de remplir les devoirs de sa charge jusqu'à son dernier jour. Homme d'une énergie remarquable, d'une doctrine saine, d'une foi, d'une piété qui, sous des formes un peu dures, n'en étaient pas moins profondes et sincères.

C'est par son dévouement héroïque, et éminemment sacerdotal, qu'il soutint la religion des fidèles dans la terrible et effroyable époque de la Terreur. Il en imposait aux méchants par une audace qu'on aurait pu croire imprudente, à en juger par les simples lumières de la raison humaine, mais qui n'était qu'un courage d'un homme de cœur, inspiré et soutenu par la force surnaturelle que donnent la foi et la confiance en Dieu.

Voici ce que dit l'abbé Granget (1) de cet homme de Dieu, de ce vrai soldat de Jésus-Christ, de ce prêtre énergique, d'un courage imité des enfants de Mathatias :

« M. le chanoine Delaye, de L'Isle, resta également « dans le pays, et montra tant d'énergie, que les bri- « gands mêmes le redoutaient. Braconnier intrépide, le « fusil sur l'épaule, la démarche assurée, l'air décidé, « loin de fuir il les attendait d'un pied ferme et tou- « jours il les fit reculer ; si tous les gens de bien avaient « eu sa mâle énergie, on aurait vu moins de malheurs, « et la France n'aurait pas été livrée à des assassins. »

Ce portrait n'a rien d'exagéré : c'était un de ces caractères fortement trempés, de ces hommes qui, comme le courageux et admirable abbé Montjallard, d'Apt, se serait signé volontiers : *Delaye, chanoine, prêtre catholique réfractaire à la loi des brigands.*

A l'époque de la mort de l'abbé Delaye, M. le curé Moricelly était déjà retenu dans son presbytère par des infirmités bien graves : une forte surdité, une faiblesse extrême dans les jambes, le mettaient dans une impuissance absolue de se rendre à l'Église et de vaquer aux devoirs du saint ministère ; mais il conserva jusqu'au dernier moment une intelligence et un moral parfaitement intègres.

Le samedi, il ne manquait jamais d'envoyer la liste des officiants et des exercices qui devaient avoir lieu le lendemain dimanche, et l'annonce des fêtes et des offices qui devaient se faire dans la semaine ; rien d'important ne devait se produire et se réaliser dans l'Église paroissiale, sans, au préalable, qu'il lui eût donné son approbation. Il gouvernait sa paroisse du fond de son presbytère, et le jour même de sa mort, il avait redigé une petite adresse qu'il devait réciter de mémoire à Sa Grandeur

(1) *Hist. du diocèse d'Avignon*, t. II, p. 478.

Mgr Naudo, arrivant ce jour-là à L'Isle, pour y donner la confirmation.

Voici le texte de cette allocution :

« Monseigneur,

» Nous recevons toujours avec un nouvel honneur et une indicible plaisir l'illustre et bon Pasteur que le Ciel nous a donné dans sa miséricorde, pour nous gouverner dans la voie du salut.

» Daignez, Monseigneur, recevoir avec bonté l'hommage du respect le plus profond, de la confiance la plus entière, et de l'affection la plus sincère de cette partie de votre troupeau. »

C'était le 11 mai 1844 (1); il mourut subitement, ou plutôt il cessa de vivre sans maladie, sans souffrance, sans aucune espèce de symptôme de mort prochaine ; il avait 94 ans 3 mois. Depuis 12 ans, il n'avait plus paru dans son Église.

M. l'abbé Moricelly, était très bien en chaire : sa taille avantageuse, son port majestueux, sa parole facile, un talent distingué rendaient très-intéressantes ses prédications. Les anciens qui l'ont entendu en parlent encore avec enthousiasme ; j'aime à rappeler ici ce que nous lisons dans une notice composée par un de ses principaux paroissiens, M. Bonnet, Isidore, notaire :

« M. Moricelly se fesait admirer par la pureté de son
» style, les richesses de ses figures, la majesté de son
» port et de ses traits, la noblesse et l'exactitude de sa dé-
» clamation ; aussi modeste qu'instruit, il a constamment
» refusé, malgré les invitations des personnes haut pla-
» cées et influentes, de se faire entendre hors de sa pa-
» roisse....

Monseigneur interdit toute manifestation de fête et de réjouissance à l'occasion de sa première entrée dans la ville. Le lendemain, après la cérémonie de la confirma-

(1) Il était né le 7 février 1750 d'une ancienne famille de notaire.

tion, tous les arcs-de-triomphe furent recouverts de crêpes et de tentures funèbres. Sa Grandeur assista à l'office des morts, en présence des restes de ce vénérable pasteur qu'on avait apportés dans l'Église, et adressa une touchante allocution, aux nombreux fidèles qui entouraient ces précieuses dépouilles. Il semblait que la Providence avait ménagé ce concours de circonstances pour combler d'honneur les funérailles de ce confesseur de la foi ; je ne puis résister au désir qui me presse d'étaler le tableau saisissant d'intérêt que la susdite notice trace de la présence de ce père inanimé, au milieu de ses ouailles en pleurs :

« Du haut de son estrade, M. Moricelly, en habits sa-
» cerdotaux, presqu'assis, et tournant sa face du côté du
» peuple, semblait s'être relevé sur sa couche funèbre
» pour recevoir les derniers adieux de ses paroissiens.
» La majesté grandiose du temple, la belle figure du
» vieillard, qu'environnaient une auréole de glorieux
» souvenirs; les nombreux flambeaux s'éclairant sur l'arc
» triomphal, au milieu des emblèmes lugubres de la
» mort, ses cheveux blancs qu'on avait si souvent admi-
» rés à l'autel, dans le même sanctuaire et que la terre
» allait bientôt souiller ; la foule des fidèles prosternés
» aux pieds du sarcophage : le tout formait un ensemble
» difficile à décrire.... »

Après l'absoute, présidée par le vénérable prélat, son grand-vicaire accompagne, entouré d'un nombreux clergé, le précieux dépôt à sa dernière demeure, à travers les flots de tout un peuple douloureusement ému, accouru pour prier et donner le dernier témoignage de respect, d'amour et de reconnaissance à celui qui, pendant soixante-et-dix ans, s'était dépensé et sacrifié pour le bien et le salut de leurs âmes.

Appelé par sa Grandeur Mgr. Naudo, d'heureuse mémoire, notre vénéré archevêque, à diriger cette importante paroisse, ce ne fut pas sans émotion et sans crainte

que je reçus cette honorable proposition ; la figure si imposante de mon prédécesseur, cette longue et nombreuse succession de saints prêtres, quelques-uns confesseurs de la foi, aux jours néfastes de 89, dont les vertus avaient jeté un si vif éclat sur notre antique collégiale, me laissaient dans une juste perplexité ; mais encouragé par notre bien-aimé prélat, éclairé par ses sages instructions, soutenu par ses paternels avis, je m'inclinai sous le poids du pesant fardeau que l'Église m'imposait, et le huit décembre 1844, fête de l'Immaculée-Conception de Marie, jour du dimanche, le délégué de Sa Grandeur, le digne et vénérable M. Barrère, son premier vicaire-général, me mettait en réelle et personnelle possession de la cure de L'Isle, par une installation solennelle et selon toutes les formes canoniques, au milieu d'un concours immense de fidèles.

Dès ce moment, je m'occupai, de concert avec les Membres du Conseil de fabrique, dont les lumières et le zèle au-dessus de tout éloge me furent d'un si grand secours, d'une réparation considérable et urgente ; c'était la reconstruction du grand arc du sanctuaire qui menaçait ruine. Nous étions en 1848 (1).

L'établissement d'une charpente de grande dimension, je pourrais dire gigantesque, qui devait soutenir toute la masse de la voûte absidale du chœur ; des travaux nécessaires pour garantir de tout accident fâcheux l'autel et toutes les décorations sculpturales du rétable, prirent beaucoup de temps, et, nonobstant tous nos efforts, l'œuvre ne fut achevée qu'en 1852.

Bientôt après nous appelâmes M. Lacroix, peintre en histoire d'Avignon, aussi remarquable par ses talents d'artiste, que distingué par ses sentiments chrétiens ;

(1) Voici les noms des membres de la fabrique : MM. Castinel, président du conseil ; le marquis de Joannis Nicou, président du bureau ; Bonnet Achille, trésorier ; Arnavon, notaire, secrétaire ; de Bonfils, Villars, de Bressy, Croset, Jourdan.

c'était pour décorer cette partie restaurée. Après des pourparlers et une discussion sérieuse et approfondie sur les points les plus délicats, nous tombâmes d'accord, tant sur le sujet de la peinture, que sur le prix de l'œuvre.

Notre éminent artiste ne mit aucun retard à commencer son travail, et après avoir terminé ses cartons et son esquisse, qu'il soumit au jugement du Conseil de fabrique, il attaqua son sujet ; grande tâche qu'il termina au mois d'octobre 1853, à la grande satisfaction du Conseil, de tous ses amis et des hommes de l'art.

Cette partie de notre Église restaurée et pleine de fraîcheur, la grande nef perdait nécessairement de son éclat, déjà bien compromis, soit par les ravages du temps, soit surtout par un repeint général mal conçu des balustres de l'atrium (tribunes), qui eût lieu en 1818, dont la teinte était un contre-sens avec l'ensemble du ton décoratif du reste de l'Église ; cette teinte était un jaune pâle. Il fallait un entier remaniement ; mais nous étions arrêtés par l'énormité de la dépense, lorsque la Providence vint à notre secours.

Une âme pieuse, qui a voulu se cacher sous un voile impénétrable, offrit la somme nécessaire pour la dorure du groupe de l'Assomption et du couronnement de la Sainte Vierge qui est au fond de l'Église (1860) ; l'année suivante nous étendîmes ces restaurations à la grande nef. Ici l'œuvre devenait plus délicate et plus ardue ; nous ne pouvions pas la faire partiellement : il fallait tout retoucher et rajeunir, dorure sculpturale et murale, peinture de fond, nettoyer les médaillons et les ornements qui les accompagnent, etc. Cette opération multiple s'accomplit. La dorure ancienne, fanée, dégradée ou disparue, fut remise à neuf, non-seulement des statues, mais encore celle des simples ornements, comme inscriptions, rubans, bandelettes, etc. Heureusement nous avions pu trouver des hommes capables et consciencieux, qui correspondirent à notre confiance, et s'acquit-

tèrent de leur tâche avec un rare talent et un vrai succès, au dire et au jugement des personnes compétentes (1).

A toutes ces améliorations et restaurations, si habilement et si promptement terminées, et qui donnaient à notre Église une fraîcheur et un éclat merveilleux, une chose essentielle et fondamentale manquait, c'était le dallage ; sous ce rapport, notre Église était dans les plus tristes conditions. Depuis la reconstruction de la grande nef (1650), cette partie avait été négligée d'une manière déplorable. Avant 89, les familles qui avaient des tombes dans l'Église étaient naturellement chargées de l'entretien des dalles qui les recouvraient ; cette obligation n'était pas toujours religieusement observée, mais après cette époque, cette charge ayant incombé à la Fabrique, celle-ci n'avait pas eu les moyens pécuniaires pour faire une complète réparation à ce sujet, et s'était contentée de réparer ou de remplacer, au fur et à mesure des besoins urgents, les pierres les plus compromises pour leur solidité, laissant les autres dans un état de dégradation regretable. Néanmoins, le projet de redallage, était arrêté en 1869, lorsque l'annonce de la guerre nous arrêta ; bien nous en valut : 3 ans après, 1872, M. Alphonse Benoit, nous légait, dans son acte de dernière volonté, une somme à peu près suffisante (9,300 fr.) pour cet objet. Cette importante réparation s'est effectuée dans les premiers mois de 1875, par les soins et sous la direction du Conseil de Fabrique qui après mûre réflexions, a choisi la pierre de la carrière Dechaillon, près Grenoble, comme celle qui présentait le plus d'avantage et de garantie, pour la finesse du grain, la dureté et la beauté de la matière.

Par ce travail, qui a été généralement approuvé, nôtre Église a revêtu une splendeur nouvelle, qui s'est parfaitement harmonisée avec toutes les richesses décoratives

(1) Le peintre restaurateur fut M. Dupont, de Lyon ; le doreur M. Pougnet père.

qui en font l'objet de l'admiration des nombreux touristes, et voyageurs qui ne cessent de la visiter.

Que Dieu en soit béni et remercié, ainsi que sa sainte Mère. Il n'est pas douteux que c'est par leur secours que tant de choses importantes se sont réalisées dans un espace de temps relativement peu considérable.

Notre Église est orienté. Le portail, qui nous offre deux ordres parfaitement distincts, le *dorique* et l'*ionique*, mesure dans son ensemble en hauteur 24 m. 50, et dans sa largeur 28 m.

La partie inférieure, qui est la dorique, a 10 m. 30 de hauteur, et se termine par une belle et large corniche denticulée, qui court dans toute la façade ; elle est soutenue au centre par deux fortes colonnes unies, engagées à demi, qui ornent et encadrent la grande porte d'entrée, et sur les côtés, par des pilastres peu saillants, au milieu desquels figurent des fenêtres simulées ; aux angles supérieurs, se dresse une construction carrée, surmontée d'une espèce de dôme ou calotte, qui abrite l'escalier qui s'ouvre de chaque côté sur la toiture de la partie latérale.

La partie supérieure, ordre ionique, de 9 m. 80 de hauteur , est naturellement moins sévère ; deux colonnes sveltes, engagées à demi, soutiennent un fronton de forme triangulaire d'une remarquable denticulation, au-dessous duquel se dessinent, en beau relief, les armes de la ville, et au-dessus on aperçoit le pignon de la toiture que couronne une croix en pierre. L'ensemble de cette façade, quoique un peu sévère, a quelque chose de grandiose et d'imposant.

La partie latérale extérieure, y compris le chevet, a 53 m. de longueur ; cette distance est coupée presque au milieu par la porte latérale, ornée d'un fronton, au-dessus de laquelle, sur la toiture, des bas côtés, se dresse une élégante tour cylindrique, renfermant l'escalier qui conduit aux combles ainsi qu'aux toits de la grande nef.

La tour carrée du clocher, style Renaissance, a 27 m. de hauteur, à partir du pavé de la place. A chaque face, une baie cintrée de grande dimension, avec clef sculptée et des moulures creuses sur les côtés, s'ouvre et donne passage au son harmonieux d'une belle sonnerie. Elle est couronnée d'une corniche de bon goût, au-dessous de laquelle se dessine une frise cannelée dont la vue, jointe à celle des gargouilles qui se détachent des angles sous des formes d'animaux fantastiques, donne à l'ensemble un air antique que le touriste ne considérera pas sans intérêt ; mais ce qui l'intéressera davantage, c'est l'aspect du chevet. Cette partie du monument, comme nous l'avons dit plus haut, est d'une époque plus reculée que tout le reste de l'édifice ; elle porte le caractère du commencement ou du milieu du XIVe siècle Sept fenêtres ogivales de 8 m. de hauteur sur 1 m. 50 de large, occupent tout le fond de l'abside ; elles sont séparées par autant de contreforts carrés, à grands appareils égaux et surmontés d'une arcature ogivale très-accentuée, dont le milieu à la partie antérieure nous montre une gargouille d'un beau modèle : ce sont encore des animaux d'une forme monstrueuse, dont la gueule sert de déversoir aux eaux pluviales. Sur ces contreforts et à la partie postérieure, il s'en élève un plus petit à deux grands cavets séparés par une arête plate ; c'est une espèce d'aiguille qui se prolonge jusqu'à l'extrémité supérieure de la balustrade qui entoure le pourtour du chevet.

Cette balustrade à jour est composée d'un quatrefeuille alterné avec un autre ornement découpé avec élégance, dont le dessin, combiné avec le quatrefeuille, forme une dentelle sculpturale d'un effet des plus gracieux.

Ces petits contreforts ou aiguilles étaient couronnés jadis par des statuettes de saints, qui furent démolies par les iconoclastes de 89.

Tout ceci paraît une imitation de la cathédrale d'A-

miens, dont l'architecture est de la même époque, époque qui est celle de la remarquable et monumentale église de Montfavet, bâtie par le cardinal de Montfavet, 1338 (1).

Dans œuvre, notre Église mesure 50 m. de longueur, la nef en a 14 de largeur, les chapelles latérales ont 4 m. 80 en moyenne de largeur, 5 m. 70 de profondeur et 8 m. de hauteur.

La voûte, découpée par six travées, a 20 m. de hauteur, elle est en pierre et cintrée. Les arcs-doubleaux, qui séparent chaque travée, viennent se reposer sur le tailloir des chapitaux de la nef, qui servent de base à des arêtes anguleuses, lesquelles se croisant au milieu de l'espace qui se trouve entre les arcs-doubleaux, forment quatre compartiments de forme ogivale et diagonale, ce qui donne à l'ensemble de la voûte quelque chose de majestueux et de monumental qui impressionne favorablement les hommes de l'art.

Un *Atrium*, ou tribune, établi sur les chapelles latérales, court tout autour de l'Église ; il est orné d'une rampe à jour formée de balustres forme vase ; il a 5 m. de profondeur sur 4 de hauteur. Chaque travée a son arcade cintrée de la largeur d'icelle, laquelle ouverte sur le devant, permet aux regards de plonger dans le fond de la nef.

Mais ce qui intéressera vivement l'archéologue, c'est la voûte absidale du sanctuaire. Elle est divisée par des arêtes anguleuses qui, formant des compartiments inégaux de forme ogivale et s'appuyant sur le massif qui sépare les fenêtres masquées par le rétable, viennent toutes se fixer sur la clef de voûte qui est au centre, laquelle est ornée d'un sujet que remarqueront les amateurs ; ils remarqueront également les petites colonnes sveltes qui soutiennent l'arcature de cette partie et dont les chapi-

(1) Jules Courtet, *Dict. historique*.

taux, chargés de figures bizarres, espèces de singes, de magots, de têtes d'enfants avec des ailes de chauve-souris caractérisent très-bien l'architecture du XIVe siècle dans le midi de la France.

Après ces notions préliminaires, sinon nécessaires, du moins très-utiles et bien convenables à la tâche que nous nous sommes imposée, nous allons nous mettre à l'œuvre, sous les regards de notre aimable Maître Jésus-Christ, et sous la protection du très-saint et très-immaculé Cœur de Marie, auxquels nous confions le succès de ce livre, qui n'a pour but, comme nous l'avons déjà dit, que d'éclairer et d'édifier nos bien-aimés paroissiens et les attacher toujours davantage à ces traditions chrétiennes qui ont fait le bonheur de leurs pères, et qui seront pour eux-mêmes et pour leurs enfants, s'ils s'efforcent d'en faire la règle et le mobile de leur vie, une source de prospérité sur la terre et un principe de félicité et de gloire dans le ciel !

SANCTUAIRE

NOTA. — Primitivement et jusqu'à la révolution de 89, le Maître-Autel était placé au fond de l'abside immédiatement sous le grand tableau du Sanctuaire ; cette remarque est nécessaire pour apprécier les explications que nous allons donner sur cette partie importante de notre Église. [15]

Lorsque l'étranger visiteur entre dans notre Église, il est tout d'abord saisi de surprise à l'aspect du sanctuaire et surtout de cette grande et large composition sculpturale, entièrement dorée, qui occupe toute l'abside, le centre nous offre un tableau de maître d'une grande dimension; il mesure 5 mètres de hauteur, sur 2^{m} 50 de largeur : c'est l'Assomption de la sainte Vierge, titulaire de l'Église. Il fut peint à Rome par *Renaul Levieux, de Nîmes,* en 1630 ; il est signé (1).

L'artiste a saisi le moment où les Apôtres rassemblés à Éphèse viennent au tombeau de la bienheureuse

(1) Renauldus Levieux nemosensis, Romæ inv. et fecit, MDCXXX.

Vierge pour revoir celle qu'ils avaient contemplée expirante dans une extase d'amour divin. Ils soulèvent avec respect la pierre qui couvre ses saintes dépouilles; mais, ô prodige! quel n'est pas leur étonnement? la tombe est vide du dépôt sacré; à sa place on aperçoit des fleurs d'une fraîcheur et d'un éclat merveilleux; leur pose est variée; mais tous les regards convergent vers la pierre sépulcrale et indiquent le sentiment qui remplit leur cœur. Marie plane au-dessus de leurs têtes, portée vers le ciel par les anges qui l'environnent; les uns lisent de la musique et chantent, les autres tiennent des instruments et célèbrent à l'envi, par leurs accords harmonieux, le triomphe de leur Reine et de leur souveraine. Deux de plus grande dimension, rayonnant de bonheur, les ailes déployées, soutiennent ses bras étendus vers les régions célestes, où elle prend son essor, la face illuminée d'un éclat tout divin. Toile magnifique et d'une large conception, qui accuse un talent supérieur et du premier ordre. Les groupes d'anges sont d'une rare beauté. Après la figure de la Vierge transfigurée, on remarque l'attitude magistrale de saint Pierre, qui tranche sur toutes les autres; son regard ferme et plein de dignité domine toute cette scène ravissante. D'une main il montre le sépulcre vide, tandis que derrière lui un apôtre lui désigne du doigt Marie montant au ciel; les autres, groupés et penchés sur le tombeau glorieux, ne peuvent se rassasier de contempler le miracle; l'un d'eux s'est incliné, il tient le blanc et pur linceul, d'où s'échappent des tiges de lys et de roses, touchant emblème de la pureté et de l'amour de la Vierge des vierges. Quelle vive et religieuse émotion resplendit sur

tous ces visages épanouis et animés d'une sainte allégresse ! En les voyant, on semble assister à cette triomphale Assomption et partager le bonheur de ces premiers disciples

O bonne Mère, attirez-nous à vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums; que nos cœurs se déprennent des affections impures du siècle !

Cette œuvre laisse peu d'espace à la critique: il y a à cet égard accord unanime ; l'ange du milieu qui est audessous du nuage, portant la Vierge, comme dessin et coloris est parfait, mais quelques-uns le trouvent un peu isolé, et d'une pose d'un goût douteux. Ce tableau a un peu souffert des restaurations qu'il a subies. Celle de 1818 fut malheureuse pour lui ; l'ange du milieu susdit reçut une couche blanchâtre, qui lui enleva son magnifique coloris ; heureusement, notre habile restaurateur M. Dupont (1860) répara cet outrage en enlevant, non sans difficulté, cette affreuse croûte, et le coloris primitif a reparu dans tout son éclat. Il y a encore une tête d'ange ailé qui porte les traces d'un barbare repeint. C'est très-fâcheux, mais c'est irréparable.

La boiserie a deux parties bien distinctes : le rétable proprement dit, qui forme le fond et le milieu de cette décoration, et la partie demi-circulaire ou lambris, qui couvre les deux côtés de cette partie du sanctuaire.

Le rétable mesure environ 15 mètres, la partie latérale en a 12. Le premier est formé de deux colonnes en spirales, revêtues au quart de leur hauteur de feuillages à demi-relief ; elles forment comme un encadrement au grand tableau, et soutiennent une arcature extra-riche, sur laquelle se reposent couchés avec grâce deux an-

ges de grandeur naturelle et d'un tracé distingué. Ils regardent attentivement avec un sentiment pénétré, qui jaillit de tous leurs traits, l'autel du sacrifice où s'immole l'Agneau sans tache ; ils paraissent en contemplation devant le prodige de l'amour d'un Dieu pour les hommes.

Au-dessus de ces deux anges se dresse un fronton de forme triangulaire, d'une richesse de sculpture prodigieuse. Le tympan est presque couvert par la tête d'un ange ailé ; les modillons de la corniche ajoutent à une saillie remarquable une richesse de dessin d'une rare beauté. Au-dessous d'eux courent deux rangs, l'un d'oves, l'autre de denticules du meilleur goût, et donnent à cette partie un relief vraiment resplendissant.

Le fronton est surmonté d'une Vierge Immaculée, qu'environne un nimbe ovoïde, où voltigent de petites têtes d'anges ailés ; deux autres, de grandeur naturelle et debout, soutiennent le nimbe et la Vierge et semblent, par leur attitude, la présenter à la vénération des fidèles ; deux vases de fleurs d'un beau modèle, placés aux angles, complètent et parfument ce tableau d'une exquise beauté.

La Vierge a les mains jointes et les yeux fixés amoureusement vers les fidèles ; elle tient un Rosaire et nous retrace parfaitement la douce, la belle figure de l'Immaculée-Conception ; on dirait Notre-Dame de Lourdes apparaissant à *Bernardette* du haut de l'excavation des roches Massabielles, moins les anges, qui sont ici visibles, tandis qu'à la grotte miraculeuse, quoique présents, ils étaient inaperçus de la voyante.

Néanmoins, il serait à désirer que les grands anges

qui soutiennent la Vierge et le nimbe eussent des allures un peu moins grotesques ; ils contrastent péniblement avec la distinction de ceux qui sont un peu au-dessous, contemplant la divine Eucharistie.

La partie demi-circulaire est couverte et embellie d'un lambrissage non moins remarquable. Cette boiserie a deux compartiments de chaque côté, lesquels sont séparés par deux colonnes géminées engagées ; une autre, également engagée, occupe l'extrémité antérieure et termine de la manière la plus heureuse cet ensemble décoratif; les chapitaux sont de l'ordre composite comme ceux des torses du rétable.

Chaque compartiment a une niche d'une légère profondeur, où se pose, un peu au-dehors, une statue colossale, soutenue par un cul-de-lampe d'un volume proportionné à son sujet, et d'une richesse de sculpture qui attire tout de suite les regards du touriste ; deux palmes, placées dans le champ au-dessous, se croisent avec une certaine élégance et ne déparent rien.

La première statue, à gauche, dans le fond, c'est saint Pierre, portant les clefs, symbole de son infaillible autorité dans le gouvernement de l'Église ; l'autre après elle, du même côté, c'est saint Laurent, patron principal de la paroisse, avec son attribut iconographique, le gril, sur lequel, pour la foi de Jésus-Christ, il fut consumé par le feu ; du côté opposé, au fond, c'est saint Paul, portant le glaive, instrument de son martyre, et tenant un livre ouvert de la main gauche, figure de ses écrits inspirés pour l'instruction et l'édification des fidèles jusqu'à la fin des siècles ; le dernier est saint Pancrace, jeune chrétien de 14 ans qui, sous l'habit de

soldat de la domination Romaine, ne craignit pas de verser son sang pour la cause du Christ. C'est un patron secondaire de cette église.

Le statuaire considèrera avec une vive et pleine satisfaction la beauté et le fini qui caractérisent ces diverses figures ; il y trouvera un cachet de l'art antique, qu'aucnn homme compétent ne pourra méconnaître ; la pose, le mouvement, le coup-d'œil vif, plein de vie, vous captivent tout d'abord, et charment l'artiste éclairé. On distingue en particulier saint Paul dont le zèle ardent, la charité sans borne, pour l'extension du royaume de Jésus-Christ parmi les Gentils, semblent se faire jour dans son regard plein de feu ; il porte la tête haute pour dire à chacun, sans distinction de personnes, que s'il n'aime pas Jésus-Christ il sera frappé d'anathème : *Si quis non amat Jesum Christum sit anathema.*

Cette partie, qui a pour base un large soubassement qui ne manque pas de mérites, est surmontée d'un entablement, qui sera à coup sûr très-remarqué par les connaisseurs. L'architrave, qui est coupée par intervalle de têtes d'anges ailés, est terminée dans toute sa longueur par deux rangs de denticules qui sont là en guise de frise, et qui s'accordent très-bien avec le dessin de la corniche, composée de filets et de moulures d'un goût très-distingué ; mais ce qui surprend l'œil du visiteur et le ravit, c'est de voir au-dessus de cet entablement, par lui-même si beau, une balustrade à jour coupée par intervalles par des pieds-droits décorés qui servent d'appui à de petits anges ailés en pied, au nombre de douze, six de chaque côté ; ils balancent de petites palmes d'une main, et de l'autre ils s'étudient à faire les gestes les plus

gracieux et les plus expressifs, qui annoncent leurs sentiments d'allégresse et de bonheur, à la vue de Jésus-Christ caché dans le saint tabernacle ou immolé pour le salut de tous ; ils célèbrent par leurs cantiques divins l'amour d'un Dieu pour les pauvres mortels, voulant par là suppléer à l'indifférence et à l'ingratitude de tant de cœurs insensibles et glacés par le sensualisme, l'incrédulité et l'irréligion.

Après de si douces émotions, je n'ose pas m'arrêter à signaler à l'œil du touriste, ces touffes de fruits si habilement travaillés et si multipliés qui ornent les dés des piédestaux des colonnes ; l'amateur s'y arrêtera avec un vif intérêt. Ce qui l'intéressera moins, ce sont ces têtes d'anges environnés d'ailes, imaginées par l'école italienne qui les a métamorphosés, dit un auteur (1), en enfants joufflus et gaillards, et que la Renaissance française a également adoptés ; nous les voyons ici et dans toute notre église pour ainsi dire prodigués ; c'est assurément un des caractères de l'époque (Louis XIV) ; mais, disons-le sans détour, ce genre bâtard, le bon goût et le sentiment chrétien ne pourront jamais l'adopter.

Les orgues placés du côté gauche (le côté opposé à une montre, qui n'est qu'un pur décor et qui est là seulement pour la symétrie), sont disposées en encorbellement au moyen de solides conforts en saillies, et nous présentent un buffet très-distingué, autant par la variété que par la perfection de son dessin. Un petit édicule le couronne qui se fait remarquer non moins par l'origi-

(1) L'abbé Jules Corblet (*Manuel élémentaire d'archéologie nationale*).

nalité de sa forme que par la pieuse pensée qui l'a conçu. Au-dessus d'un pignon denticulé, se dresse une espèce de niche à trois compartiments ; celui du centre, plus élevé, abrite une statue de Marie Immaculée ; les deux autres ont chacun un petit ange à genoux sur un groupe de nuages, et contemplant Marie avec admiration et bonheur : ils semblent la louer, la bénir, la féliciter de sa noble, de sa divine prérogative d'Immaculée. Ici je ne puis ne pas faire remarquer au lecteur la foi, la confiance de nos ancêtres, en la croyance de l'Immaculée Conception. Plus de deux cents ans avant la définition dogmatique de l'Église (8 décembre 1854), de cette consolante vérité, avant l'apparition de cette Reine des Anges, sous le titre glorieux de l'Immaculée Conception, à la grotte miraculeuse de Lourdes, les habitants de L'Isle, nos pères, affirmaient ce dogme de la manière la plus solennelle, en face du protestantisme, qui niait tous les glorieux priviléges de la Mère de Dieu, entre autres celui de son exemption de la tache originelle. Ils plaçaient dans le sanctuaire de la maison de Dieu en présence du saint tabernacle où réside le Dieu de toute vérité, trois images de Marie Immaculée, comme pour dire à tous ceux qui viendraient visiter leur église qu'ils étaient entièrement convaincus que jamais le souffle impur de Satan n'avait terni la pureté incomparable de l'âme de la plus parfaite, de la plus sainte de toutes les créatures, de l'incomparable Marie.

Ah ! puissions-nous ne pas dégénérer de si beaux sentiments de religion et de foi, et que ces monuments qu'ils nous ont laissés de leur attachement à la sainte Église Romaine, ne nous trouvent pas indifférents, mais au

contraire nous soient un stimulant pour nous fortifier de jour en jour davantage dans la pratique de nos devoirs de chrétiens et d'enfants de cette Épouse Immaculée de Jésus-Christ.

La peinture de la voûte absidale est l'œuvre de M. Lacroix, d'Avignon; néanmoins trois panneaux de la partie antérieure et du transept sont restés intacts, et nous donnent un beau spécimen de l'ancienne décoration, qui datait de la fin du XVII[e] siècle. Le sujet sont des anges qui célèbrent à l'envi, sur des instruments de musique, les grandeurs du Dieu eucharistique. L'artiste s'était inspiré probablement du cantique du saint roi, où David invite les mortels à chanter les bienfaits du Seigneur sur la harpe, le psaltère, l'orgue et les cymbales. (Ps. 150.) *Laudate Dominum in psalterio et cithara, in chordis et organo, in cymbalis benesonantibus....* Quelques-uns sonnent de la trompette, d'autres méditent dans l'admiration sur le mystère de l'amour du Dieu du tabernacle. Cette ancienne peinture n'est pas sans mérite; mais elle porte parfaitement le caractère de l'époque, par des formes rotondes, joufflues et un peu mignardes.

Tout à côté, un quatrième panneau, détruit par le temps, a été peint à nouveau par ledit M. Lacroix ; ce fut comme son premier coup de pinceau dans notre Église, qui devait être si embellie par son remarquable talent. Il s'est acquitté de sa tâche à la satisfaction de tous ; son œuvre n'a pas été au-dessous de celle de ses devanciers, il les a même surpassés, par la correction du dessin et surtout par la délicatesse et la perfection de ses teintes, admirablement harmonisées. Voici ce que di-

sait Augustin Boudin sur cette peinture, dans le *Mémorial de Vaucluse :*

« Ce morceau représente des anges dans des fonctions variées ; l'un fait fumer l'encens ; l'autre répand des fleurs, ceux-ci chantent des louanges au Très-Haut, ceux-là jouent des instruments ; il y a infiniment de poésie dans cette composition ; les figures s'y distinguent par une grande animation et un séduisant coloris ; l'azur sur lequel elles reposent a de la transparence et un vague profond où le regard plonge avec délice. »

La voûte absidale est proprement et entièrement l'œuvre de notre éminent artiste ; elle fut peinte en 1864-1865. L'ancienne peinture avait disparu, par le ravage du salpêtre ; elle était de 1690, et appartenait à *H. Carorolus Favel.* Elle n'était pas sans valeur, à en juger par quelques lambeaux que nous avions pu apercevoir au moment du grattage.

M. Lacroix, sur l'avis des membres du Conseil de fabrique, a suivi la même idée qui avait présidé à la confection des anciennes peintures, sans pourtant reproduire identiquement les mêmes motifs ; il s'est attaché à mettre en relief quelques emblèmes des vertus et des grandeurs de la Sainte Vierge, que nous lisons dans les litanies de Notre-Dame de Lorette : *Regina virginum, Regina apostolorum, Rosa mystica, Stella matutina,* etc.

Des six panneaux principaux qui forment l'ensemble de cette vue, le premier à droite représente le symbole de la *Reine des Apôtres,* elle a à ses côtés un ange portant un vase de parfum, pour nous rappeler le titre de Marie *vas honorabile,* vase d'honneur, que l'Église lui donne et qui nous apprend la dignité, le respect, l'hon-

neur dont elle est environnée, et comme Mère de Dieu, et comme Mère des hommes : elle a embaumé de ses vertus le cœur des Apôtres ; et de plus, il les a ravis par les harmonies des cantiques des cieux, ce qui est figuré par le second ange qui tient une lyre. C'est auprès de cette Reine incomparable que ces premiers Disciples du Sauveur allaient se fortifier dans la divine mission qu'ils avaient reçue de prêcher dans tout le monde les vérités évangéliques. Notre artiste a bien compris ces hautes pensées, et a placé ici les symboles de l'apostolat : c'est la tiare du Souverain Pontife, enchevêtrée avec la crosse ou bâton pastoral, et la couronne des martyrs, pour indiquer que tous les Apôtres ont souffert le martyr pour Jésus-Christ Ces deux figures sont remarquables et remarquées par les hommes compétents.

Le second panneau nous montre Marie sous la figure de l'arche d'alliance, *fœderis arca*. Deux petits anges la portent sur leurs épaules, l'un semble plier sous le poids avec une telle expression, que l'on serait tenté de s'élancer pour les soulager ; c'est d'un gracieux admirable.

Deux autres, plus grands, fixent l'arche mystérieuse ; l'un joue d'un instrument, l'autre lit de la musique, ils chantent et célèbrent ensemble l'ineffable union dans le sein de Marie de la divinité du verbe avec l'humanité. Ces images sont d'un aspect plein de suavité et de charmes, c'est très-bien accentué au point de vue religieux.

Dans le troisième compartiment, c'est Marie, Étoile du matin, *Stella matutina*. A la partie supérieure du tableau, une blanche étoile se détache sur un fond azuré, avec un éclat tout particulier, et attire l'attention du visiteur ; un séraphin, figure de l'âme fidèle, vole vers

elle et paraît vouloir s'enivrer du bonheur de la contempler ; admirable vision, qui nous rappelle les effusions d'amour du grand saint Bernard, lorsque, parlant du secours que nous trouvons dans la Vierge puissante, au milieu des écueils de cette vie, il s'écrie : O vous qui êtes agité par les flots de la mer orageuse de ce monde, *regardez Marie, appelez Marie (Respice stellam, voca Mariam)*, et vous ne serez pas submergé. Un petit ange fait brûler des aromates dans un encensoir pour parfumer cette scène délicieuse. Quelle heureuse inspiration de cœur a eue notre pieux artiste !!

Du côté gauche, le premier panneau nous met sous les yeux la Reine des vierges, *regina virginum*. Un lis entrelacé dans une couronne de roses blanches est bien la suave image de la virginité ; deux vierges vêtues de blanc, de grandeur naturelle, à genoux sur un brillant et transparent nuage, aux traits séraphiques, fixent d'un regard radieux ce lis et cette couronne : la première tient une palme à la main, c'est la palme du martyre ; l'autre, un degré plus bas, tient une corne de parfums d'où s'élève une tige de lis ; c'est l'emblème de la pureté et de l'innocence. Rien de plus saisissant que ce tableau, d'une délicatesse et d'une fraîcheur ravissante. Un sentiment subit de joie s'empare de l'âme, qui malgré elle, pour ainsi dire, se transporte dans les régions célestes pour y contempler Marie entourée des légions de vierges qu'elle a attirées à elle par ses divins attraits, pour les donner au Roi des Rois. *Adducentur regi virgines post eam.*

Le sujet du second panneau, est Marie *Rose mystique*, *rosa mystica*.

Une tige de rose d'un vif incarnat se balance au sommet de l'encadrement ; un ange, vêtu d'une ample écharpe à teinte vermeille, la fixe avec un regard vif et pénétrant. Cet ange figure les cœurs épris de l'amour de la Vierge Immaculée ; transportés en contemplant ses vertus, ils désirent ardemment courir après elle pour aspirer ses enivrantes senteurs; des touffes de roses s'échappent de ses mains, symbole des faveurs et des grâces que Marie obtient aux âmes fidèles qui s'efforcent de l'honorer par une vie pure et sainte.

Le troisième compartiment est occupé par un léger nuage sur lequel on aperçoit une maison ; c'est la Maison d'Or, titre que l'Église donne à Marie, *domus aurea ;* Maison d'Or, parce que cette divine Mère a abrité dans son chaste sein Celui qui seul peut donner les richesses et les trésors du monde présent, et ceux bien plus estimables et plus précieux du monde à venir; Maison d'Or, parce que la Sainte Vierge est cet or pur qui est d'un plus grand prix que tous les diamants et pierres rares et si recherchées qui nous arrivent des lointaines régions : *et de ultimis finibus pretium ejus.*

Maison d'Or ; c'est le beau palais où brillent toutes les splendeurs de la maison royale du nouveau Salomon, Jésus-Christ, c'est-à-dire les grâces, les charmes dont la divine Mère est embellie ; temple de Dieu ruisselant des richesses célestes que cette aimable et puissante Reine du ciel et de la terre répand avec profusion sur tous les sujets soumis du grand Roi.

Maison d'Or ; l'artiste pieux, par une de ces conceptions qui sont familières aux cœurs purs et religieux, a placé auprès de cet édifice mystique, l'ange de la prière,

profondément recueilli, abîmé dans l'extase de la contemplation. Il agite un encensoir où fume l'encens ; image des supplications des serviteurs de la Reine de tous les Saints, qu'elle présente à son Fils bien-aimé, type ravissant de componction amoureuse et d'abandon extatique qui révèle une âme livrée à toutes les inspirations de l'Esprit divin. De petits anges voltigent au-dessus de sa tête, portant des couronnes : gracieux tableau qui respire les plus doux sentiments de la religion et de la piété.

On aperçoit vers le milieu de la voûte, au-dessus de la partie la plus élevée du nimbe de la Vierge qui couronne le rétable, quelques peintures. Ce sont, la Tour de David et la Porte du Ciel, *turris Davidica, janua Cœli*, que des anges élèvent avec beaucoup de souplesse et de grâce : on voit au milieu le très-saint Cœur de Marie rayonnant, qui semble animer et éclairer d'une splendeur divine les différents symboles des mystères et des grandeurs de la Mère de Dieu.

Disons-le sans détour : nonobstant quelques sujets de critique, que pourrait provoquer cette composition, surtout à l'endroit de l'étroitesse et du peu d'ampleur de certains vêtements, elle est dans son ensemble pleine de délicatesse et de distinction, qualités qui captivent l'attention de l'amateur de la bonne peinture ; et si, à cette distinction incontestée on ajoute cette satisfaction si vraie, ce plaisir si pur qu'y goûte l'homme religieux, on ne pourra qu'éprouver un profond sentiment de gratitude pour l'homme de conviction, de talent et de foi qui est l'auteur de cette belle œuvre.

Jetons maintenant un regard sur l'Autel. Nous sommes ici en présence d'un véritable chef-d'œuvre. De forme

demi-circulaire, genre rocaille, tout accuse la fin de la Régence ou les premières années de Louis XV. Les hommes les plus autorisés se plaisaient à en considérer les plus minutieux détails, comme aussi les qualités et la diversité des marbres qui le composent, et qui sont, il faut le dire, d'une beauté exceptionnelle.

Un baldaquin, ou exposition ouverte par devant, occupe le dessus et le milieu de l'autel, et a son appui sur le tabernacle. Deux colonnes, d'un marbre cerise le plus pur, de forme cylindrique et canelées, occupent la partie antérieure ; deux autres, dans l'intérieur, en forme de pilastres unis, avec chapiteaux sculptés, ordre composite, soutiennent un couronnement découpé à jour, formé de plusieurs consoles, portant un dais d'un travail exquis. L'artiste, dans la combinaison des teintes qu'il a fait entrer dans cette composition a eu un succès merveilleux, tout y est ménagé de manière à satisfaire l'œil le plus exercé, et l'homme de goût s'arrête et s'attarde à contempler cette œuvre qui correspond parfaitement à la beauté de l'ensemble du sanctuaire.

Deux anges, marbre blanc statuaire de Carrare, sont placés à l'extrémité des plus hauts gradins ; leur galbe est d'une beauté hors ligne, de grandeur naturelle, les ailes à demi déployées, mais d'une riche envergure. Ils sont agenouillés, et regardent le tabernacle avec un sentiment d'amour divin qui se fait jour sur tous leurs traits : l'un admire, l'autre adore. On les contemple avec une douce émotion, et difficilement les regards se détachent d'une production que plusieurs croient être une imitation d'un groupe analogue, dû au ciseau de Michel-Ange, que l'on voit dans une église d'Italie....

Quoiqu'il en soit, l'Église de L'Isle peut se glorifier de posséder, dans ces deux adorateurs, un objet infiniment précieux, au point de vue de l'art chrétien.

Le socle où repose le Saint-Sacrement dans l'exposition, est d'une distinction de forme que l'on remarque avec plaisir ; le tabernacle n'est pas moins beau : deux grandes consoles, admirables par leur dessin aussi savamment étudié que finement exécuté, en forment le cadre, lequel, traçant une forte saillie, ménage une retraite au fond de laquelle se détache la porte du tabernacle, richement décorée. Des têtes d'anges, d'une rare perfection, gracieusement accolées, en embellissent la partie supérieure.

Les deux gradins sont dignes d'attention, surtout le plus élevé, qui est terminé des deux bouts par une console forte et massive, recourbée à l'extrémité et couverte de moulures arrondies et de cavets d'un beau travail.

Le tombeau, forme sarcophage, est très-remarqué par les hommes du métier. Des faisceaux de filets, des moulures, creuses ou rondes, des plates-bandes savamment disposées en embellissent la partie supérieure, ainsi que la base. Au milieu, on y remarque un médaillon, dont le centre est formé d'un trois-feuilles de vert antique, emblème de la Sainte Trinité, environné et encadré d'une plante aquatique régionnaire, admirablement sculptée et fouillée, dont le feuillage recoquillé s'harmonise très bien avec le ton général de l'autel.

L'œil exercé fixera avec un intérêt tout particulier cette multitude et cette variété d'incrustations, dont les traits et les dessins ne sont pas moins remarquables que la valeur intrinsèque des marbres qui y sont em-

ployés. Les connaisseurs observent en particulier le jaune de Sienne, qu'on voit dans le premier gradin et qui est d'une qualité rare qu'on ne trouve plus aujourd'hui.

Je ne dois pas manquer de signaler à l'attention du visiteur les stalles, qui, quoique simples en apparence, ont pourtant un cachet de perfection artistique que l'amateur ne pourra pas méconnaître. [16]

J'en dirai autant du pupitre qui figure ici, et qui appartenait à notre vénérable chapitre. Il est, au jugement des hommes compétents, une œuvre distinguée, tant sous le rapport de sa dimension qu'au point de vue de sa forme soignée et très-pure; on en trouve peu dans de pareilles conditions, même dans les cathédrales, au dire de plusieurs. Il conserve encore, dans son buffet non moins remarquable, ces beaux *in-folio* du chant liturgique, qui étaient à l'usage, avant la révolution, et des chanoines et du bas-chœur ; ils sont dans un état parfait de conservation ; ils seront vus par l'archéologue, je n'en doute pas, avec une pleine satisfaction.

Pour terminer cette partie importante de notre église, il nous reste à rendre compte des peintures murales, qui decorent le tympan extérieur du chœur, lequel présente une surface de cent mètres carrés, où sont groupés trente-trois personnages de grandeur colossale. Ces personnages sont les patrons des divers prieurés, qui existaient dans le territoire de l'Isle, avant 89. C'est l'œuvre de M. Lacroix (Joseph), artiste avignonais, dont nous avons parlé ci-dessus (1853).

L'ensemble en est vraiment imposant, il fait l'objet de l'admiration de tous les nombreux étrangers qui visitent notre Église ; dans l'interprétation de cette belle page,

nous nous sommes inspirés des réflexions aussi justes que savantes, que nous avons trouvées dans deux journaux de la localité, de l'époque : *Mémorial de Vaucluse*, 6 novembre 1853 ; *Revue des Bibliothèques Paroissiales*, 30 novembre, même année. Nous disons donc avec eux, qu'en jetant un coup d'œil d'ensemble sur cette peinture, on est saisi d'un sentiment d'admiration en considérant la pose aussi variée que majestueuse de toutes les figures, la correction des dessins, le coloris, si riche, si beau, si habilement étudié, cette variété de teintes et de caractère, qui s'y harmonise parfaitement ; mais surtout l'expression religieuse qui s'y révèle partout, et, que seul pouvait donner à son travail un homme de foi vive et profonde, de piété tendre, comme M. Lacroix. Quelle animation, quel mouvement, en effet, dans ces figures qui se tournent et convergent toutes vers la Sainte Trinité, leur souverain bien, centre de toutes leurs affections. Elles semblent réaliser cette belle parole du saint Roi-Prophète : *Je serai rassasié lorsque votre gloire m'apparaîtra. Satiabor cum apparuerit gloria tua.* « Ce qui fixe aussitôt l'attention, *dit M. Boudin (Augustin)* (1), dans cette œuvre gigantesque, c'est la Sainte Trinité, représentée en style du moyen-âge au sommet de l'arceau, sous la forme humaine, dans ses trois personnes. Cette manière de représenter ce grand mystère est d'un effet souverainement imposant ; l'artiste y a complétement réussi. [17]

» D'égale proportion, et vêtues d'une draperie blanche de la plus douce fluidité, ces trois figures divines se distinguent par leurs attributs et leur expression per-

(1) *Mémorial de Vaucluse* précité.

sonnelle. Le Père éternel, type d'ineffable bonté, siége majestueusement au milieu ; il bénit et protége d'une main, tandis que de l'autre il soutient la boule du monde.

» Jésus-Christ est à sa droite, embrassant avec amour l'instrument de son sacrifice ; à sa gauche est la troisième personne de la Sainte-Trinité, un livre ouvert sur ses genoux, et sur la main qui le tient, la blanche colombe, aux ailes déployées. Tous les dons du Saint-Esprit étincellent sur ce front calme, dans ce regard fixe et profond, sur cette bouche finement découpée.

» De chaque côté de la Trinité, deux brillants séraphins, drapés des plus riches nuances, s'abreuvent au torrent des délices célestes. L'un, les bras étendus, le regard passionné, se plonge dans toutes les joies de la possession divine, l'autre, les mains réunies sur la poitrine, respire dans tous son être le profond recueillément et l'ardente piété. Ceux-là, réalisant l'idée d'un saint Docteur, *emportés par d'invincibles transports, s'efforcent sans cesse d'approcher de plus en plus de l'idéal qui les enivre.*

» Après le sujet principal, la figure qui se détache le plus vivement est celle de la Sainte-Vierge, la tête environnée d'une auréole de douze brillantes étoiles, en style local ; c'est Notre-Dame de *Sorguette*, la protectrice des pêcheurs de la Sorgue, drapée d'azur et d'or, aux pieds de laquelle sont des poissons dans un filet, avec la goffe et le trident. Ses traits, d'une parfaite beauté, rappellent la pure conception d'*Ingres*, offrant l'alliance de la sévérité et de la douceur, et surtout le sentiment de l'honnête, *Figura probitatis*, selon l'expression de saint Ambroise, voulant caractériser la Mère du Christ. [18]

» Sainte Anne s'avance vers la Sainte-Vierge avec un

geste d'une naïveté charmante ; un commerce spirituel semble s'établir entre la mère et la fille. [19]

» Derrière et sur le même plan on aperçoit saint Joseph. Voici venir ensuite saint Jean-Baptiste, les mains et la tête hautes, ses traits fortement caractérisés, et l'allure un peu sauvage. Avec quelle hardiesse, avec quel accent de foi, il annonce la mission du Rédempteur du monde ! [20]

» Un peu plus loin s'incline saint Roch avec son chapeau au larges bords et son bourdon ; on lit sur la figure du gentilhomme de Montpellier les sentiments de charitable compassion qui firent de lui l'héroïque servant des pestiférés d'Italie.

» La Magdeleine, que le peintre a placée au-dessous avec son urne à parfums, est ravissante de grâce et de simplicité ; sa tête est admirable d'expression ; son regard, vu de profil, semble se confondre dans l'objet de son amour. [21]

» Non loin de la célèbre pénitente apparaît, dans une noble attitude, saint Pierre tenant dans ses mains le livre des Épîtres et les clefs. Sa tête a un caractère de dignité et de puissance qui convient parfaitement au prince des apôtres. [22]

» Saint Lazare, évêque de Marseille, se présente à un degré plus bas ; le chef de la famille aimée de Jésus est à genoux, mais droit, la tête ferme, levée comme le jour où il ressuscita à la voix du Divin Maître. [23]

» Au-dessous de Lazare se détache en lumineux relief une religieuse de saint Élizabeth, avec sa robe brune, les yeux pudiquement baissés ; toutes les vertus semblent avoir posé leurs doux rayons sur cet angélique visage. A

ses côtés, une autre religieuse vêtue de noir, le front couvert de la blanche guimpe, nous rappelle sainte Ursule, dont les filles, sous la direction de Jean-Baptiste Romillon, chanoine de cette collégiale de L'Isle, ont établi dans cette ville la première maison de cet institut en France, à la fin du XVIe siècle. [24]

» Si de là nous remontons auprès de la Sainte Trinité, du côté de l'épître, nous voyons le diacre saint Laurent. C'est bien là sa place, comme patron principal de cette paroisse ; il tient d'une main la palme de son triomphe, et de l'autre l'instrument de son martyre. Sa tête élevée, son attitude pleine de force, nous disent bien son courage en présence de son inique juge ; il se rit de ses menaces, et il se couche sur son gril enflammé comme sur un lit de fleurs ; le feu de l'amour divin qui embrase son cœur est plus fort que la braise qui dévore et consume sa chair. [25]

» L'autre martyr qui est après lui, est saint Andéol, sous-diacre, patron de Vellorgue ; sa pose n'est pas moins belle. Venu de l'Orient pour évangéliser les Gaules, il se dirigeait vers Lyon, avec plusieurs autres compagnons de son apostolat, lorsque, s'étant arrêté dans ces parages, après avoir annoncé la bonne nouvelle à Avignon, à Carpentras, et autres pays voisins, il fut arrêté dans un bourg situé sur les bords du Rhône, où il reçu la couronne du martyre. C'est depuis ce moment que cet endroit a reçu le nom de *Bourg St-Andéol.* » [26]

Saint Pancrace, jeune guerrier Romain de 14 ans, figure ici comme patron secondaire de cette Église. Bien des pays l'ont choisi pour leur protecteur dans le ciel ;

nous avons ici une chapelle rurale qui lui est dédiée, au quartier qui porte son nom. [27]

« Mais un personnage qui attire singulièrement l'attention, dit notre écrivain, c'est le séraphique saint François d'Assise. Il est vêtu du froc; sa tête est ornée d'une couronne de cheveux, une barbe légère, prolonge un peu l'ovale de son visage ; il est à genoux, le corps renversé en arrière, et ses mains, marquées des stigmates, vont se joindre en prenant une direction opposée. Dans son regard absorbé, sur ses lèvres entrouvertes, se manifeste l'ineffable satisfaction de ses ardeurs séraphiques ; c'est l'amant exalté de la pauvreté, qu'il appelait sa dame, sa reine, sa mère ; qui, par sa tendre compassion de Jésus-Christ crucifié, mérite de partager la gloire des cinq plaies de la divine victime. »

Nous avons voulu faire figurer ici le patriarche d'Assise, autant pour honorer sa haute sainteté que pour rappeler à la postérité que trois familles de son Ordre, avaient jadis édifié cette ville de L'Isle : les Cordeliers, les Capucins et les Dames de sainte Élizabeth, qui, comme nous l'avons dit ci-devant, vivaient en parfaite communauté, sous la règle du tiers-ordre de saint François.

» Deux frères martyrs (386 de l'ère chrétienne), saint Gervais et saint Protais, apparaissent ensuite et commandent l'admiration au même degré ; l'un ardent, livré aux plus extatiques transports, cherche les regards de son frère pour y puiser un surcroît de bonheur. Celui-ci, absorbé dans une adoration pleine de quiétude, baisse les yeux avec une touchante modestie. [28]

» Saint Véran, évêque de Cavaillon (560), termine cette série de héros : drapé d'une étincelante chape d'or dou-

blée de pourpre, tenant la crosse d'une main et de l'autre le démon enchaîné. [29]

» Le monstre, à peau verdâtre, moitié quadrupède moitié reptile, encore tout haletant de ses fureurs, est d'un aspect qui inspire l'effroi. Le saint prélat, dont la tête est digne et belle, offre avec simplicité son triomphe au Dieu qui l'avait revêtu de sa puissance. »

Deux religieux occupent le pendentif de cette partie de l'hémicycle. Le premier est un Cordelier, comme représentant le couvent du même nom, le plus ancien de toutes nos maisons religieuses. L'artiste lui a donné une pose pleine de mouvement et de ferveur : de ses deux mains élevées avec un élan admirable, il montre à son compagnon le Dieu trois fois saint, dont la vue les exalte et les ravit.

Le religieux en soutane est un Doctrinaire, il nous fait souvenir que c'est à L'Isle que le Père J.-B. Romillon, a commencé la Doctrine chrétienne que César de Bus continua et perfectionna.

Les personnages du second plan complètent l'idée morale de cette très-intéressante peinture. Les habitants de cette cité ont voulu mettre en relief les papes et les rois qui, à diverses époques, l'ont honorée et enrichie de diverses et précieuses faveurs. Saint Urbain V est le premier (1365) qui ait favorisé notre ville. On aperçoit à droite saint Gontran, roi de Bourgogne, qui confirma les priviléges accordés par ce saint pape ; sa tête est nimbée ; notre auteur a su lui donner ce caractère martial qui distingue les rois Francs. Saint Pie V, du côté opposé, a la tiare en tête, et est pieusement incliné adorant la Sainte Trinité. Cette attitude, d'un admirable re-

cueillement, nous rappelle sa prière ardente le jour mémorable où il obtint de Dieu la fameuse victoire du golfe de Lépante, par laquelle la flotte ottomane fut entièrement détruite par celle des rois chrétiens coalisés contre l'armée du Croissant, qui menaçait d'envahir l'Italie et toute l'Europe (1). Ce Saint Pontife, avait également concédé des prérogatives à la ville de L'Isle. [30]

Les figures de saint Joseph et de saint Paul, qu'on aperçoit du même côté, n'ont été introduites dans cette composition que comme personnages d'accompagnement obligé, saint Joseph pour la sainte Vierge, saint Paul pour saint Pierre ; il n'y a rien de saillant aussi dans leur position respective : le pinceau de l'artiste a compris parfaitement leur rôle dans l'idée générale du tableau.

Mais ce qui attire davantage l'attention du visiteur, c'est la magnifique attitude de l'ange, un encensoir à la main, à genoux, les yeux fixés sur la Sainte Trinité, offrant les supplications de tous les Saints, sous la figure de la fumée de l'encens, que l'on voit monter vers le trône du Dieu trois fois saint ; c'est la réalisation de ces paroles de l'Apocalypse : *Ascendit fumus aromatum in conspectu Domini, de manu angeli. La fumée des parfums est montée en la présence de Dieu, de la main de l'ange.*

Les prières des bienheureux dans le ciel sont adressées incessamment pour les pauvres mortels qui sont encore dans la terre d'exil, livrant sans relâche à l'esprit des ténèbres des combats pour le salut de leurs âmes ;

(1) « Je crains plus les prières du pape Pie V, disait Soliman, que toutes les armées de la chrétienté. »

et c'est ce qu'expriment très-bien les paroles qu'on lit sur une large banderole portée par deux anges, du type le plus gracieux : *Hi sunt qui multum orant pro populo. Voilà ceux qui prient beaucoup pour le peuple fidèle.*

Ah ! certes, n'en doutons pas, nos saints patrons dans le ciel remplissent parfaitement leur office auprès du Dieu de clémence : ils entendent nos gémissements, ils recueillent nos larmes, ils écoutent nos vœux et nos prières et les présentent à notre Père cummun, en le conjurant de les agréer et de les exaucer. Et c'est ce qui est très-bien rendu par notre sage critique, cité ci-dessus, lorsqu'il dit : « Au-dessous du groupe de la Tri-
« nité un ange aux blancs cheveux, élevant l'encensoir
« dans un élan sublime, résume l'ardente prière des
« Saints prosternés tout autour. »

Nous ne pouvons nous détacher de ce splendide tableau, sans redire une pensée que sa vue a inspirée à l'auteur de l'article rappelé ci-dessus, de la *Revue des Bibliothèques paroissiales* de l'époque :

« On a comparé, dit-il, la peinture de Lacroix à celle de Flandrin dans l'église de St-Paul à Nîmes ; il se peut que Flandrin présente plus de correction de dessin, un coloris plus étudié ; M. Lacroix l'emporte par la grandeur et le mouvement de sa composition. Chez M. Flandrin, c'est une procession en marche qui n'avance pas ; chez M. Lacroix, l'action est rendue avec plus de vivacité et l'œil observe ce que l'esprit perçoit.

« En acceptant la tâche difficile qui lui était imposée, M. Lacroix n'a pas dû se dissimuler la grandeur de la difficulté. Il avait en quelque sorte à poser et à travailler sous les regards des grands maîtres, des Pierre, des

Nicolas Mignard, des Parrocel, des Levieux, des Sauvan, des Bernus et autres célèbres artistes, dont les splendides compositions décorent l'Église de L'Isle ; ce rapprochement, loin de comprimer, a développé son essor ; le génie qui écrase la médiocrité, élève et grandit le véritable talent. Notre compatriote a pris son rang parmi ces maîtres, qu'il surpasse par l'expression des sentiments religieux. »

Après ce concert d'éloges, je ne m'arrêterai pas à quelques critiques plus ou moins fondées qui se sont produites de temps à autre, sur cette œuvre magistrale ; elles portent sur quelques menus détails, que je ne crois ni utile, ni convenable de relever dans cet inventaire. L'ensemble de la composition est tellement bien appréciée par tous les savants et hommes de goût, qu'une ombre légère, qu'un petit point noir ne peuvent nullement en assombrir la splendide beauté.

Néanmoins, pour l'acquit de ma conscience, et pour montrer notre entière impartialité dans les divers jugements et appréciations qui ont été portés à ce sujet, voici les quelques détails défectueux relevés par M. Augustin Boudin lui-même :

— On eut désiré un peu plus de dignité dans sainte Anne, comme membre de la Sainte Famille.

— Dans saint Roch, une correction plus délicate et un peu plus de distinction.

— Saint Pierre a les ombres de la tête trop vigoureuses.

— Saint Jean-Baptiste, la jambe gauche trop maigre.

— Plusieurs autres figures accusent aussi un peu de chétivité dans certaines parties du corps ; mais ceci pour-

rait se justifier par l'austérité de la vie ascétique de ces saints personnages.

Une censure plus grave, que j'ai entendue de la bouche d'un artiste très-distingué dans la partie, c'est que le clair-obscur qui fait ici, comme sur tous les bons tableaux, l'enfoncement fictif, ne devrait pas se trouver aux peintures murales.

Je laisse ce point à la discussion de la science.

COTÉ DE L'ÉVANGILE OU DU NORD

—

CHAPELLE DU St-ESPRIT

—

Le tableau qui est en face nous retrace la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres dans le Cénacle. C'est une assez bonne copie du tableau de *Lebrun*, que cet éminent artiste composa à la prière de M. l'abbé *Olier*, de sainte mémoire, fondateur et premier supérieur de la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, à Paris, vers le milieu du XVIIe siècle.

Ce saint prêtre, animé d'un amour singulier pour la très-sainte Vierge, convaincu, selon une pieuse tradition, qu'elle avait reçu au Cénacle toute l'abondance des dons du Saint-Esprit, sous la figure non d'une langue, mais d'une gerbe de feu, et que par elle et de son chef vénérable, cette gerbe lumineuse s'était divisée en langues flamboyantes sur chacun des Apôtres ; dans cette pensée,

dis-je, l'abbé Olier avait commandé à ce célèbre peintre la descente du Saint-Esprit, reproduisant cette pieuse croyance. Lebrun réussit parfaitement son sujet, et on peut encore voir et admirer, dans l'église de Saint-Sulpice, cette toile remarquable d'un des plus grands artistes de cette époque, si féconde en œuvres d'art dans tous les genres.

La nôtre n'est qu'une reproduction de ce tableau ; elle n'est pas à dédaigner. On voit la Mère de Dieu placée comme sur un trône, recevant toute la plénitude de la lumière céleste, laquelle va ensuite, en se divisant en langues de feu, se reposer sur les Apôtres groupés avec un art merveilleux autour de cette Reine des vierges.

Quelle magnifique pose que celle de Marie, ravie, ou plutôt submergée dans cet océan de splendeurs divines. Les Apôtres la contemplent, étonnés, et se réjouissent de cette surabondance des dons du Saint-Esprit, sachant bien que de son cœur de mère, comme du canal le plus pur, le divin Paraclet viendra se reposer sur chacun d'eux. Ils sont donc, en effet, remplis des lumières divines, de l'Esprit de vérité, et pour preuve de sa présence dans leur âme, ils commencent à parler en diverses langues et leur parole est si forte et si puissante sur l'intelligence et le cœur de ceux qui les entendent, qu'un nombre considérable de Juifs et des Gentils sont convertis à la foi de Jésus-Christ.

L'artiste admirera l'ordonnance de ce tableau, le savoir avec lequel l'auteur a su grouper ces personnages, leur expression religieuse ; ils sont transformés par

l'action divine que l'on remarque sur toutes les figures, ce qui accuse un talent supérieur.

Les quatre médaillons qui sont enchâssés dans les compartiments de la boiserie latérale nous rappellent des faits évangéliques. Le premier à gauche, c'est Notre-Seigneur donnant à Pierre les clefs du royaume du ciel, *Ego tibi dabo claves regni cœlorum*. L'Apôtre les reçoit à genoux avec un sentiment de respect, mêlé d'une crainte qui semble confesser son indignité.

Le second, du même côté, nous représente Jésus-Christ lavant les pieds à ce même Apôtre, lui donnant par là une leçon pratique de charité et d'humilité, comme il le dit lui-même : Si moi, votre Seigneur et votre Maître, je m'abaisse jusqu'à vous laver et baiser les pieds, ainsi vous-mêmes vous devez exercer cette charité à l'égard de vos frères.

A droite, c'est l'apôtre saint Thomas qui, sur l'invitation du Sauveur ressuscité, apparaissant au milieu de ses disciples assemblés, s'approche de lui pour mettre sa main dans la plaie de son côté, car il avait dit : Si je ne le vois pas et si je ne mets pas mon doigt dans ses plaies divines, je ne croirais point. C'est alors que le divin Maître lui adresse ces paroles si touchantes : Thomas, ne sois pas incrédule, mais fidèle. *Thoma, noli esse incredulus sed fidelis*.

Sur le dernier médaillon, du même côté, sont représentés les disciples d'Emmaüs, au moment où Notre-Seigneur, étant à table avec eux, bénit et rompt le pain ; leurs yeux, à ce signe, sont ouverts, et ils le reconnaissent, ils entrent dans un saint et respectueux étonnement. C'est ce que l'artiste a voulu exprimer, et on peut

juger, par l'attitude des disciples, qu'il a assez bien rendu ce mouvement subit de surprise.

Mais hâtons-nous de le dire, ces toiles ne sont qu'une très-mauvaise reproduction d'anciens tableaux détruits de vétusté, et dont nous avons vu quelques lambeaux, qui étaient vraiment irréparables ; mais à en juger par ces restes, cette vieille peinture n'était pas sans valeur, et il est très-fâcheux qu'à l'époque où le Conseil de fabrique se décida à en faire des copies, on n'ait pas choisi un homme plus capable et assez habile pour faire un travail au moins passable ; car ce que nous avons sous les yeux n'est pas supportable, et nous appelons de tous nos vœux le moment où les ressources de notre Église nous permettront de faire disparaître ces croûtes qui la déparent.

Les pilastres de l'arcature nous offrent quelques peintures à l'huile qui ne sont pas sans intérêt. Celles de droite, dans le médaillon d'en haut, nous représentent la Sainte Trinité qui semble porter la sentence d'expiation temporaire dans les flammes dévorantes du Purgatoire, contre les âmes qui ont mérité ce châtiment.

Les trois autres médaillons nous montrent ces mêmes âmes en proie au supplice du feu, enveloppées de flammes vengeresses ; néanmoins, on aperçoit sur leurs visages le calme du juste ; un rayon d'espérance les illumine, et, au-dessus d'elles, se penche un ange aux ailes déployées, qui vient, ou les consoler par l'espoir d'une prochaine délivrance, ou bien les retirer, par l'ordre de Dieu, de leurs indicibles tourments.

On voit quelques fresques à la voûte : c'est encore la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres assemblés ; mais

c'est une œuvre excessivement médiocre au point de vue artistique. Leur date est incertaine, mais assurément, elle ne dépasse pas le XVIII[e] siècle.

La boiserie nous présente quelque chose de très-remarquable : l'ornementation, très-distinguée, est d'un fini peu ordinaire que nous ne voyons pas dans le reste de notre Église.

L'œil attentif y découvre des beautés rares au point de vue sculptural. La justesse des proportions, la perfection du travail, la délicatesse des formes, la régularité et l'ordre de tous les détails, en font une œuvre classique, au rapport des hommes les plus experts dans la partie.

L'ordre corinthien s'y trouve dans toute sa pureté. Les colonnes engagées, les pilastres qui séparent les divers compartiments nous offrent des modèles de style grec vraiment exceptionnels.

Le fronton, cintré en arc surbaissé, ses modillons, ses rosettes de la forme la plus élégante ; l'écusson qui en occupe le tympan, les frises latérales, les cornes d'abondance qui environnent les quatre grands médaillons de forme circulaire, comme aussi les groupes de fruits d'un goût exquis, qui décorent les bases des colonnes, attirent justement les regards du visiteur instruit et capable, qui s'arrêtera volontiers à considérer tant de beautés artistiques dont cette chapelle est enrichie.

Je ne puis ne pas mentionner deux petits anges en pied, très-gracieux, agenouillés aux angles du fronton, élevant leurs petites mains vers le ciel : ils semblent appeler de tous leurs vœux la présence et les dons du divin Paraclet ; c'est touchant !

Statues symboliques

Ces statues sont des emblèmes des vertus principales et des fruits du Saint-Esprit. Nous en parlerons au point de vue théologique et artistique, au fur et à mesure que nous rendrons compte de chaque chapelle, dont elles occupent le tympan extérieur.

La première symbolise la Foi. La théologie distingue deux sortes de foi : la foi parfaite et imparfaite ; *Formata et informis*, comme s'exprime saint Thomas. La première, est celle qui est animée de la charité et pleine de bonnes œuvres ; à ce point de vue, elle est la base et le fondement de toutes les vertus, *Ratione generationis*, dit encore l'ange de l'école. La seconde est la foi imparfaite, *informis*, qui est dépourvue de la charité.

Comme notre statue exprime bien ces notions ! Foi parfaite ; elle présente un ciboire, image de la foi, parce que dans ce vase sont les espèces eucharistiques, qui sont par excellence le mystère de la foi, *Mysterium fidei*. De l'autre main, elle montre son sein regorgeant le lait de la charité et de la maternité, pour en nourrir toutes les vertus qu'elle enfante ; mère tendre, aucune ne sera privée de l'aliment nécessaire à sa vie céleste : *Fides origine, quia ex motibus fidei surgunt motus aliarum virtutum* (Saint Bonav., *Compen. de theolog. verit.*, liv. V, cap. 8).

Quelle expression de bonté et d'amour sur les traits de son visage ! Elle semble dire à ce cortége de vertus qui l'environne, comme l'Époux des Cantiques à sa bien-aimée et à ses amis : *Bibi vinum meum, cum lacte meo. Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, carissimi.* —

J'ai bu mon vin, avec mon lait. Venez mes amis, prenez part à ce festin délicieux ; venez, mes très-chers, ne craignez rien, buvez et enivrez-vous de ses saintes et pures voluptés.

Cette image est placée du côté de l'Évangile, et par conséquent, à la partie nord de l'Église, parce que c'est par l'Évangile, qui est la parole de Dieu, que la foi nous arrive pour combattre les puissances ennemies, qui s'élèvent du côté de l'aquilon comme un vent froid et mortel, le démon qui est le père de l'idolâtrie et de l'incrédulité. *Rigidus ventus aquilo* (Eccli., XLII, 22).

La seconde statue figure l'Espérance, vertu théologale comme la Foi.

L'Espérance est une vertu surnaturelle, par laquelle nous attendons avec une ferme confiance la possession de Dieu, et les moyens d'y arriver.

On voit par là, le principe, la source et l'objet de nonotre espérance. Son principe, c'est la grâce de Dieu qui nous la suggère, nous l'inspire ; son objet et sa fin, c'est la béatitude éternelle, que nous ne connaissons que par la révélation et l'autorité divine et non par les lumières naturelles.

Cette certitude est prise du côté de Dieu, qui ne peut manquer à sa promesse, et c'est pour cela que l'Apôtre l'appelle *Anchora animæ, certa ac firma* (Ad Hebr., V, 22).

De notre côté, elle est incertaine, car nous ne sommes pas sûrs de notre persévérance, nécessaire à notre salut, ni de notre coopération à la grâce ; c'est pour cela que l'Apôtre nous exhorte à opérer notre salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore salutem*

vestram operamini (*Ad Philip* , II, 12) Nous devons pourtant espérer notre persévérance finale, parce qu'elle sera certaine, si nous coopérons à la grâce : *Deus meus in te confido, non erubescam* (*Ps*. XXIV, 2).

Si maintenant nous appliquons ces notions à notre figure symbolique, comme elle nous traduit bien la vertu de l'espérance chrétienne ! Elle est assise ; elle s'appuie sur un fondement solide et sûr ; c'est la parole et la promesse de Dieu, qui est vraiment l'ancre, l'appui inébranlable de notre âme, qui la soutient au milieu des peines et des orages de la vie. Aussi, on voit une ancre cachée en partie sous les plis de ses vêtements, image sensible de cette assurance, que notre âme puise en Dieu, toujours fidèle à ses promesses. Mais, comme de notre côté nous ne sommes jamais assurés de notre coopération à la grâce, acquise par notre persévérance finale, nous la demandons à Dieu dans l'oraison, et c'est ce qui nous est marqué parfaitement par l'attitude de notre admirable sculpture : on la voit les mains et les yeux tournés, élevés vers le ciel, c'est notre âme qui supplie la divine bonté de la secourir ; quelle magnifique expression dans les traits de ce visage illuminé d'un rayon du ciel, où elle sait que réside sa force ! C'est bien ce que demande le Prophète lorsqu'il dit : *J'ai élevé mes yeux vers la montagne d'où me viendra mon secours ; Levavi oculos ad montes unde veniet auxilium mihi* (*Ps*. CXX, 1).

Le blason qui occupe le milieu entre les deux statues, est celui de la ville de L'Isle ; il a en pal l'eau et le feu, et deux hérons pour tenants. C'est un objet qui est remarqué et très-estimé des connaisseurs. Ces armoiries

figurent à chaque chapelle, au-dessus de la clef de l'arceau.

Premier pilastre

Ce premier pilastre nous offre deux médaillons et des inscriptions ; c'est ce qui est répété sur tous les pilastres de la nef, avec des sujets et des légendes variées. Nous dirons une fois pour toutes, que ces peintures murales sont estimées, mais les médaillons des quatre pilastres qui sont les plus rapprochés du sanctuaire (deux de chaque côté de la nef), sont d'un pinceau très-habile ; on les croit de Mignard (Nicolas), elles datent probablement de cette époque : leur caractère accuse la milieu du règne de Louis XIV.

Le premier médaillon représente le Père Éternel, sous la forme traditionnelle d'un vieillard ; de son sein paternel, jaillit le St-Esprit, comme un souffle d'amour, sous l'emblème d'une blanche colombe. Le divin Paraclet s'en détache pour répandre sur le monde ses affectueuses et lumineuses inspirations ; dons gratuits, ils sont distribués selon sa volonté, toujours inscrutable à la raison, mais toujours adorable. Le divin Esprit les divise aux hommes d'une manière inégale, mais juste et conforme aux desseins de la divine Providence, et dans une mesure suffisante au salut des hommes ; et c'est ce qui explique le sens de l'inscription qu'on lit au-dessous dudit médaillon : *Ubi vult spirat ; Le St-Esprit souffle où il veut.*

Le second médaillon, nous montre la suave figure du Sauveur du monde bénissant les hommes, avec cette

inscription : *De Spiritu Sancto suo dedit nobis*. Ces paroles nous disent qu'il nous a donné, qu'il nous a fait part de la sainteté de son esprit : en effet, dans les sacrements, Jésus-Christ nous communique la charité, et avec elle, son esprit qui en est inséparable, esprit de piété, d'amour et de sainteté. Parmi les sacrements, c'est surtout dans le Baptême et la Pénitencc que nous recevons cette sainteté : *Qui adhæret Domino unus spiritus est ; Celui qui est uni au Seigneur, devient un seul et même esprit avec lui* (*I Cor.*, IV, 17).

Sibylles

Nous trouvons au bas de chaque pilastre de notre grande nef, une figure très-bien dessinée, mais d'un type peu en harmonie avec le reste de nos peintures ; le touriste s'approche, et regardant avec attention, il lit dans l'exergue du médaillon circulaire qui le renferme : *Sibylla dephica*, *europæa*, *cumana*, etc. etc. ; ce sont donc des figures sibylliques.

Nous ne chercherons pas à deviner le motif qui a porté l'artiste à introduire ici ces étranges personnages ; nous pourrions le trouver dans l'idée d'avoir voulu rappeler que les sibylles ont, dans leurs oracles, rendu témoignage à Jésus-Christ et à la divinité de sa religion ; cette idée est bonne et acceptable.

Nous ne chercherons pas également à nous rendre compte du choix qu'il a fait des modèles de figures qui n'ont rien de commun avec les types anciens des sibylles que nous offre l'histoire de la peinture du moyen-âge, et surtout de la Renaissance. Quelques *Guides de touristes*,

en parlant de nos sibylles, ont dit des choses incroyables que nous n'oserions pas répéter, tellement elles sont absurdes et grotesques. Abandonnant donc toutes ces explications, au moins inutiles, nous nous bornerons à parler des sibylles (puisqu'il faut en parler), dans le sens catholique, en suivant le sentiment des saints Pères à ce sujet. Puis, laissant de côté le type lui-même, nous nous occuperons du nom simplement, et nous tâcherons, en suivant les auteurs les plus autorisés (1), de donner quelques notions, soit sur l'époque et la patrie de la prophétesse, soit sur la nature de ses oracles et son attribut iconographique.

Les sibylles, selon le sentiment des théologiens (2), étaient des prophétesses de la gentilité, qui ordinairement ne rendaient que des oracles inspirés par les démons; mais Dieu, par un dessin caché, s'en est servi quelquefois pour rendre témoignage à la vérité, c'était alors par l'inspiration du Saint-Esprit, qu'elles faisaient leurs prédictions, à leur insu et malgré elles. Ainsi *Balaam*, à l'instigation de *Balac* veut maudire les enfants d'Israël, et pourtant il ne leur donne que des bénédictions. Il était, au dire des saints Pères, un prophète des démons, et le voilà qu'il devient l'organe du Saint-Esprit, pour rendre des oracles divins touchant la venue du Messie.

Saint Jérôme, dans sa lettre à Jovinien (lib. I, ch. 26), dit que les sibylles avaient le privilége de proclamer les

(1) Entre autres, l'abbé Crosnier, *Iconographie chrétienne*, in-8. pag. 208 et suiv.

(2) Saint Thomas, *22, q. 17°, art. 6. ad primum et ad marginem.*
Cornel. à Lapide, *In prophetas, proœmium*, pag. 8, 2e col., vers la fin.
Moréri. *Dict.*, au mot: Sibylle.

mystères futurs concernant Jésus-Christ, à cause de l'état de virginité qu'elles professaient au sein du paganisme. L'Église elle-même, appelle en témoignage de la vérité du jugement dernier, et de la conflagration de l'univers aux derniers jours du monde, le prophète *David* et la sibylle : *Teste David cum sibylla* (Prose de la messe des morts.

Après ces quelques mots sur les sibylles en général, nous allons donner quelques éclaircissements sur chacune de nos sibylles, à mesure que nous rendrons compte des peintures de chacun de nos pilastres. Ici, nous avons la sibylle de Delphes. *Sibylla delphica.*

La *Delphique* est nommée *Artémis,* par Clément d'Alexandrie ; *Daphné*, par Diodore de Sicile ; *Amanto*, par Virgile et Pausanias. Elle porte une couronne d'épines à la main, comme ayant annoncé les humiliations de l'Homme-Dieu ; quelquefois un roseau à la main, ou un fouet.

Dans la galerie des sibylles, à Chitry, la sibylle delphique soutient de sa main droite son manteau doublé d'hermine, et semble de sa gauche montrer quelque chose au-dessus : c'est l'étoile brillante qui a dirigé les Mages jusqu'à Bethléem. Ces saints rois rendent leurs hommages au divin Enfant ; on y lit :

« Bas, superbe grandeur, royale majesté,
« Déposez la couronne, adorez votre Maître
« Rois, adorez l'Enfant qui vient de naître :
« Il n'est rien de petit dans la divinité. »

(L'abbé Crosnier, p. 211).

La statue en bois doré qui est au-dessous de la si-

bylle, est saint François d'Assise. Notre saint paraît en extase en contemplant les beautés et les grandeurs de Dieu ; c'était son état presque habituel. Sa pose, sous ce rapport, est belle et accuse un ciseau distingué, qui malheureusement reste inconnu [31]

A main droite, contre le mur du sanctuaire, au bas du pendentif de l'arcature, il y a la statue de saint Augustin, d'une forme colossale, mais d'une valeur artistique inférieure à celle de saint François ; ce n'est plus la même main, néanmoins elle n'est pas tout à fait sans valeur.

Au seuil de cette chapelle, il y a le tombeau d'un jeune enfant de 11 ans, décédé le 7 janvier 1748, de la noble famille de Brignoles ; patricien gênois du chef des marquis Grapoli. Une pierre tombale, forme cénotaphe, porte une inscription que nous relatons *in-extenso* aux pièces justificatives. [32]

Il y avait dans cette même chapelle, la Confrérie du St-Esprit, érigée vers le milieu du XVIe siècle, par Paul III. On y voit également deux statues portatives : celle de saint Mathias, apôtre, patron des cultivateurs, et celle de sainte Marguerite, qu'invoquent d'une manière particulière les femmes enceintes, pour demander à Dieu, par son intercession, la grâce d'une heureuse délivrance. [33]

Les Consuls étaient placés du côté de cette chapelle, mais dans le sanctuaire, tout près de la grande grille dont ce dernier était entouré. [34]

2ME CHAPELLE

DE LA CHAIRE OU DE LA CONGRÉGATION DES FILLES

Nous sommes ici en présence de trois chefs-d'œuvre. En face, sur l'autel, c'est le tableau de Nicolas Mignard, qu'il peignit à Paris, en 1665 ; il est signé (1). Son sujet est la Présentation de Jésus-Christ au Temple, ou la Purification de la Sainte-Vierge. Il était prescrit par la loi de Moïse, que le premier-né mâle, serait consacré au Seigneur (*sanctum Domino vocabitur*), et que pour son rachat, on offrirait un agneau sans tache ou deux pigeonneaux; la première était l'offrande des riches, la seconde celle des pauvres [35].

La divine Marie, voulant se conformer à cette prescription légale, qui pourtant n'était pas faite pour elle, vint au Temple le quarantième jour après ses couches, présenter son premier-né au Seigneur avec toutes les cérémonies accoutumées.

(1) Nicolas Mignard, né à Troyes, alla à Rome où son talent grandit au contact des chef-d'œuvre de l'art chrétien ; il y puisa avec son cœur aimant, un goût exquis du beau divin, que la foi seule peut donner, et dont nous avons dans notre tableau un admirable spécimen. La toile de ce tableau mesure 3 m. 12 c. de hauteur, sur 2 m. 20 c. de largeur.

Il y avait alors à Jérusalem, un homme juste, un saint vieillard appelé Siméon, qui, inspiré du St-Esprit, attendait le Rédempteur d'Israël, le divin Messie, car il lui avait été révélé qu'il ne mourrait pas, sans que de ses propres yeux, il n'eût contemplé ses traits divins. Au jour marqué dans les secrets de Dieu, il vint au Temple, poussé par l'inspiration d'en haut ; il y trouva l'objet de ses désirs ; c'est bien Jésus porté dans les bras de sa sainte Mère, l'attente des nations, l'enfant de grâce, source de toutes bénédictions, devant féconder la terre qui, jusqu'alors stérile de vérité et de sainteté, ne présentait qu'un vaste champ d'erreurs et de corruption.

L'artiste a saisi l'instant où le saint vieillard plein d'allégresse, reçoit dans ses bras, des mains de sa divine Mère à genoux, l'Enfant des promesses, le Sauveur des hommes. Siméon incliné, laisse échapper un sourire d'une ravissante expression ; Marie suit des yeux son premier-né, elle semble le donner avec une émotion qui trahit une certaine crainte ; son regard, sa figure paraissent vouloir parler et dire : « C'est mon cœur, c'est ma vie, que « je vous donne, saint vieillard, gardez-le un moment, et « rendez-le à ma tendresse. » Quel sentiment ému sur le visage de cette Mère incomparable ! Non, ce n'est point une image, une fiction, c'est bien Marie, une réalité, vivante, parlante. En effet, cette tête est trouvée si admirable, si parfaite, que plusieurs habiles artistes en ont copié le type, comme quelque chose d'introuvable.

A gauche, on voit saint Joseph, qui montre de la main sa divine Épouse à une jeune fille qui porte les deux colombes, qu'elle tient gracieusement par les ailes.

A droite, ce sont de jeunes lévites aux traits angéliques, présentant des vases de parfums pour embaumer cette scène pleine de charme et d'humble grandeur. Après, ce qui attire l'attention, c'est Anne, la prophétesse, qui au premier plan du tableau, semble encore vouloir se cacher sous le voile d'une couleur sombre, presque noire; l'habile artiste a choisi cette teinte d'humilité, non sans raison: il a voulu sans doute marquer par là ses nombreuses années de viduité, mais mieux encore, son esprit et ses habitudes de pénitence et de prière dans lesquelles elle avait passé toute sa vie, à l'ombre dans les obscurités et le silence du sanctuaire, attendant les jours heureux du divin Rédempteur; mais ses vœux sont accomplis, le jour fortuné est arrivé, le Sauveur est là. Avec quel sentiment de joie céleste elle fixe ses regards sur le divin Enfant ! comme sa posture de suppliante dit bien que ses souhaits sont réalisés, qu'elle a vu de ses propres yeux le salut d'Israël, que plus qu'octogénaire, elle mourra dans la paix du Seigneur.

Cette œuvre est marquée au coin d'un talent supérieur : quelle douceur, quel moelleux dans les tons, quelle finesse, quelle pureté sur toutes les figures, surtout sur celles de Marie et du vieillard ! quelle suave animation sur les traits du divin Enfant ! On peut dire ici ce qu'on a dit du tableau du même auteur (La Visitation), qui est au Lycée :

« Tout y est naturel, tout y est clair et précis ; point « de trivialité et point d'emphase, rien qui sente les « efforts prétentieux non plus que la négligence du « style » (1).

(1) *Union de Vaucluse*, 4 juin 1875, n. 500.

Enfin, tout vous saisit et vous transporte, lorsque par un beau jour on se trouve vis-à-vis de ce chef-d'œuvre. Aussi *Devéria*, visitant un jour notre Église et apercevant cette toile, s'écria : *Ah ! c'est bien lui.....*

Le tableau à droite, est de Simon Vouët, non signé (1); c'est un morceau de peinture très-remarquable par le sentiment religieux qui le distingue. Son sujet est la Présentation de la Sainte-Vierge au Temple. C'est une pieuse tradition que la Mère de Dieu vint, à l'âge de trois ans, se consacrer au Seigneur, conduite au saint Lieu par ses parents. Cette consécration extérieure et solennelle était la confirmation de celle que Marie encore dans le sein maternel, douée par un privilége spécial de l'usage de sa raison, avait faite à Dieu, de toute sa personne, de toutes ses facultés ; elle devait, par cette consécration ostensible et publique, ouvrir la voie de la vie monastique aux générations futures, et amener au Roi des rois cette multitude de vierges chrétiennes qui peupleraient un jour nos monastères et nos maisons religieuses : *Adducentur Regi Virgines post eam* (*Ps.* 44). Heureuses les âmes généreuses et privilégiées, qui, touchées par l'exemple de la Reine des vierges, cédant aux attraits de la grâce divine, s'attacheront à ses pas et préfèreront le beau lys de la virginité à toutes les vaines espérances du siècle ; elles auront choisi la meilleure part. [36]

Comme ici le texte sacré se tait, l'artiste a donné un libre essor à son imagination et à son cœur de chrétien, il y a là de véritables beautés artistiques, la composition et l'ordonnance sont d'un goût exquis. On remarque en

(1) Sa dimension est de 3 m. 02 c. de hauteur, sur 1 m. 96 c. de largeur.

particulier la Vierge montant les degrés du Temple; il y a dans sa pose pieuse et virginale, un naturel, une fraîcheur, un moelleux ravissants, tous les amateurs en font la remarque.

Les figures de sainte Anne et de saint Joachim, qui occupent le premier plan, sont admirables de mouvement et d'expression: c'est bien là l'expansion d'une peine mêlée d'une joie inspirée par une pensée de foi. Cette enfant bénie de Dieu, préparée par l'Esprit-Saint aux plus sublimes destinées, va s'arracher aux embrassements maternels, pour ne s'occuper que des desseins de Dieu sur elle, dans la retraite, la prière et le silence. Anne et Joachim ne l'ignorent pas, et c'est ce qui jette sur leurs figures cette empreinte si saillante d'une surhumaine tristesse, si bien rendue par le pinceau de notre éminent auteur.

L'attitude du grand-prêtre s'inclinant pour recevoir les vœux de la divine enfant, a quelque chose de saisissant, qui porte dans l'âme le sentiment du bonheur qui brille sur le visage du pontife.

Les personnages qui entourent cette scène, digne du regard des anges, sont d'une grande perfection de pose et de dessin : ils regardent avec surprise et admiration ; mais ce sentiment est plus beau et plus saillant dans la jeune fille qui, au premier plan, est assise, ayant à ses pieds une corbeille où se trouvent deux colombes. Quelle grâce pudique et chaste dans son regard, quelle limpidité dans les traits de cette figure qui respire l'amour qui n'est pas de ce monde : elle regarde la tendre, la suave Marie, qui s'immole à son Dieu par un serment irrévocable, elle semble lui dire : Ces deux oiseaux, emblème de

l'innocence et de la pureté, symbolisent l'union divine et virginale qui sera éternelle entre Dieu et vous, qui l'avez choisi pour votre céleste Époux, ô vous, la bénie entre toutes les femmes !

On remarquera deux jeunes clercs tenant des chandeliers avec flambeau allumé et costumés à la façon du XVII[e] siècle, c'est-à-dire en soutane et en surplis, *cotta* ; c'est tout simplement une idée de l'artiste, qui a laissé de côté la partie historique du sujet. C'est une licence poétique familière, peut-être trop familière aux peintres de cette époque. Mais laissons ces petits riens, et disons sans détour que beaucoup d'hommes de goût et de talent préfèrent ce tableau, au point de vue religieux, au tableau de Nicolas Mignard, dont nous venons de parler ; est-ce à tort ou à raison? je ne puis le décider, je constate seulement un fait.

Du côté gauche, nous avons un Parrocel (Pierre), signé (1704). Ce tableau a pour sujet la Naissance de Jésus-Christ à Bethléem (1). [37]

L'Évangile (*St-Luc,* 2) nous apprend que César Auguste, ayant voulu faire le dénombrement de ses sujets, ordonna que chacun irait se faire inscrire dans la ville de son origine ; ce fut dans ce but que Joseph et Marie, qui étaient de la famille de David, se rendirent de Galilée en Judée à Bethléem, pour obéir à l'ordre de l'empereur. N'ayant pu trouver de logement, ils se retirèrent dans un mauvais réduit ouvert à tous les vents, occupé encore par des animaux. Ce fut là que, par une disposition particulière de la volonté divine, déjà annoncée par les ora-

(1) Il mesure 3 m. 08 c. de hauteur, sur 2 m. 22 c. de largeur.

cles des Prophètes, Marie étant à son terme, mit au monde le divin Messie, qu'elle enveloppa de langes, et le plaça dans une crèche, sur la paille. C'était au milieu de la nuit ; les bergers veillaient à la garde de leurs troupeaux. Au même instant l'ange du Seigneur leur apparut resplendissant d'une lumière divine ; ils furent saisis de crainte, mais l'ange céleste les rassura en leur disant : Ne craignez point, voici que je vous annonce un sujet de grande joie, non-seulement pour vous, mais pour tout le monde, car aujourd'hui, il vous est né dans la cité de David, un Sauveur, qui est le Christ de Dieu, et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche. Ayant fini de parler, une multitude d'esprits célestes vinrent se joindre à lui, et tous ensemble ils bénissaient et louaient le Seigneur, en disant dans leurs chants divins :

« *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté qui sont sur la terre ; Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* »

Aussitôt, les bergers rasssurés s'exhortèrent mutuellement, disant : Allons jusqu'à Bethléem et voyons, contemplons le prodige qui vient de nous être annoncé par un envoyé du ciel. Et en effet, ils vinrent en toute hâte et trouvèrent Marie et Joseph avec l'Enfant déposé dans la crèche ; ils le contemplèrent, l'adorèrent et furent convaincus de toutes les choses que l'ange leur avait annoncées.

C'est, avec le mystère de la naissance de Jésus-Christ, cette visite des Bergers, que Parrocel a voulu reproduire

dans notre tableau. On voit, au premier plan, un berger aux membres vigoureux, caché dans l'ombre, agenouillé accompagné de son chien de haute taille, tenant en ses mains, avec le bâton obligé, le chalumeau.

Marie a pris son Enfant entre ses bras, elle le regarde avec une effusion de tendresse incomparable ; deux bergères, portant des oiseaux pour présent, se penchent vers elle, pour contempler son nouveau-né. Saint Joseph, dans le second plan, est placé derrière Marie, et se soulève avec empressement pour jouir de la vue de l'Enfant-Dieu, son fils putatif, dont il doit être le gardien. Enfin, ce qui complète cette touchante scène, et lui donne un relief sans pareil, c'est l'ange qui apparaît lumineux dans les airs ; il se dégage d'un splendide nuage, et incliné vers la crèche, il annonce la bonne nouvelle aux bergers ; déroulant une banderolle sur laquelle on lit : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. C'est sans contredit la partie la mieux réussie du tableau ; il y a là un reflet de lumière céleste vraiment saisissant ; l'ange s'en détache avec une grâce parfaite ; illuminé lui-même de cette splendeur divine, il présente un type de beauté angélique hors ligne : c'est une façon raphaëlique qui ravit le visiteur.

Au dire de tous, la perfection du clair-obscur, surtout la beauté, l'éclat du coloris, placent cette toile au premier rang dans l'art de la peinture.

Mais, si sous ces derniers points de vue ce tableau est très-apprécié, avouons-le, l'art chrétien ne peut l'applaudir : il manque essentiellement du caractère religieux, et ce défaut est plus saillant, il ressort davantage en présence des œuvres de Nicolas Mignard et de Vouët,

que nous venons d'avoir sous les yeux, En effet, comment le bon goût chrétien et la piété, pourront voir sans répugnance et sans peine, ces figures de bergères aux allures tout à fait mondaines, j'ai presque dit de courtisanes, ces nudités indignes qui s'approchent effrontément de la Vierge des vierges, laquelle, elle-même, il faut le dire sans détour, retrace peu ce type virginal et divin qui lui est propre, et que nous ont légué, non-seulement le Moyen-Age, mais les grands auteurs de la Renaissance (XVe et XVIe siècles), comme Raphaël, Le Guide, Fra Angelico, etc., etc. Non, non, Parrocel ne s'est pas pénétré ici de la pensée chrétienne, et c'est pour cette raison que son œuvre, avec des qualités artistiques du premier ordre, répugnera toujours au sens religieux.

Cette chapelle est privée de lambrissage, il n'y en a jamais eu ; mais l'autel, le tabernacle, et le retable, qui nous sont venus du dehors, ne sont pas sans mérite, surtout le tabernacle. Le touriste s'arrêtera et considèrera les détails dont il est enrichi ; style Renaissance, la dorure est fort distinguée : de petits anges d'un beau modèle, forment le fût des colonnettes qui soutiennent les trois faces, surmontées chacune d'un fronton triangulaire d'un bon goût ; la porte présente un *Ecce Homo* d'un fort relief, bien traité ; des niches latérales en style grec renferment des anges en pied, et lesquelles reproduites sur le premier gradin complètent cet ensemble décoratif d'un rare mérite. [38]

Le tombeau de l'autel, nous montre dans son écusson le grand-prêtre Abimélech, offrant à David les pains de

proposition ; peu décorée, cette partie néanmoins est digne d'intérêt par sa forme soignée et parfaitement régulière.

Le retable n'est pas également sans valeur, dans sa simplicité ; il est formé de deux colonnes sveltes, cannelées, de l'ordre composite, qui soutiennent un fronton demi-circulaire, aux angles duquel on voit deux anges de taille médiocre ; dans le tympan figure un riche écusson, orné dans le milieu d'un Sacré-Cœur présenté par les deux anges à l'adoration et à l'amour des fidèles.

Statues symboliques.

La première c'est la Justice.

La Justice, prise dans le sens le plus général et le plus élevé, implique l'idée de toutes les vertus ; c'est pour cela et à ce point de vue, que Notre-Seigneur lui-même est appelé *Justice*, comme il est dit Vérité et Charité ; et c'est encore en ce sens que Jésus-Christ assure et enseigne qu'heureux sont ceux qui ont soif de la justice : *Beati qui sitiunt justitiam*. Mais, envisagée comme une vertu morale et pratique, saint Thomas la définit: *Une volonté perpétuelle et constante de rendre à chacun son droit* (2,2 q. 58, art. 1) ; et sous ce rapport, les théologiens la divisent en justice *légale*, *distributive*, *commutative* et *vindicative*.

C'est assez d'indiquer ici ces divers points de vue, pour montrer quelle est la haute distinction et la place d'honneur que doit occuper la justice parmi les vertus morales ; cela, du reste, nous suffira pour nous guider dans l'explication des attributs iconographiques que nous

remarquons dans la figure que nous avons devant nous.

Quel port grave et majestueux ! Son regard ferme semble dire : Écoutez-moi, *je suis la reine du monde.* En effet, elle porte la couronne royale, et ses vêtements splendides sont d'une ampleur si riche et si luxueuse, qu'il est impossible de méconnaître sa suprême et haute dignité. Il ne lui manque là que ses dames d'honneur mystiques, que la théologie lui donne, qui sont la *Religion*, la *Piété, l'Observance,* la *Vérité,* la *Grâce,* la *Force*, l'*Amitié* et la *Libéralité* (Saint Thomas, 2,2 q. 79, art. 1).

La balance qu'elle tient d'une main, nous rappelle la justice *légale, distributive* et *commutative,* c'est-à-dire que dans toutes ces diverses espèces de justice, elle gardera l'égalité et l'équité à l'égard de tous, elle fera à chacun son droit avec une intégrité incorruptible. De l'autre main, elle embrasse un faisceau d'armes, ce qui figure la justice *vindicative*, c'est la sanction des lois ; elle châtiera et punira la violation de la loi divine et humaine, elle le fera selon les règles éternelles de la sagesse et du droit et non d'après le caprice des passions de l'homme.

L'autre statue symbolise la Prudence : elle a un serpent qui s'entortille autour de son bras gauche, et de sa main droite elle montre un miroir.

La prudence, est une des principales vertus morales ; par elle, on connaît et on juge ce qu'il faut faire ou éviter, d'après les règles de l'honnêteté et les prescriptions de la loi divine.

Selon ces notions, on voit que c'est à elle à diriger

les mœurs et les pratiques des autres vertus. Elle est tellement nécessaire, que sans elle il n'y a point de vertu réelle et qu'elle exerce sur toutes les autres une influence générale.

En effet, il ne peut y avoir de vertus sans ordre, et il n'y a point d'ordre sans prudence, à qui il appartient d'examiner et de choisir les moyens propres et convenables pour atteindre une fin honnête dans les diverses circonstances où l'homme peut se trouver.

Mais ici, il s'agit avant tout de la prudence chrétienne et parfaite, qui fait connaître et prescrit à l'homme les moyens propres d'arriver à sa fin dernière la seule vraie, qui est Dieu, c'est-à-dire la gloire et la possession de Dieu ; c'est cette prudence que le Sage nous enseigne : *Prudentiam docet* (Sap. VIII) ; celle dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : Ne soyez pas imprudents, mais veillez sur vous pour connaître la volonté de Dieu (Ad Eph. V, 17). C'est surtout celle dont Jésus-Christ nous fait un rigoureux devoir par ces paroles si dignes de sa bouche divine : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes ; Estote prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ* (Math. X, 16).

Comme notre sculpture rend bien cette pensée ! Elle a en effet un serpent qui étreint son bras, et de la main droite elle tient un miroir, pour nous apprendre que l'homme prudent se regarde soi-même avant de juger et de condamner les autres. Ah ! que de fautes on éviterait, que d'ennemis on s'épargnerait, que de mérites on acquerrait, en suivant cette ligne si sage de conduite : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.*

Deuxième pilastre

Le premier médaillon nous montre une figure de vierge élevant ses regards vers le ciel, portant dans un bassin deux yeux ouverts, avec cette légende : *Oculi mei semper ad Dominum* : Mes yeux sont toujours tournés vers le Seigneur. C'est sainte Lucie ou Luce. Crosnier dit (page 332) qu'elle tient ses yeux dans un plat, soit à cause de son nom, soit pour nous rappeler son martyre, car on lui arracha les yeux. On pourrait trouver ici une raison mystique à cette inscription, et dire que cette peinture de vierge est le symbole de l'âme chrétienne qui demande incessamment à Dieu les secours de ses lumières. Elle tient ses deux yeux dans un bassin comme pour en faire hommage au Seigneur et nous apprendre qu'il faut lui offrir notre intelligence pour l'éclairer et l'élever vers Lui.

Le deuxième médaillon, c'est saint François de Sales ; admirable figure qui revèle un pinceau distingué ; elle porte cette inscription : *Omnia omnibus factus sum ;* je me suis fait tout à tous. Ces deux légendes, n'ont pas été mises sans dessein sur ce pilastre et immédiatement au-dessus de la chaire. Combinées ensemble, elles nous indiquent les deux principales qualités du prédicateur, qui sont la science et la charité : la science qui éclaire l'esprit et qu'on obtient de Dieu par la prière et la charité, et l'onction qui touche le cœur; instruire et toucher, c'est bien là tout l'objet et le but du prédicateur de l'Évangile.

L'artiste remarquera l'expression de la figure du saint évêque de Genève : il semble qu'on le voit encore an-

noncer la parole sainte aux calvinistes du Chablais, dissipant les ténèbres de l'erreur où ils étaient plongés et les attirant, les ramenant au giron de l'Église par cette charité, cette douceur ineffables à qui rien ne pouvait résister. Cette inscription lui va très-bien : qui mieux que saint François de Sales s'est fait tout à tous pour convertir les cœurs, pour gagner les âmes à Jésus-Christ ?

La chaire, qui est au pied de ce pilastre, d'une forme agréable et portant bien le cachet de l'époque où elle a été faite (vers le milieu du XVIIIe siècle), attire l'attention du voyageur par un bas-relief qui représente l'Assomption de la Sainte Vierge et qui occupe le panneau du milieu.

CHAPELLE DE S^TE-MAGDELEINE

Nous sommes ici encore, en présence d'un Parrocel (Pierre) : le tableau qui est en face est son œuvre ; il est de 1707, signé (1). Il représente sainte Magdeleine, au moment où Notre-Seigneur lui apparaît, après sa résurrection.

L'illustre pénitente, pénétrée d'un amour incomparable pour Celui qui l'avait reçue avec tant de miséricorde, après ses égarements, s'était attachée à ses pas, en compagnie de Marie sa sainte Mère ; elle ne le quitta plus, et lui donna dans maintes circonstances, les preuves les plus touchantes, comme aussi les plus éclatantes, de sa sincère conversion. Elle avait assisté à sa mort, à sa sépulture, elle était venue avec ses aromates parfumer et embaumer son corps adorable ; s'étant aperçue, en se penchant sur la tombe sacrée, que le dépôt divin n'y était pas (Joann. XX), elle courut en avertir Simon Pierre et le disciple bien-aimé, disant : Ils ont enlevé le

(1) Sa dimension est de 3 m. 20 c. de hauteur, et de 2 m. 10 c. de largeur.

Seigneur de sa tombe, et je ne sais où ils l'ont déposé. Les deux apôtres vinrent, et après s'être convaincus de l'absence du corps du Sauveur, ils s'en allèrent auprès des disciples; mais Magdeleine resta seule auprès du monument, répendant des larmes amères sur la disparition de l'objet de son amour. Deux anges lui apparurent assis sur la pierre du sépulcre, lui disant : Femme pourquoi pleurez-vous? Ah ! répond-t-elle, c'est qu'on a enlevé mon Maître, et je ne sais où ils l'ont transporté. Ayant dit ces choses, elle jeta un regard en arrière, et elle aperçut Jésus qui était debout; mais elle ne le reconnut pas. Jésus lui dit: Femme, pourquoi pleurez-vous? Magdeleine croyant que c'était le jardinier, repartit avec émotion : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez porté, et moi j'irai pour le prendre et l'enlever. Jésus lui dit : Marie. Aussitôt s'étant retournée: Mon bon Maître (Raboni) dit-elle; c'est alors qu'elle fit un mouvement pour se jeter à ses pieds et les baiser comme d'habitude; Jésus lui dit alors : Ne me touchez pas, *Noli me tangere,* car je ne suis pas encore monté vers mon Père. C'est ce mouvement vers Jésus-Christ, mouvement plein d'une vive ardeur que l'artiste a voulu rendre, et il l'a fait avec une admirable talent. Quelle dignité, quelle majesté dans la figure de Jésus ! Quelle pose grave et en même temps souple et naturelle ! Quel fluide dans les plis de son ample vêture ! comme il est sévère et bon, en posant son doigt sur le front de l'illustre pénitente ! Celle-ci, à genoux, respire un dévouement sans bornes, elle paraît vouloir lui dire qu'elle est toute sienne, que rien dans le monde ne lui tient au cœur, qu'il est son trésor et son

bonheur. Heureux abandon que celui d'une âme qui s'est livrée et vouée au Seigneur, qui lui a juré un amour irrévocable, et qui, après avoir imprégné ses lèvres à la coupe des plaisirs enivrants et coupables des sens, y renonce courageusement pour goûter les délices chastes et pures de l'amour divin.

On voit, au second plan, trois personnages; les deux premiers sont saint Lazare et sainte Marthe, frère et sœur de Magdeleine; ils paraissent s'entretenir de l'insigne honneur qui est accordé à cette dernière, de voir Jésus-Christ ressuscité et de lui donner les témoignages les plus expressifs de sa gratitude et de sa tendresse.

L'autre figure, c'est celle de saint François de Sales. On s'étonnera peut-être de le rencontrer ici; mais tâchons d'expliquer la pensée de l'artiste. D'abord, nous pourrions dire que l'apôtre du Chablais, ayant depuis peu de temps reçu les honneurs de la canonisation (1665), l'auteur a voulu le faire figurer sur son tableau pour rendre hommage à sa sainteté, et répondre par là à l'opinion publique, qui, à cette époque, était toute à la louange et à la préconisation des admirables vertus du saint évêque de Genève.

En second lieu, et nous croyons être plus dans le vrai, et mieux saisir la pensée de notre illustre peintre, en disant qu'il a voulu amener dans cette rencontre de Jésus et de la Magdeleine, la belle, la suave figure de saint François de Sales, pour mettre en relief son esprit de douceur et de charité à l'égard des pécheurs. Le cœur de notre saint s'était formé sur le modèle du Cœur du divin Maître; il en était une copie des plus parfaites; toute sa vie avait été employée, à l'exemple de Jésus, à

convertir les pécheurs par son admirable mansuétude ; qui pourrait dire le nombre qu'il en avait amenés à une sincère pénitence ? Le placer donc ici en présence de Magdeleine, grande pécheresse convertie, et de Jésus la comblant de ses faveurs, c'était une heureuse idée, c'était entrer dans l'esprit de l'art chrétien et harmoniser habilement sa composition, sinon sous le rapport historique, au moins, et à coup sûr, au point de vue moral et religieux.

Maintenant, si nous jetons un coup d'œil d'ensemble, ne devons-nous pas dire que cette toile est bien supérieure à la précédente (la Nativité de Jésus-Christ) du même auteur, et sous le rapport de l'harmonie et le moelleux des teintes, et surtout à l'endroit du caractère religieux ? La chose est incontestable ; c'est le sentiment unanime de tous les hommes capables de porter un bon jugement en pareille matière.

Néanmoins, il s'est rencontré encore quelques critiques, et je crois que c'est avec raison, concernant la figure de la Magdeleine : sans doute elle est splendide d'animation et de vie, d'un dessin d'une rare distinction, d'un coloris introuvable ; mais a-t-elle ce trait de mystique, de pur et de céleste ravissement ? a-t-elle ce rayon du cœur transformé par la grâce divine qui reluit sur la personne inondée des flots d'un amour séraphique? Non, Parrocel a failli à cette tâche, difficile à la vérité.

Magdeleine pénitente, tout en conservant quelque reste de forme mondaine, qui est un de ses caractères distinctifs, doit être irradiée de la lumière d'en haut, qui dise la flamme pure et sainte dont son cœur est embrasé, qui efface dans l'esprit du visiteur toute réminiscence de

ses premiers égarements ; et voilà précisément par où pèche le travail pourtant si beau de notre éminent artiste. [39]

Le tableau qui est à droite, et de moindre dimension, appartient à Sauvan (1) ; il est signé, mais sans date. Il représente l'apothéose de sainte Élizabeth, reine de Hongrie ; délicieuse toile qui fait l'admiration des amateurs éclairés. En effet, il y a une délicatesse de teinte, une pureté de dessin, une suavité exquise, qui les charment et les captivent ; leurs regards s'y reposent avec complaisance et une pieuse délectation. [40]

Élizabeth, vêtue du costume des sœurs du tiers-ordre de St François d'Assise, dont elle faisait partie, s'élève ravie vers le ciel, en fixant ses regards vers le Sacré-Cœur de Jésus, qui est dans l'angle à droite du tableau ; des rayons lumineux s'en échappent et se projettent sur les traits de notre sainte. Deux anges d'une beauté ravissante sont à ses pieds, entrelaçant dans leurs petites mains, avec une grâce charmante, la couronne royale qu'Élizabeth a laissée tomber de son front, préférant la couronne d'épines ; non loin d'eux, sont groupées quelques-unes de ses compagnes en religion, qui contemplent avec une joie sensible l'ascension glorieuse de leur sainte mère dans le ciel. Du côté opposé, on aperçoit saint François d'Assise dans une pose inclinée et extatique, transporté de bonheur en voyant une de ses filles prenant son essor vers les régions célestes, portée sur les ailes de l'amour divin. Il tient dans ses mains suppliantes un ruban où on lit le mot *Charitas,* pour dire

(1) 2 m. 42 c. de hauteur, et 1 m. 58 c. de largeur.

que c'est par sa charité envers les pauvres, par son ardent amour pour le divin Époux, qu'Élizabeth a mérité les honneurs de son entrée triomphante dans la cité des élus.

Au bas du tableau, sont négligemment amoncelés, et le manteau royal et un vase brisé d'où tombent des pièces d'argent, figure des grandeurs et des trésors de la terre, délaissés, méprisés par elle, préférant l'habit de bure, le dédain et les humiliations des hommes, les croix et les souffrances des enfants du pauvre d'Assise, à toutes les vaines espérances, à tous les honneurs et les richesses du siècle.

Cette composition est vraiment une œuvre de maître, qui mérite de fixer l'attention des amis de la bonne peinture.

A gauche se trouve un autre tableau qui n'est pas de la même valeur artistique. Il a pour sujet saint François Xavier prêchant aux Indiens, qui sont réunis devant lui, recueillant avec avidité la parole de salut du saint Missionnaire. Néanmoins, il n'est pas tout à fait sans mérite : on apprécie en particulier, au premier plan, à droite, la femme tenant entre ses bras son enfant, et fixant ses regards sur l'envoyé de Dieu, avec une expression touchante et vraiment remarquable. Sa figure bien dessinée présente un beau type de la femme japonaise. Cette toile n'est pas signée.

Il n'y a point de boiserie dans cette chapelle ; elle a été remplacée par une ornementation en stuc qui a assurément son prix. Les colonnes engagées, les pilastres unis, sans cannelures, sont de l'ordre ionique pur. L'autel n'a relativement rien de remarquable, mais il ne le

cède en rien à beaucoup d'autres de cette Église par sa forme très-convenable et par quelques ornements de bon goût.

A droite, on voit une belle œuvre sculpturale en pierre, ronde-bosse représentant sainte Magdeleine à peu près dans la même situation où elle se trouve dans la grotte de la la Sainte-Baume. La sainte, presque couchée, médite au pied de la croix les attraits du céleste Époux : elle est comme en extase, goûtant à longs traits les douceurs de l'amour divin ; sa figure transfigurée, sa longue chevelure ondoyante, ses regards fixés vers l'objet de son ardente dilection, impriment dans l'âme de suaves pensées. Ah ! c'est bien Marie de Béthanie, qui a choisi la meilleure part, que rien ne sera capable d'arracher de son cœur.

Ce morceau de sculpture, dont l'auteur est malheureusement inconnu, est de 1707 (même date que le tableau de Parrocel) ; elle attire à juste titre l'attention des touristes ; nous prions instamment ces derniers de respecter cette œuvre d'art fort remarquable et de ne point y écrire, et encore moins y graver aucun espèce de nom (ce que malheureusement on n'a pas toujours observé) : faire autrement, ce serait prouver autant son ignorance que sa disposition à un vandalisme sacrilége.

Du côté opposé, on voit un bas-relief sur pierre, établi sur un sarcophage simulé : c'est la résurrection de Lazare, frère de sainte Magdeleine. C'est un travail inachevé, mais qui révèle un ciseau distingué ; quelques-uns l'attribuent à Puget, mais il y a de fortes raisons de croire le contraire, cet auteur, étant mort en 1694, aurait dû faire cette sculpture avant sa mort pour être

placée ici en temps opportun, en 1707, époque où cette chapelle a été décorée, ce qui n'est nullement croyable (1).

On a posé au-dessus du grand tableau, comme couronnement au retable, en forme de fronton, un bas-relief : c'est sainte Magdeleine montant au ciel, sur un groupe de nuages, d'où s'échappent des rayons de lumière. Ce travail ne paraît pas sans valeur.

Statues symboliques

La première c'est la Paix, fruit du St-Esprit. La statue s'appuie d'un côté sur un livre en forme de rouleau, et de l'autre semble tenir une couronne de branches d'olivier. [41]

La paix est la suite et comme l'effet nécessaire de la joie qu'éprouve un cœur qui aime Dieu ; sentiment surnaturel produit par le St-Esprit en nos âmes animées de la charité. C'est cette paix que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, dont les anges penchés sur le berceau de l'Enfant-Dieu, annonçaient au monde l'heureuse nouvelle ; que le Seigneur préconisait et dont il faisait le don à ses Apôtres : *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, non pas de la même manière que le monde la donne.* Ah ! non, ce n'est point la paix que donne le siècle, il ne la connaît pas, celle-ci ; la sienne est

(1) On voit sur les pilastres de l'arcature de cette chapelle quelque peintures qui ne sont pas sans intérêt, entre autres deux médaillons camaïeux qui rappellent les Conciles tenus dans cette Église. Voyez l'Introduction. page XIX, et les notes 2 et 3 ci-dessus.

une paix factice, éphémère, d'un instant, ou plutôt, ce n'est point une paix. Le Sage l'a proclamé : *Non est pax impiis* (Ad Philip. IV. 7); mais la paix du St-Esprit est une paix pleine, entière, durable qui surpasse tout sentiment, que le Prophète-Roi a assuré être le partage de ceux qui aiment et observent la loi de Dieu : *Pax multus diligentibus legem tuam* (Ps. 118).

Comme notre figure symbolise bien tous ces sentiments ! quel calme pieux dans tous ses traits ! quelle placidité, quel abandon dans cette pose simple et naturelle ! elle semble dire : *Dominus protector est vita meæ : a quotrepidabo ?* (Ps. XXVI, 1).

Du bras gauche, elle s'appuie sur une espèce de rouleau ; c'est l'emblème du livre de la loi. Les anciens, comme tout le monde le sait, écrivaient leurs lois sur des livres de parchemin, en forme de rouleau ; l'artiste, s'inspirant de cette idée, a présenté son personnage dans cette attitude pour rappeler le texte cité ci-dessus du psalmiste : *Pax multa diligentibus legem tuam ; — une grande paix sera le partage de ceux qui chérissent votre loi,* et en même temps révéler la càuse de cette tranquillité, qui est l'observation franche et sincère des lois du Très-Haut, sans laquelle il n'y a pour l'homme ici-bas que trouble, angoisse et malheur.

Notre sculpture tient de la main droite une branche d'olivier, tressée en forme de couronne : c'est également un signe de paix que tous les peuples ont adopté d'après le texte sacré, mais qui n'a et ne peut avoir une ferme et complète réalisation que sous l'empire du Christ, qui est seul et par excellence le Roi de la paix : *Rex pacis, Rex pacificus.*

La statue opposée, est le symbole de la Patience, fruit du St-Esprit : d'une main elle tient un trident et de l'autre un mors, qu'elle presse avec force sur ses genoux.

L'homme juste, nonobstant le repos et le calme dont il sera favorisé, au moins dans l'intérieur de son cœur, ne doit pas se flatter de jouir d'une paix stable du côté des hommes et à l'extérieur il aura des épreuves à soutenir, des violences à se faire pour garder et conserver sa tranquillité ; en un mot, il aura besoin de patience : *Patientia enim vobis necessaria est, ut voluntatem Dei facientes reportetis promissionem* (Ad Heb. X, 36) ; — la patience vous est nécessaire afin que, accomplissant la volonté de Dieu, vous puissiez recevoir les effets de ses promesses.

Cette patience qui, au dire de l'apôtre, est le couronnement de toutes nos bonnes œuvres : *Patientia opus perfectum habet* (Jac. I, 4), doit être l'objet de nos vœux les plus ardents, et nous ne devons pas hésiter à la demander à Dieu, et à nous y exercer par tous les moyens en notre pouvoir. Par la prière, l'humilité, la méditation des exemples de Jésus-Christ, de nos fins dernières, et surtout par la considération des supplices endurés par les confesseurs de la foi. Voilà des moyens efficaces ; voilà un frein puissant pour arrêter nos plaintes et nos murmures, pour nous rendre doux, patients et soumis à la volonté de Dieu dans nos tribulations.

Voyons comment notre figure symbolique nous rappelle ces divers sentiments. Son visage aux traits sérieux, porte une empreinte de tristesse résignée ; d'une main elle tient un trident aux pointes affilées, image des peines,

des persécutions, des maux physiques et moraux de notre pénible existence sur cette terre d'exil ; de l'autre, elle presse fortement sur ses genoux un mors, énergique expression figurative d'une âme qui, dans ses souffrances se cramponne avec force et générosité à la volonté divine qui demande d'elle ces amers sacrifices, elle semble dire : Garde le silence, superbe nature ; dans tes croix sois patiente, tu es coupable ; souffre pour Dieu, et la couronne là-haut sera un jour ta récompense.

Troisième pilastre

La figure du premier médaillon est purement emblématique ; elle nous représente une âme éprise des charmes de l'aimable Jésus, embrasé du désir de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang afin de soulager les ardeurs de sa divine charité pour le salut des hommes c'est ce qui est clairement exprimé par ces paroles de la légende que nous lisons ici : *Ardores amoris sui sanguinis emissione vult minuere*.

Qui pourrait ne pas être touché de tant de tendresse et de bonté et lui refuser son amour ? O suradorable Jésus ! que mon cœur brûle à jamais de vos divines flammes !

Le deuxième médaillon nous offre l'image de la vertu d'espérance ; l'ancre qu'elle étreint entre ses bras ne nous permet pas la moindre incertitude à cet égard. D'ailleurs la figure de la Charité se trouvant sur le pilastre suivant, et vis-à-vis celle-ci, nous indique assez le pensée de l'artiste, qui a voulu nous mettre sous les yeux les trois vertus théologales : au milieu, c'est le foyer de la Foi dans

le sacrement de l'Eucharistie (la chapelle qui suit était le *Corpus Christi, mysterium Fidei*), et de chaque côté, l'Espérance et la Charité, comme trois sœurs inséparables.

Voici l'inscription qui est au-dessous du médaillon : *Lacteam cœli viam ne credas* : *Jesus docuit esse sanguineam ;* — ne croyez pas que le chemin du ciel ait la douceur du lait ; Jésus nous a enseigné qu'il fallait résister jusqu'au sang.

Le sens de cette dernière inscription rentre d'une certaine manière dans celui de la première, ou plutôt il en est la suite. Dans celle-ci, c'est Jésus-Christ qui est heureux de verser son sang pour nous ; dans l'autre, c'est l'homme qui doit donner le sien pour lui. Jésus-Christ nous enseigne en effet qu'il doit marcher dans la route qui conduit au ciel, non pas au sein des suavités et des consolations, mais au milieu des épreuves, âpres, dures, et quelquefois sanglantes : *Lacteam cœli viam ne credas, Jesus docuit esse sanguineam.*

Sibylle Egyptia.

On croit que c'est la *Libya* (la libyque).

Les fresques de la cathédrale d'Auxerre lui donnent 24 ans. D'après elles, elle prédit *que Jésus-Christ pour humain lignage viendrait rempli du St-Esprit.* Elle tient ordinairement une torche à la main, parce qu'elle prédit la manifestation du Seigneur aux Gentils.

Dans la galerie des Sibylles du château de Chitry (Yonne), la libyque est couronnée de lauriers, portant encore de la main droite un rameau du même arbuste et soutenant de la gauche des chaînes brisées.

Dans le lointain, Jésus-Christ armé d'une croix de résurrection garnie d'un étendard, tire de la main droite deux hommes qui lui tendent les bras ; c'est la descente du Sauveur aux enfers, comme l'indiquent les vers suivants :

Enfin on forcera la porte des enfers
Un vainqueur descendant dans les demeures sombres,
D'un rayon de ses yeux en chassera les ombres
Et d'un coup de sa main brisera tous les fers.

Ici nous relatons une réflexion très-judicieuse que fait l'abbé Crosnier, page 209, dans son *Iconographie chrétienne*, au sujet des Sibylles ; il dit qu'il ne faut pas prétendre que les attributs qu'on donne d'ordinaire à une Sibylle, ne puissent pas être appliqués à une autre. Chacune d'elles n'a pas prophétisé qu'une seule vérité ou un seul fait de la vie du Sauveur, en sorte que les attributs que l'artiste lui donne dépendent des oracles qui ont frappé son imagination. D'après cela, on ne sera pas étonné de rencontrer dans la salle des Sibylles de Chitry, des dispositions qui ne seront pas entièrement conformes aux signes distinctifs généralement reconnus.

CHAPELLE DU CORPUS CHRISTI

OU DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

Cette chapelle est une des plus remarquables de notre Église.

Le tableau en face est de Pierre Mignard, dit le Romain; il est signé à la date de 1675 (1). Il a été peint à Avignon, comme il est marqué sur la toile elle-même. Il représente les quatre grands Docteurs de l'Église latine, ces quatre aigles de la Doctrine catholique: saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme, écrivant sur le mystère de l'Ascension de Jésus-Christ, qu'on voit s'élever majestueusement sur un nuage resplendissant, dans les régions célestes. C'est peut-être le plus beau tableau de cette Église.

Originaire de Troyes, comme son frère Nicolas, Pierre Mignard commença ses études à Paris et devint élève de

(1) Il mesure 3 m. 10 c. de hauteur sur 2 m. 10 c. de largeur.

Simon Vouët; mais il se dirigea bientôt vers la Ville éternelle, où il étudia l'*antique*. C'est à son retour qu'il composa à Avignon notre magnifique toile, qui, en effet, porte le cachet de cette peinture attique qu'on ne connaît plus de nos jours. Il faudrait une autre plume que la mienne pour faire ressortir toutes les beautés de cette œuvre splendide. On trouve ici réunies toutes les perfections de l'art: le génie de la composition, la science du dessin et l'éclat complet du coloris.

Il est de la foi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, quarante jours après sa résurrection, ayant conduit ses disciples sur le mont des oliviers, et leur ayant donné ses dernières instructions, s'éleva par sa propre vertu dans les airs en leur présence, et les ayant bénis, il disparut les laissant dans un double sentiment de tristesse et de joie; de tristesse, parce que désormais ils seraient privés des délices de sa divine présence; de joie, en le voyant ainsi comblé d'honneur et de gloire à la droite de son Père, et aussi par l'accomplissement entier des oracles des prophètes, qui avaient prédit, plusieurs siècles auparavant, tous les détails de sa vie, depuis le jour de son Incarnation dans le sein de l'Immaculée Marie jusqu'au moment de sa glorieuse Ascension dans le ciel. David avait dit : *Ascendit Deus in jubilatione...... attolite portas, principes, vestras et introibit rex gloriæ; — Jésus-Christ Dieu montera dans le ciel, au milieu des transports de la jubilation. — Princes de la cour céleste, ouvrez les portes de la sainte cité, et le Roi de gloire y entrera.*

L'artiste place ici les quatre grands Docteurs de l'Église latine, comme étant les gardiens de la doctrine

catholique. En effet, après l'Ecriture sainte, les constitutions apostoliques, les décisions des Conciles, ce sont les SS. Pères qui par leurs doctes enseignements nous dirigent dans notre croyance aux vérités révélées; c'est dans leurs écrits que nous trouvons expliquées, développées les règles de la morale évangélique que nous devons suivre et pratiquer dans tous les détails de la vie chrétienne.

Heureuses les personnes qui se nourrissent de leurs leçons, laissant de côté les fausses maximes et les lumières ténébreuses, d'une vaine philosophie! leur foi sera aussi pure que leur conduite sera sainte.

Au premier plan, on voit d'abord le grand saint Ambroise, splendidement vêtu de ses habits pontificaux; il est assis, tenant un livre ouvert ; on le dirait dans cette chaire de Milan, d'où il envoyait aux fidèles de cette illustre cité, ses flots d'éloquence qui un jour saisirent d'admiration le jeune Augustin, alors qu'il était encore dans les ténèbres du cœur et de l'esprit. Mais bientôt, la grâce achevant son œuvre, Augustin vaincu par cette parole puissante, rend les armes. La prière de Monique, sa sainte mère, est exaucée l'eau baptismale coule sur son front des mains d'Ambroise, et quelques années après, le néophyte remplit l'univers de ses écrits immortels.

Au milieu, on aperçoit saint Grégoire le grand ; il porte la tiare à la triple couronne ; son état maladif, que nous indique très-bien son teint pâle et terne, ne l'empêcha pas de réfuter victorieusement les hérétiques de son temps. Nous le voyons ici tenant la plume à la main, écrivant ces belles pages qui ont jeté un si vif éclat sur l'Épouse du Christ.

Ce saint pape ne se contenta pas de fermer la bouche à l'hérésie, il étendit le royaume de Jésus-Christ dans les régions lointaines ; c'est lui qui envoya saint Patrice et ses compagnons dans la Grande-Bretagne (l'Angleterre), peuplée alors d'idolâtres et qui bientôt mérita par le grand nombre de fervents chrétiens qui l'habitèrent, le beau titre d'*Ile des Saints*.

Un peu à droite, apparaît saint Jérôme, avec sa large et vigoureuse nature ; sa pose rappelle le saint Jérôme du Dominiquain, dont il est évidemment une réminiscence. Quelle vigueur de pinceau, quels traits admirablement accentués ! c'est la nature dans toute sa force, qui lutte contre les efforts de la plus austère pénitence ; son regard semble chercher une espérance dans l'Ascension glorieuse du Sauveur, et dire : Si je réduis mon corps en servitude, si je l'humilie sous la haire et le cilice, un jour il sortira du sein de la terre, resplendissant de la gloire même de mon Rédempteur qui vit dans le ciel.

Saint Jérôme, ce prodige de science mystique et biblique, effrayé des dangers du siècle bien plus encore que des menaces et des calomnies des hérétiques, ses implacables ennemis, qu'il avait foudroyés de sa mâle et puissante éloquence, va demander aux solitudes de la Terre Sainte, à l'ombre suave de la crèche du divin Enfant, un lieu de repos à sa vieillesse ; c'est de là qu'il écrivait à des âmes pieuses ses lettres admirables, si propres à les soutenir et à les diriger dans les voies de la perfection chrétienne, et qui encore, font les délices de tous ceux qui voulant rester dans le siècle, repoussent ses maxi-

mes et s'attachent à la pratique des vertus et des bonnes œuvres (1).

La dernière figure, et la plus rapprochée de Jésus-Christ, c'est celle de saint Augustin ; comme les autres pontifes, il est revêtu des ornements sacrés. Dans une extase d'amour, il contemple son aimable Maître montant au ciel, et semble lui dire : *O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! que je vous ai connue tard, que je vous ai aimée tard !* L'artiste a bien deviné et traduit le caractère affectueux de notre grand Docteur. Augustin, au milieu des méditations de la plus haute philosophie, occupé des questions les plus ardues de la théologie dogmatique et morale, qu'il a traitées avec une lucidité et une sagacité prodigieuses, avait son cœur comme fondu avec celui du divin Jésus ; je n'en veux pour preuves que les livres de ses Confessions et ses soliloques. Quelles effusions d'une tendresse inouïe s'échappent naturellement et sans effort de son âme d'évêque ! quelle bonté ! quelle mansuétude dans ses rapports avec le prochain, surtout avec ses confrères dans le sacerdoce ! C'était le Cœur du divin Maître, qu'il avait tant étudié et médité qui parlait et agissait par ses paroles etses actes.

Que dirai-je de Jésus-Christ s'élevant sur un brillant nuage, les bras élevés, la tête ferme, les yeux fixés vers les cieux ? Comment décrire cette pose si aisée, si naturelle, cette carnation transparente, ce visage divinisé, cette chevelure légèrement agitée, gracieusement on-

(1) Il a sur ses genoux la pourpre et le chapeau cardinalice, pour nous rappeler que le pape saint Damase l'avait honoré de la dignité de cardinal.

doyante, par le mouvement ascensionnel? cette tâche est au-dessus de mes forces, je la laisse à une plume plus exercée et plus apte ; je ne puis qu'assurer que la vue de cette œuvre magistrale, vous saisit d'une admiration extatique, qu'on est à se demander si le talent peut arriver à un plus haut degré de perfection.

A la vue d'un pareil chef-d'œuvre, je me suis rappelé les critiques amères d'une certaine école, touchant les effets et la révolution dans les arts opérés par la Renaissance. Les partisans exagérés du genre gothique (soit dans l'architecture, soit dans la peinture et la sculpture), ont été jusqu'à traiter d'hérésie dans l'art chrétien, à leur point de vue, les œuvres de cette époque, c'est-à-dire celles des Bramante, des Pérugin, des Raphaël, des Michel-Ange, des Titien, etc., etc.

Je ne puis entrer dans cette controverse qui est tout à fait hors de mon plan ; mais ce que je puis dire, c'est que je trouve bien étrange, que les travaux de ces hommes illustres, honorés d'une manière si éclatante des suffrages des Souverains Pontifes (Léon X, Jules II, saint Pie V, etc., etc.), soient devenus l'objet d'une si amère critique et d'un ostracisme si opiniâtre et si absurde ; évidemment il y a là plus que de l'exagération. Quelques-uns ont osé dire que l'art chrétien de la Renaissance était tombé dans la boue. C'est injuste et trop fort.

Les petits tableaux ou médaillons qui ornent la partie latérale de cette chapelle, nous retracent des faits évangéliques, qui ont trait à quelques mystères de la vie de Jésus-Christ.

Le premier à droite, nous met sous les yeux le mystère de l'Incarnation ; l'ange Gabriel apparaît à Marie

qui est en prière, et lui expose l'objet de son message : il la salue pleine de grâce, en lui disant que le Seigneur est avec elle, qu'elle est bénie entre toutes les femmes, C'est alors que s'établit entre Marie et l'ange cet admirable colloque, où ce dernier expose à la Vierge des vierges tous les desseins de Dieu sur elle, et la manière dont elle deviendra, par l'opération du St-Esprit, la Mère du Sauveur des hommes. Ce n'est qu'après avoir reçu l'assurance que sa virginité ne recevra aucune atteinte, qu'elle prononce les paroles de son acquiescement : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum* ; — *me voici, je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait suivant votre parole.*

C'était la sentence du salut du genre humain ; le mystère de l'Incarnation était accompli et le monde était sauvé.

Sous le rapport artistique, il n'y a rien de saillant dans ce tableau.

Le second est meilleur au même point de vue ; on le croit l'œuvre du Pérugin, le maître de Raphaël, Pour l'œil exercé, il présente de réelles beautés : son sujet est la Circoncision. Les personnages merveilleusement groupés, les teintes variées avec art, les figures d'un caractère biblique remarquable, dessinées avec une parfaite distinction, forment un ensemble vraiment digne du nom à qui cette toile est attribuée ; seulement, on désirerait dans l'acte de la circoncision, un peu moins de realisme et un peu plus de discrétion.

Notre-Seigneur voulant donner l'exemple d'une obéissance parfaite à toutes les prescriptions légales non encore abrogées, se soumit à celle-ci, toute humiliante et

douloureuse qu'elle fût pour lui; il voulait pouvoir dire un jour qu'il avait rempli toutes les ordonnances de son Père jusqu'à un iota.

C'est dans cette cérémonie qu'il reçut le nom de Jésus, nom venu du ciel, apporté par un messager céleste à sa sainte Mère avant même que celle-ci l'eût conçu dans son sein virginal.

Le troisième tableau nous montre Marie dans sa visite à sainte Élizabeth, sa parente. Il lui avait été révélé, par l'archange Gabriel, au moment de l'incarnation du Verbe, et comme une confirmation du grand prodige qui venait de s'opérer en elle, que sa chère cousine, déjà avancée en âge, avait été regardée du Très-Haut et qu'elle portait dans son sein un enfant qui, d'après la parole inspirée de son père, serait appelé le prophète du Très-Haut: *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis*, et qu'il serait le précurseur du divin Messie.

Elle se hâta donc d'aller dans le pays des montagnes pour féliciter Élizabeth de cette grande faveur, et en remercier le Seigneur avec elle. En entrant dans la maison de Zacharie, Marie salue Élizabeth. Dès que celle-ci eut entendu la salutation de Marie, elle sentit à l'instant son enfant tressaillir dans son sein, et elle fut remplie des lumières de l'Esprit-Saint.

Élizabeth reconnaissant par ces lumières le mystère de l'incarnation du Verbe, opéré dans le sein de Marie, éleva la voix, s'écriant : Ah! vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est aussi béni. Hé! d'où me vient cet honneur que la Mère de mon Dieu vienne à moi (St Luc, I, 39) ?

C'est cette rencontre bienheureuse, c'est ce sentiment

d'admiration, de joie et de transport divin que l'artiste a reproduit ici, et ce n'est pas sans succès, la pose des personnages, l'éclat du coloris, la distinction du dessin le disent assez.

Le premier tableau de gauche, au fond, est le Songe de St Joseph (Math. I, 20). L'artiste a pris son sujet au moment où l'ange du Seigneur vient révéler au chaste époux de Marie, tout le secret divin, qui vient de s'opérer dans son sein immaculé. Joseph, qui était juste, n'hésita pas, il reconnaît la fausseté de son soupçon, croit fermement à la parole de l'envoyé divin, et désormais il verra avec bonheur et la sainteté de son Épouse et les hautes et sublimes destinées de Celui qu'elle portait dans ses très-pures entrailles de mère. L'ange montre une banderolle sur laquelle on lit : *Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam ;* Joseph, fils de David, ne craignez pas de recevoir Marie votre épouse.

Le médaillon du centre, est la Fuite en Égypte (Math. II, 13). Joseph averti en songe des projets homicides du roi Hérode, sur l'Enfant divin qui vient de naître, n'hésite pas à croire à la parole de l'ange qui lui dit de prendre l'Enfant et la Mère, de fuir en Égypte et d'y rester jusqu'au jour où il viendra l'avertir de retourner en Judée.

Joseph, fidèle à l'avertissement d'en haut, prend à l'instant le chemin de la terre étrangère, avec l'Enfant et sa Mère. C'est ce départ qui est ici retracé.

Enfin le troisième et dernier médaillon, nous offre la scène si touchante de l'adoration des Mages dans la pauvre étable de Bethléem. Nous voyons ici, prosternés aux

pieds de l'Enfant-Dieu, les rois de l'Orient, qui, guidés par une merveilleuse étoile, quittent leurs familles et leur pays, s'exposent à toutes les fatigues d'un long chemin, dans une saison rigoureuse, et arrivent au but de leur voyage aux pieds d'un petit et pauvre Enfant ; sans la moindre hésitation, ils s'inclinent pleins d'admiration et de foi, offrant au nouveau-né, que sa tendre Mère tient sur ses genoux, l'or, l'encens, la myrrhe ; c'étaient les plus riches présents de leurs contrées, offrande pleine de mystère, qui figure et nous révèle toutes les grandeurs de l'Enfant des promesses, c'est-à-dire qu'il est roi, Dieu et homme tout ensemble ; c'est l'accomplissement des anciennes prophéties qui avaient annoncé que les rois de Tharse, de l'Arabie et dé Saba lui apporteraient des présents : *Reges Tharsis, et insulæ munera offerent, reges Arabum et Saba dona adducent.*

Quant à la valeur artistique de ces divers sujets, nous en avons déjà dit un mot ci-dessus, nous ajouterons que les personnes compétentes les apprécient beaucoup ; il y a là un cachet de main de maître qui est assez sensible. Le Songe de St Joseph, l'Annonciation et la Circoncision sont sur bois ; les autres, sur toile, sont estimés ; plusieurs les croient de Nicolas Mignard. Ce sentiment aurait une certaine consistance si les fresques de la voûte pouvaient lui être attribuées sans contester, ce qui n'a pas lieu ; mais, ce qui est certain, c'est que ces dernières ont des parties excessivement remarquables, entre autres, la tête du Père Éternel, que l'on aperçoit tout près de l'arcature, et qui est d'un rare mérite, au dire de tous. Cette peinture murale, dégradée par un écaillement infiniment regrettable, et qu'on n'a pu jusqu'ici que faiblement

arrêter dans sa marche, destructive, est toute emblématique, et a trait, comme il est facile de le voir, à Jésus-Christ, Sauveur des hommes, dont le monogramme, surmonté d'un petit enfant, occupe le centre du dessin porté par deux anges de grande dimension. Sur une banderolle on lit ces mots : *In nomine Jesu, omne genu flectatur;* — que tout genou fléchisse au nom de Jésus.

On lit aussi aux angles inférieurs, sur des écussons soutenus par des petits anges, les inscriptions suivantes qui offrent un véritable intérêt :

A gauche : *Tamdiù sine nomine, quamdiù sine vulnere;* — il veut rester sans nom, tant qu'il ne l'a pas acquis par une sanglante blessure. — *Ne binæ quidem syllabæ, Deo gratis dantur;* — On ne donne rien à Dieu gratuitement, pas même deux syllabes.

A gauche : *Auctus nomine, minuitur carne;* — il acquiert son nom en même temps qu'il perd son sang. — *Tanti emitur quanti venditus redimitur ;* — il est acheté au même prix qu'il est racheté.

L'archivolte attire l'attention par l'abondance, la richesse et la forme exquise des dessins dont l'effet sur le fond doré qui les encadre, est vraiment original et pittoresque, surtout la nuit, à l'éclat de la lumière.

Si maintenant nous arrêtons nos regards sur la boiserie toute dorée, nous éprouvons tout d'abord un sentiment de satisfaction et de surprise ; mais si on l'examine de près, et avec le désir de s'en rendre compte comme objet d'art, on rencontre a l'instant des défectuosités soit dans l'ordonnance des décors, qui sont trop multipliés, d'un dessin qui laisse à désirer et d'un goût douteux, soit dans l'exécution du travail, qui manque de délicatesse et de fini.

Néanmoins, il y a quelques détails remarquables ; nous mentionnerons entre autres le fronton en arc surbaissé et dentelé ; deux anges de grandeur naturelle en occupent les extrémités ; celui de droite, penché sur l'autel, regarde, avec une admirable expression, le Dieu immolé pour notre amour, tandis que son partenaire, assis, élève une main vers le ciel, pour inviter les esprits bienheureux à venir contempler ce prodige de charité et de miséricorde. L'écusson du tympan, d'un riche dessin, porte dans son champ un calice surmonté d'une hostie, symbole du sacrifice trois fois saint ; c'est un beau modèle.

L'autel mérite également de fixer l'attention du voyageur soit par sa large et belle forme (sarcophage), soit par les deux figures de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, qu'on aperçoit dans les panneaux du premier gradin. C'est bien le type traditionnel du Moyen-Age, parfaitement réussi ; mais ce qui est vu avec une plus agréable surprise, c'est l'exposition qui est au-dessus du tabernacle ; de forme plate, découpée à jour, elle est formée uniquement de ceps de vigne avec feuillage, et de faisceaux d'épis de blé entrelacés ; on ne peut rien voir de plus délicat et de meilleur goût. Nous avons placé au-dessous du couronnement, dans le milieu, un Cœur de Jésus soutenu par deux petits anges, d'un type très-gracieux et pleins de mouvement ; ce groupe, qui a pour base des nuages, est d'un effet très-pieux ; le tout est en bois doré, comme tout le reste de la chapelle.

Statues symboliques.

Celle de droite, tient d'une main deux clefs ; de l'au-

tre, elle s'appuie sur deux livres ouverts où on lit quelques caractères hébreux et latins, elle tourne ses regards vers le ciel.

Nous lisons dans l'Évangile de saint Mathieu, chap. XVI, v. 18 et 19, ces mémorables paroles : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam...... Ego tibi dabo claves regni cœlorum.....; — Tu es Pierre et sur cette pierre j'établirai mon Église..... Je te donnerai les clefs du royaume du ciel ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délie dans le ciel.*

Les mêmes promesses, le divin Sauveur les fit aux Apôtres assemblés : c'était la création et le berceau de son Église.

Ainsi, il est bien évident que Pierre et ses successeurs légitimes tiennent immédiatement de Jésus-Christ le droit souverain de gouverner l'Église (1), ce qui implique le pouvoir non-seulement d'enseigner la doctrine, mais encore d'absoudre des péchés, de faire des lois et des règlements, d'ordonner les prêtres, d'excommunier et de faire toutes les autres choses qui concernent le bon gouvernement de l'Église; *Ubi Petrus, ibi Ecclesia* (2).

Celle-ci est encore la gardienne des Saintes Écritures, à qui Jésus-Christ en a confié le dépôt, c'est à elle de les expliquer, d'en déterminer le vrai sens d'une manière infaillible, de veiller à leur intégrité, d'en écarter la moindre altération. C'est par une assistance continuelle du St-Esprit, qu'elle n'invoque jamais en vain, qu'elle

(1) Sess. IV, cap. 1, — Concile du Vatican : *De constitutione Ecclesiæ*, lib. I, *De pontif.*, cap, 12. Bellarmin.
(2) S. Ambroise, *In Psal. XI*.

est dirigée dans ses irréfragables décisions. De là on peut voir combien sont fausses les doctrines du libre-examen de nos frères séparés ; puissent-ils enfin le reconnaître, et cesser d'amonceler des ruines !

Notre figure symbolique n'est autre que l'Église ; les clefs qu'elle tient dans la main, nous rappellent le pouvoir souverain d'ordre et de juridiction qu'elle exerce sur le corps des pasteurs et des fidèles, pouvoir promis et donné à Pierre par Jésus-Christ lui-même, comme nous l'avons dit plus haut.

Les livres qu'elle abrite sous son bras, écrits en caractères hébreux et latins, ce sont l'Ancien et le Nouveau Testament, toutes les Saintes Écritures dont le dépôt lui a été confié et qu'elle conserve et défend avec tant de sollicitude et de fidélité.

Son regard dirigé vers le ciel nous indique que toute sa force lui vient du St-Esprit, par lequel elle est assistée dans toutes ses décisions dogmatiques et morales.

On pourrait dire aussi qu'elle tourne ses regards vers la sainte Eucharistie, comme sa force et son refuge au milieu des combats qu'elle ne cesse de livrer pour le triomphe de la justice et de la vérité.

La statue du côté opposé regarde, avec une attention respectueuse, mais bien marquée, un calice qu'elle tient des deux mains.

La Sainte Église, gardienne des Saintes Écritures, est encore gardienne des Sacrements, que son divin Époux lui a confiés pour la sanctification des fidèles. Mais, parmi ces Sacrements, il y en a un qui, par son excellence et sa grandeur, tient le premier rang, c'est l'Eucharistie qui est le grand trésor de l'Église, c'est le *Corpus Christi*,

nom qu'on a donné à l'autel, dont le tabernacle contient les saintes et sacrées espèces eucharistiques, et qui était dans la présente chapelle avant les mauvais jours de 93.

C'est l'Eucharistie qui est symbolisée par notre sculpture ; elle est envisagée sous un double point de vue, et comme sacrement et comme sacrifice. Comme sacrement, elle est l'aliment et la vie de notre âme, elle l'éclaire, la fortifie, la console, la guérit et lui donne cette abondance de grâces qui la rend si terrible aux puissances de ténèbres en même temps qu'il la comble de ses voluptés saintes, qui sont un avant-goût du ciel dont elle reste le gage : *Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour* (*Joan*, VI, 55).

Comme sacrifice, l'Eucharistie est une hostie expiatoire, qui obtient le pardon de nos péchés, une offrande propre à obtenir du ciel les secours et les grâces dont nous avons besoin, et une oblation digne de Dieu pour le remercier des dons et des bienfaits dont il nous comble chaque jour.

Mystère d'une charité et d'un amour infini, abîme insondable de miséricorde, ah ! venez, adorons-le, *Venite adoremus;* adorons-le, ce Dieu caché, anéanti, pour nous mieux faire sentir les effets de sa tendresse ; plus il s'abaisse, plus il nous comble de ses trésors, plus il nous rassassie, plus il nous enivre de ses joies saintes, de ses chastes délices, notre esprit s'étonne, se confond, notre cœur se dilate, se fond de dilection et de gratitude, il reste dans une extase d'indicible amour, il redit volontiers avec le patriarche d'Assise : *Mon Dieu est mon tout*, et

mieux encore avec saint Paul : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ*, ou avec le Psalmiste : *Qu'y a-t-il pour moi et dans le ciel et sur la terre, hors de vous, ô mon Dieu !* (*Ad Rom.*, VII, 35, *Ps.* LXXII, 25).

Notre figure semble bien exprimer toutes ces affections d'un cœur épris d'amour pour Jésus-Christ. Elle tient un calice qu'elle fixe avec un regard ardent et attendri ; elle paraît dire : Voilà mon trésor, ma joie, mon bonheur, ma vie ; que rendrai-je au Seigneur pour tant de bien qu'il m'a fait dans son adorable sacrement ? Ah ! je sais ce que je ferai, *je prendrai le calice du salut et j'invoquerai son saint nom* ; — *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo* (*Ps.* CXV, 4).

Quatrième pilastre.

Dans le premier médaillon, nous trouvons encore une figure emblématique, c'est le type d'une âme saisie d'un grand sentiment d'admiration à la vue du divin Rédempteur caché sous les espèces eucharistiques ; elle considère l'excès de sa tendresse miséricordieuse pour les hommes, qui se traduit par des incompréhensibles anéantissements, elle le voit au milieu de ses immenses douleurs, couvert de sanglantes déchirures, demandant à son Père, par les mérites de son sang versé à flot pour le salut du monde, les grâces spirituelles et temporelles qui nous sont nécessaires, et c'est là le sens de l'inscription que nous trouvons au dessous du médaillon : *Petit non voce oris sed sanguinis* ; il demande non par la parole de ses lèvres, mais par la voix de son sang ; c'est le sang du juste Abel, qui crie, qui demande, non la vengeance, mais le pardon et la miséricorde.

Le deuxième médaillon, nous offre la vertu de Charité, sous les traits d'une mère qui presse sur son sein ses jeunes enfants qu'elle nourrit de son lait le plus pur. C'est là l'attribut iconographique de cette vertu toute divine, qui est sortie du cœur d'un Dieu crucifié, lequel, plus tendre qu'une mère, ne se contente pas seulement de fortifier ses enfants du lait de sa parole, mais les abreuve et les nourrit, pieux pélican, de sa substance et de son propre sang.

L'amour est plus fort que la mort : l'artiste s'est inspiré de cette pensée, lorsque voulant nous donner une idée de l'amour infini de Jésus-Christ, qui se résume d'une manière ineffable dans la sainte Eucharistie, il ne nous parle, dans les quatre légendes qui encadrent cette chapelle du *Corpus Christi*, que de l'effusion du sang divin du Rédempteur. Celle que nous lisons ici nous le représente, comme ne voulant acquérir le nom de Sauveur que sous le couteau sanglant de la circoncision : *Auctus nomine, carne minuitur circumcisus.*

Sibylla Europœa (Sibylle européenne)

Elle porte un glaive, parce qu'elle a annoncé le massacre des innocents ; elle était âgée de 15 ans.

Elle prédit que « nubile vierge et pucelle » et le fils fuiront en Égypte.

A Chitry, elle porte sur sa tête un panache surmonté d'une aigrette : aucun attribut ne lui est assigné ; au-dessus d'elle, Dieu, sous la forme humaine est assis sur des nuages, il bénit de la main droite et soutient le globe de la main gauche ; il n'a pour tout vêtement

qu'une large écharpe de pourpre qui flotte autour de lui à partir de la ceinture ; on lit au dessous :

Cet esprit qui conduit le mouvement des cieux
Ne quitte pas pourtant le soin de ce bas monde;
Il est le créateur de la terre et de l'onde,
Et du haut de son trône il y porte les yeux.

Il y a, à l'entrée de cette chapelle, sur des piédestaux, deux statues en pierre d'une grandeur presque colossale ; celle de droite, est saint Jean l'évangéliste, le disciple bien-aimé du Sauveur, écrivant, à Pathmos, ses visions apostoliques; sa figure fraîche indique qu'il était vierge et le plus jeune de tous les Apôtres ; sa position est belle, et retrace bien l'attitude de l'homme inspiré et extatique ; c'est le voyant biblique qui écoute une parole céleste, qui voit des merveilles qu'il écrit avec une assurance infaillible.

Celle de gauche, c'est saint Jacques le Mineur fils d'Alphée, apôtre, parent de Jésus-Christ, qui a écrit celle des Épîtres catholiques qui porte son nom ; homme de de mortification et de prière. Il gouverna l'Église de Jérusalem, où il reçut la palme du martyre. Il porte ici un livre, et s'appuie sur un grossier bâton, insignes qui nous révèlent sa qualité d'écrivain sacré, et sa grande longévité; il mourut à l'âge de 96 ans. Sa pose est bien celle d'un vieillard brisé par les austérités de la pénitence.

Nonobstant le mérite artistique de ces sculptures, on ne peut se défendre de la pensée que l'auteur a cédé un peu trop aux exigences de l'époque (Louis XIV), et a donné à son œuvre un *maniéré* que le caractère grave et sérieux du sujet devait lui interdire. La chevelure en

particulier n'est pas celle qui convient à des Apôtres.

Avant de finir, ici je ne puis ne pas protester contre une critique aussi indécente que peu méritée, que fit un journal de ces contrées, à une certaine époque déjà éloignée, de cette œuvre d'art si remarquable et si estimée de tous: on devrait, avant de s'élever en censeur, dans des matières sculpturales, se pénétrer un peu plus des principes du métier et surtout des règles des convenances. [43]

C'est dans cette chapelle que se trouvait la confrérie de Jésus ou du St-Sacrement, Confrérie très-ancienne, qui allait de pair avec celle du St-Esprit par son importance ; les prieurs avaient leurs places dans le chœur du côté de l'Épître, vis-à-vis des Consuls qui étaient du côté de l'Évangile. [44]

CHAPELLE DE LA VIERGE MOURANTE.

Il n'y a dans cette chapelle qu'un tableau, qui est en face, dont le sujet est l'Annonciation de la Sainte Vierge. (1)

Nous ne dirons rien touchant ce mystère, dont nous avons parlé dans l'examen des toiles de la chapelle précédente; mais ce qu'il importe de connaître, c'est que cet autel a été dès le XIVe siècle dédié à l'Annonciation de Marie. Il y avait dans le temps un tableau qui représentait ce mystère, qui a dû disparaître à l'époque de la reconstruction de la nef; il a été remplacé par celui que nous avons sous les yeux qui, de l'avis de tous, n'est qu'une simple ébauche, par conséquent non achevée.

(1) Sa dimension est de 3 m. de haut et de 1 m. 85 de large.

Cette ébauche a été diversement appréciée ; les uns ont cru voir ici une œuvre de Mignard (de Nicolas ou de Pierre, je ne sais), et dans cette pensée, ils l'ont beaucoup prônée ; mais le plus grand nombre des artistes ou amateurs, et des meilleurs, en ont jugé autrement ; je ne citerai que Mgr Plantier, l'illustre évêque de Nîmes, qui, après l'avoir examinée avec attention, répondit à celui qui lui demandait son sentiment à ce sujet : *Je ne suis pas fort pour le croire bon même comme ébauche*. Le tableau était jugé.

Le médaillon qui est au centre de la voûte, paraît meilleur ; il représente le Couronnement de la Vierge. L'auteur en est inconnu.

La boiserie est d'une splendeur remarquable. Quelle magnificence de décors ! retable, voûte, lambris, tout est doré avec un éclat et un talent singuliers.

La voûte, forme corbeille, est revêtue d'un lambrissage divisé par des cassetons rectangulaires, moulurés, dans chacun desquels figure une rosace de fort bon goût.

Le retable, surmonté d'un fronton plein cintre surbaissé, dentelé et sobre d'ornements, est formé de coonnes et pilastres composites et cannelés ; le tympan du fronton est occupé par une tête d'ange ailé d'une étrange dimension et d'un goût douteux ; mais ce qui relève singulièrement cette partie du retable, c'est une statue de l'Immaculée Conception, placée au point culminant du cintre ; un nimbe elliptique et d'un riche décor l'environne, ayant à ses côtés deux petits anges en pied dans une pose respectueuse et inclinés, qui montrent du doigt la Mère immaculée, et semblent dire à tous : Voilà votre

Mère très-pure, priez-la, invoquez-la. C'est une miniature sans doute, mais d'une élégance toute religieuse et d'une parfaite distinction.

La partie latérale est très-remarquable également, peut-être un peu chargée d'ornements. La frise est un très-beau travail, qui accuse un talent non médiocre. Du côté droit, dans un compartiment ménagé *ad hoc*, on voit dans la partie inférieure, la Reine des anges couchée sur un lit de parade et prête à rendre le dernier soupir ; on l'appelle la *Vierge mourante*. De grandeur plus que naturelle, la Vierge a quelque chose de frappant qui excite instantanément un sentiment pénible, j'ai dit presque de frayeur ; mais bientôt rassuré, on s'approche et on prie. Oh ! que de baisers, de vœux, de prières, de soupirs, de larmes, cette statue n'a-t-elle pas reçus et exaucés !

Les fidèles y ont une dévotion singulière, qui est traditionnelle, car, dès le XIVe siècle, nous y voyons des des chapellenies établies en son honneur.

Un peu au-dessus de la Vierge figure le St-Esprit, en grand relief, sous l'emblème accoutumé d'une colombe ; il se penche vers elle avec un mouvement rapide comme pour venir la consoler, la fortifier, lui faire goûter toute la douceur de son onction céleste, et lui annoncer sa miraculeuse résurrection et leur union éternelle, à titre d'Épouse, dans le sein du Père.

Un dais d'un admirable travail, couronne cette touchante scène, qui provoque de tous une fervente supplication, quelquefois des pleurs d'attendrissement.

Du même côté et dans le fond, c'est la statue de sainte Marguerite, vierge martyre (20 juillet), qui, armée de la

croix, se rit de la fureur du monstre destiné à la dévorer. Cette sculpture, pleine de mouvement, n'est pas sans mérite.

Celle plus rapprochée de l'entrée, c'est un ange qui embouche la trompette pour proclamer les grandeurs de cette Reine des vierges, *Virgo prædicanda.*

A gauche, vis-à-vis la Vierge mourante, nous voyons, au milieu du compartiment, un bas-relief peu prononcé, qui nous retrace l'Assomption de la Mère de Dieu, portée sur des nuages et soutenue par des anges d'une grande dimension, peut-être un peu trop grande. vu l'exiguité du cadre et la taille de la Vierge. Celle-ci s'élance avec une expression de tendresse bien marquée vers son Bien-aimé qui est dans le ciel.

L'œil attentif et investigateur verra avec une pleine satisfaction les principales circonstances de la vie de la Ste Vierge, reproduites dans ce sanctuaire : son immaculée Conception, sa mort, son Assomption et son couronnement dans le paradis.

La figure sculpturale qui est au fond, à gauche, est sainte Marthe, l'hôtesse du Sauveur, une des patronnes de la Provence, qui, par un prodige admirable, dompte le monstre marin, la célèbre Tarasque, et la force de régorger un jeune enfant qu'elle avait déja introduit dans sa gueule béante pour s'en repaître. Cette statue, au point de vue de l'art, est de la même main et de la même valeur que sainte Marguerite ; l'auteur malheureusement nous est inconnu, c'est bien le même coup de ciseau et le même style, c'est frappant.

On voit, de ce côté encore, un ange sonnant de la

trompette, pour exalter les prérogatives de la Reine des cieux. C'est le pendant de celui de droite.

Le touriste remarquera certainement la statue d'un style moderne qui se trouve entre les deux susdites sculptures, c'est le très-saint Cœur de Marie; nous l'avons placée là, autant pour satisfaire la dévotion des fidèles envers ce Cœur immaculé, qu'on n'invoque jamais en vain, que pour donner un pendant à la Vierge mourante, qui se trouve vis-à-vis, du côté opposé; nous avons conservé la même teinte pour ne pas établir un contraste qui aurait choqué l'œil exercé. Cette Vierge est estimée par son profil hors ligne et par ses proportions anatomiques, très-remarquables. Elle sort des ateliers de Mayer (Munich), elle est en bois et non coulée.

L'autel demande une attention particulière du visiteur. Après le maître-autel, rien ne peut lui être comparé dans le genre. C'est le don d'une personne pieuse; nous en trouvons le modeste témoignage écrit au-dessous du tabernacle. Ce tabernacle, d'un marbre statuaire des plus distingués et d'un poli rare, nous met sous les yeux les formes les plus gracieuses, lignes pures et régulières, dessin large, d'une combinaison aussi savante que fidèlement reproduite; on ne se lasse pas de le voir et de l'étudier; l'œil le plus sévère et le plus éclairé cherche en vain un sujet de critique: c'est très-beau.... Les têtes d'anges qu'on aperçoit au-dessus et qui forment l'ornement du piédestal, de l'exposition, atteignent l'idéal de la sculpture. On ne peut rien trouver de plus animé, de plus vivant; on les voit sourire avec un charme divin sous le fardeau qu'ils soutiennent, ils semblent heureux d'être là sous les pieds du Sauveur Jésus. [45] [46]

L'archéologue remarquera sans nul doute la porte du tabernable, en fer, d'un dessin à jour figurant une croix ; elle a un cachet d'originalité et de talent qui révèle un homme de goût et de science.

Le tombeau, forme sarcophage, ne le cède en rien aux autres parties. Du marbre blanc le plus pur, il est travaillé avec un art vraiment supérieur ; un grand boudin à forte saillie et cannelé en spirale, le coupe au centre dans toute sa longueur et donne, par les larges cavets qui l'accompagnent, un gracieux dégagement à l'ensemble. Le médaillon est formé d'un trois-feuilles de marbre jaune de Sienne, qu'entourent des feuillages artistement travaillés, bien fouillés et d'un goût exquis ; cette partie s'harmonise parfaitement avec les panneaux de vert antique qui occupent la partie centrale du tombeau.

L'archéologue verra également avec plaisir les gradins et les quatre-feuilles de vert antique qui en décorent le milieu, et qui leur donnent un trait de distinction tout particulier.

L'arc d'entrée nous offre quelques sujets de peinture concernant la Sainte Vierge, ce sont des emblèmes de ses vertus, la *Tour de David*, la *Maison d'Or*. Ils sont très-distinguées, on les croit de la famille des Mignard (Nicolas).

Les pilastres ont deux médaillons camaïeus qui ne sont pas indifférents ; le touriste s'y arrêtera volontiers ; ils nous rappellent encore quelques faits de la vie de la Mère de Dieu.

Il y a dans cette chapelle deux statues portatives,

celle de droite est saint Éloi, patron d'une confrérie de ce titre.

Celle de gauche est saint François d'Assise en extase, c'est une sculpture de mérite, que les amateurs instruits considèrent avec plaisir [47].

Plusieurs chapellenies avaient leur siége dans cette même chapelle, entre autres celle des Onze mille vierges martyres.

Statues symboliques.

Fides. **Fruit du Saint-Esprit : la Fidélité.**

Cette figure nous représente deux objets, c'est un personnage qui a devant lui un espèce de cheval, portant une corne aiguë sur le front.

Je dis la fidélité, et non la foi proprement dite, qui est une vertu théologale, qui n'est pas un fruit, mais le principe et la racine de l'esprit et de la grâce.

Saint Paul entend parler ici de la fidélité, fruit du Saint-Esprit, qui n'est autre que l'accomplissement des promesses que le chrétien, que l'enfant de l'Église a faites à Dieu, disposition morale opposée à la trahison, au mensonge, et bien digne du Saint-Esprit, qui dit de lui-même qu'il est un esprit stable, ferme, assuré, c'est-à-dire *fidèle*, comme s'exprime Corneille de la Pierre, et rendant ceux qu'il anime forts, véraces, fidèles, semblables à lui-même : *stabilis, certus, securus (id est fidelis)* (Sap. VII, 23).

Ces promesses, nous les avons faites à Dieu dans le baptême, et dans la participation aux sacrements ; nous les avons faites dans mille autres circonstances de notre vie, lorsque touchés de la grâce de Dieu, nous lui avons

protesté de notre obéissance à sa sainte loi, de mettre en pratique les ordonnances de celle qui le représente ici-bas, de suivre les inspirations salutaires que sa grâce et sa bonté nous ont inspirées; y rester fidèles, c'est l'œuvre du Saint-Esprit, mais combien peu de chrétiens en sont là! que de faiblesses, de lâchetés, de trahisons, d'ingratitude de leur part, que de défections, de désertions, affligent le cœur de notre mère la sainte Église, aux jours des persécutions, des épreuves, des combats et des tentations! Seul, encore une fois, le Saint-Esprit peut les rendre fermes, fidèles et persévérants.

Notre sculpture nous met sous les yeux cette terrible lutte, et la fidélité qui triomphe : touchant tableau ! Nous voyons une figure humaine repoussant avec horreur une bête féroce ; le personnage est l'emblême de la fidélité, aux prises avec la tyrannie, avec les persécutions, les injustices, les tribulations suscitées par l'enfer et ses suppôts, quelquefois pires que les tigres et les lions ; c'est la fidélité des martyrs contre la cruauté et la barbarie de leurs tyrans. [48]

La bête fauve qui est ici, est une *licorne*, en grec, elle est appelée *monocéros* et en latin *unicornis*. L'artiste semble s'être inspiré de ces passages du roi prophète qui dit : *Salva me* (*Domine*) *ex ore leonis et a cornibus unicornium humilitatem meam*. Seigneur, sauvez-moi de la gueule du lion, et délivrez des cornes des licornes mon âme pauvre et humiliée (*Ps*. XXI, 22).

L'autre figure est la continence.

C'est une personne qui, d'une main tient une discipline, instrument de pénitence, et de l'autre un crible de forme ronde, où se reposent deux tourterelles, son vi-

sage est tourné vers le ciel, comme aussi la tête des deux oiseaux ; elle a une ceinture.

Selon la doctrine de saint Thomas (1. 2. q. 70, a. 4), la continence et la chasteté diffèrent en ce que celle-ci éloigne l'homme des choses illicites, tandis que la première l'éloigne des choses licites, ou en d'autres termes, en ce que le continent est sujet aux mauvais désirs sans y succomber, tandis que le chaste ne les éprouve ni n'y adhère. Ce qui revient parfaitement à la pensée de saint Anselme, lorsqu'il dit que la continence est dans la lutte, et la chasteté dans la paix. *Continentia in luctamine et castitas in pace.* C'est également ce que dit saint Jérôme : La continence est une chasteté commencée, luttant et combattant ; *Continentia vero in via quidem virtutis est, sed necdum pervenit ad calcem......*

Les moyens de conserver cette admirable vertu sont nombreux ; je ne mentionnerai que les principaux : la prière, les pieuses lectures, la méditation des souffrances de Jésus-Christ, et en particulier la mortification des sens. Nous avons un bel exemple à cet égard dans sainte Delphine et son pieux époux ; si saint Elzéar a pu conserver dans l'union conjugale, le lis virginal dans toute sa pureté, il n'a reçu ce privilége, avec la grâce de Dieu, qu'en domptant sa chair par une mortification continuelle, par des jeûnes, des disciplines et les douleurs d'un cilice qu'il portait assidument sous l'éclat d'un vêtement splendide.

Appliquons ces notions à le figure qui est l'emblème de cette vertu.

Elle tient de la main gauche, un crible où deux colombes se reposent, la tête élevée en haut ; c'est une délicieuse image des époux chrétiens, épris de la beauté de cette angélique vertu ; ils ne dépasseront pas le cercle des limites des choses permises par la loi de Dieu, souvent elles en feront même le sacrifice, pour témoigner à leur bien-aimé Sauveur leur amour et leur gratitude ; les privations pénibles pour un moment deviendront douces à leur cœur et feront l'objet d'une véritable félicité : témoins les deux âmes généreuses que j'ai nommées ci-dessus.

De la main droite, notre personnage tient une discipline qui paraît en action, pour marquer que c'est par la souffrance volontaire, une mortification sincère et constante, que la continence sera observée. Ses traits contractés, ses regards tournés vers le ciel, retracent bien son recours à Dieu par la prière ; ils nous disent aussi la violence, les efforts, l'énergie de la lutte contre la nature mauvaise, les passions rebelles et les suggestions de l'immonde tentateur... ; mais elle reste victorieuse.

Elle porte une ceinture, c'est le symbole de son innocence conservée ou réparée, parmi tant d'objets de séduction qui l'environnent.

Cinquième pilastre.

Le personnage qui occupe le premier médaillon, est saint Joachim, celui du second est sainte Anne.

Il est facile de s'apercevoir que ce dernier pilastre est consacré au souvenir et à la gloire de la Sainte-Vierge ; on a voulu par là payer un tribut de louange à cette Mère du Sauveur, à laquelle cette église est consacrée, et

en même temps y faire figurer ses bienheureux parents, qui ne peuvent rester étrangers à l'honneur déféré à leur auguste fille, prédestinée à donner au monde son Rédempteur.

La proximité de la chapelle de la Vierge mourante, et la magnifique gloire où la Reine du ciel est couronnée, de la main de la Sainte Trinité, a inspiré probablement la même idée, puisque la légende y fait allusion; elle est ainsi conçue: *Quæ Jesum dedit terræ hanc Deus in Cælo recepit*; celle qui a donné Jésus à la terre, Dieu la reçoit dans le ciel. En effet, en jetant les yeux un peu plus haut, on apperçoit un splendide groupe, c'est la Très-Sainte Trinité, environnée d'esprits bienheureux, plaçant sur la tête de Marie, portée sur de brillants nuages, une riche couronne de fleurs que lui présentent deux anges de grande dimension, et d'une beauté remarquable de dessin et de pose.

La seconde légende, qui est au dessous de la figure de sainte Anne occupant le second médaillon, porte ces paroles : *Nascetur de paupercula*. Elle naîtra d'une mère pauvre.

On attribue cet oracle à la sybille de *Samos*, parlant de Jésus-Christ et de son avénement dans le monde. Cette interprétation est bonne, et je ne veux pas la contredire ; mais ici on les applique évidemment à la Sainte Vierge, qui est née d'une mère dépourvue également des biens de la terre, mais riche en vertus : c'est la grande sainte Anne.

Le connaisseur s'apercevra facilement du peu de dignité que présente la figure de saint Joachim ; elle était assez bien primitivement, mais dégradée par un écaille-

27875 64

ment, le restaurateur de nos peintures murales voulut la retoucher, et c'est cette retouche malheureuse qui lui a enlevé ce qu'elle avait de bon au point de vue de l'art.

Sibylle Samia (la Samienne).

Cette sibylle, d'après saint Augustin, vivait du temps du prophète Isaïe et de Numa. On la représente avec une croix de passion, et de plus elle porte à la main une couronne d'épines, comme la *delphique*, et un roseau. Elle a prédit toutes les circonstances des humiliations et des souffrances du Sauveur. On pourrait lui attribuer les vers suivants que saint Augustin (*liv. XVIII*, ch. XXIII, *de la cité de Dieu*), cite comme prophétie des Sybilles, touchant la passion de Jésus-Christ.

In manus iniquas infidelium veniet; dabunt Deo alapas manibus incestis, et oribus immundis expuunt salivas venenosas (1) ; il tombera dans les mains criminelles des infidèles ; de leurs mains scélérates, ils donneront à Dieu des soufflets, et de leurs bouches impures, il en sortira des crachats empoisonnés, dont ils couvriront son auguste visage.

A Chitry (2), elle tient à la main les mêmes objets que ci-dessus , on y voit de plus Jésus-Christ, suspendu en croix entre les deux larrons, et Marie et saint Jean aux pieds de cette croix ; on lit au-dessous :

Cet ingrat favori de la divinité,
Judas, sur qui le ciel épuisait ses richesses,
Pour acquitter enfin de si grandes largesses
Ne rend à tant d'amour que haine et cruauté.

(1) *Moreri*, Dict. au mot *Sybille*.
(2) Crosnier.

CHAPELLE DE SAINT ROCH.

Saint Roch, natif de Montpelier, vivait au XIVme siècle; cédant à un attrait particulier pour les malades, il se dévoua au service des pestiférés en France et en Italie. Il mourut, les uns disent en 1321, les autres en 1372; cette dernière opinion est la plus généralement suivie. Ses reliques sont à Arles. Il guérissait les personnes atteintes de la peste par un signe de la croix.

L'Isle a eu de tous les temps une singulière dévotion, une confiance sans bornes à ce grand saint : la preuve en est dans l'érection de la chapelle qui fait l'objet de la présente étude; il est regardé comme un patron secondaire de la ville. Cette religion, ce culte envers ce glorieux thaumaturge, n'a pas diminué parmi nous. Aujour-

d'hui encore les fidèles de cette paroisse l'invoquent avec une ferveur admirable, nonobstant les efforts de l'enfer pour éteindre dans les âmes les lumières de la foi.

Le tableau en face, au-dessus de l'autel, nous montre saint Roch en prière, recevant étonné la visite de Jésus-Christ ; celui-ci étend la main gauche, pour lui indiquer un ange qui porte un lambel, où sont écrites ces paroles, qui désignent à notre saint sa mission : *Eris in peste patronus ; vous* serez le *patron* contre la *peste*, Saint Roch, vêtu en pèlerin, se retourne un peu, pour regarder Notre-Seigneur, il est à-demi agenouillé, tenant de la main gauche son bâton et son chapeau. Le chien fidèle est là ; imitant le mouvement de son maître, il regarde, lui aussi, Jésus-Christ avec une surprise bien marquée ; charmante pensée de l'artiste, qui n'a pas oublié l'ami sincère de Roch, ce chien qui dans la détresse fut pour lui une providence ; il lui apportait chaque jour un pain, qu'il partageait avec lui. Mais laissons parler à ce sujet un de ses légendaires, Moquin-Tandon ; il dira mieux que moi ce que c'était que ce pauvre et délicieux compagnon des saintes périgrinations de notre pieux pèlerin :

« Ce chien portait à saint Roch, au soleil couchant et « le matin à l'aube, du pain, de la viande, du vin et « d'hypocras, et de tout cela, Mess. Roch et le chien, « mangeaient l'un avec l'autre, car ils étaient bons amis, et « Mess. Roch lui parlait comme à un ami et le chien lui « répondait, car il criait beaucoup, et ils avaient plaisir « de se coucher ensemble et de se regarder en même « temps. »

Comme c'est délicieusement naïf !

On aperçoit, dans la partie inférieure du tableau, mais toujours au premier plan, une espèce de caverne, où étaient entassés une foule de pestiférés ; ces malheureux apercevant saint Roch, font des efforts pour en sortir, implorant, leurs mains élevées vers le thaumaturge, sa puissante protection.

Cette toile, au point de vue artistique, est médiocre, on dirait même qu'elle n'a pas été achevée, surtout les personnages qui occupent la partie supérieure (1).

Les regards se reposent avec plus de satisfaction, à ce même point de vue, sur les quatre médaillons qui décorent la partie latérale de cette chapelle, enchâssés dans la boiserie dorée.

Ces médaillons sont vraiment distingués et d'un très-bon goût. Nous regrettons d'en ignorer l'auteur ; ils ont trait à la vie de saint Roch et ils en retracent les faits les plus saillants.

A droite, le premier nous montre le saint distribuant des aumônes aux pauvres ; c'est de l'argent apparemment, car plusieurs de ceux qui l'ont reçu s'en retournent en le comptant ; c'est d'un naturel exquis.

Dans le second médaillon, on le voit donnant la bénédiction aux malheureux pestiférés qui demandent son secours. Ces diverses poses sont pleines d'intérêt ; on s'attache à les considérer avec bonheur. C'est ce qui fait croire que c'est le travail d'un pinceau maître. Il y a quelque chose d'original, de fini, qui captive l'esprit et le cœur.

Les tableaux qui sont du côté opposé ont pour motif :

(1) Sa hauteur est de 2 m. 85 sur 1 m. 96 de largeur.

le premier, saint Roch sur son lit de mort. On aperçoit dans les airs des anges qui semblent se réjouir de le voir bientôt auprès d'eux; ils tiennent des fleurs comme pour lui tresser une couronne. Une femme pleure aux pieds de son lit, où se trouvent groupées des personnes tenant un cierge allumé en leurs mains ; ces derniers fixent leurs regards sur lui avec une anxiété qui n'exclut pas le sentiment de joie qu'ils éprouvent en voyant le calme et la sérénité de l'âme du juste qui va prendre son vol vers le ciel ; ils s'estiment heureux de recevoir son dernier soupir.

Le dernier médaillon, qui est à gauche, c'est saint Roch guéri miraculeusement par Jésus-Christ. Celui-ci lui envoie un ange pour le consoler dans sa détresse et lui prouver qu'il n'abandonne jamais ceux qui se confient en sa bonté paternelle. Notre Saint, étant malade et délaissé de tout le monde, s'était retiré dans une forêt pour y mourir sous les regards de Dien seul. C'est là que Jésus-Christ lui apparaît assis sur un nuage, lui montrant son sacré côté, semblant lui dire: Roch, voilà mon Cœur blessé, ouvert pour toi, afin de te guérir non-seulement des blessures que le péché a faites à ton âme, mais encore de celles de ton corps; c'est pour t'apprendre aussi que tu dois porter à tes frères malades cette charité, forte et persévérante, qui prend sa source dans ce même cœur.

Roch guéri ainsi d'une manière aussi merveilleuse, ne fut pas infidèle à sa mission ; il parcourut la France et l'Italie, guérissant par le seul contact de ses mains, et plus encore pour la vertu du signe de la croix, une infinité de malades atteints du terrible fléau de la peste.

Selon le sentiment des hommes de l'art, ces deux der-

niers tableaux sont d'une moindre valeur que ceux du côté droit ; il y a dans ceux-ci une touche, un fini qui impressionne le visiteur qui a quelque connaissance dans la peinture.

La voûte est peinte à fresque, mais ce travail laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'art ; on y voit, au centre, saint Roch, transporté au ciel par deux anges, dont l'un tient une banderolle où nous lisons ces mots : *Peste cruciati læti accipite salutem ; — ô vous affligés de la peste, pleins de joie, invoquez le Seigneur et recevez de sa bonté la faveur de votre guérison ;* — c'est le vœu que forme saint Roch en montant au ciel. — Le reste de la voûte est occupé par quelques faits de la vie du Saint, que l'artiste a cru devoir nous rappeler ; mais il y a là peu de choses intéressantes, sous aucun rapport.

L'arc de l'entrée et de l'ouverture de la chapelle, ainsi que ses pilastres, sont décorés d'arabesques et de divers dessins d'un bon effet. L'œil de l'artiste s'y fixera avec complaisance, il y trouvera une composition ingénieuse.

La boiserie, toute dorée ainsi que le retable, est très-sobre d'ornements et de sculpture ; il y a encore néanmoins quelques détails qui ne sont pas à dédaigner : par exemple les petits anges qui sont au dessus du tableau du retable, et qui à eux seuls forment presque tout le fronton de ce dernier. Ils sont d'une assez bonne facture, et terminent bien l'extrémité de cette partie décorative. Les colonnes et les pilastres engagés, composites, la frise des parties latérales ne sont pas à dédaigner ; quelques vases de fleurs attirent également l'attention, mais il n'y a pas

la délicatesse et le fini que nous remarquons ailleurs et que nous aurons encore à étudier dans les chapelles subséquentes.

Statue symbolique

Chasteté, fruit du St-Esprit

Cette sculpture nous présente un personnage assis, un peu penché en arrière, embrassant de la main droite une croix, le coude appuyé sur quelques livres, de la gauche elle saisit un autre livre.

Il ne faut pas perdre de vue qu'il ne s'agit ici que de la chasteté, en tant que fruit du St-Esprit, et non envisagée comme vertu et opérant par les lumières de la raison ; car sous ce dernier point de vue, on ne pourrait guère la distinguer de la continence, tandis que comme fruit du St-Esprit, elle n'éprouve de la chasteté que les douceurs et les inénarrables consolations, et c'est ce qui explique la différence entre elle et la continence dont nous avons parlé dans l'article précédent (*S. Thom.* 2, 2, q. 151, art. I, ad 4).

Le St-Esprit, en produisant dans l'âme fidèle l'horreur du péché impur, lui communique en même temps, une suavité, un calme que le monde ne connaîtra jamais. C'est bien ici le *lectulus floridus*, ce lit de fleurs dont parle l'Épouse des Cantiques (*Cant.*, I, 15). C'est là où l'âme chaste, réunie à son divin Époux par les liens du saint amour, goûte à longs traits ce torrent de grâces, de délices, de saintes voluptés, qui ne sont qu'un avant-goût des transports et des joies de la sainte patrie. L'âme qui a le bonheur de boire à cette coupe céleste et enivrante que lui présente le Bien-aimé, ne trouve plus rien sur la terre qui puisse captiver ses affections et ses dé-

sirs ; si des objets légitimes l'intéressent encore, ils sont absorbés dans cette immense dilection qui la porte vers le bien-aimé de son cœur ; toutes ses pensées, tous ses sentiments sont aux considérations, aux méditations qui lui rappellent les bontés ravissantes de l'objet de sa tendresse, de l'aimable Jésus ; c'est la croix et encore la croix, l'ardente prière au Dieu caché dans le tabernacle, au divin Jésus ; elle aime la lecture des saints livres où elle trouve avec des consolations indicibles, des torrents de lumière qui versent dans son âme un fleuve de paix

Ames chastes, cœurs purs, qui ne se plaisent et qui ne paissent que parmi les lys du jardin parfumé de l'Époux des vierges, qui courent vers Lui en suivant les pas de la Reine des anges, de l'immaculée Marie.

Notre artiste, aussi pieux qu'habile ouvrier, s'est rempli de ces pensées pour produire la magnifique statue symbolique que nous étudions. Elle est assise, mais un peu penchée en arrière, les yeux élevés vers le ciel, tenant d'une main la croix, où elle se repose et trouve son bonheur ; de l'autre main, elle tient un livre, le saint Évangile ou le livre des Constitutions monastiques, dont la lecture et la méditation sont pour elle une nourriture pleine de suavité et de force qni la soutient à travers les dangers et les combats de la terre d'exil.

Quelle placidité, quel calme sur ce visage chaste et vierge ! Son regard fixé vers le ciel, son bras étreignant la croix du Calvaire, nous disent hautement que c'est dans la prière et l'amour de Jésus crucifié qu'elle puise une force et des joies ineffables.

D'après l'ornementation remarquable de cette chapelle,

dont le caractère accuse la fin du règne de Louis XIV, ou le commencement de la Régence, il est facile de se convaincre de la dévotion singulière des habitants de L'Isle pour le grand saint Roch; c'est par un effet de cette religion que les Bayles de cette belle confrérie avaient obtenu du souverain pontife Pie VI, de sainte mémoire, un office propre à ce saint confesseur, en vertu d'un indult à la date du 9 août 1788, que notre chapitre reçut avec respect et reconnaissance. [49]

Ce fut probablement par suite de cette autorisation pontificale, qu'on ajouta aux antiennes des suffrages des Saints, celle de saint Roch que nous chantons encore, aux jours où ont lieu les suffrages susdits. L'évêque de Cavaillon permit le chômage de cette fête où avait lieu la procession en l'honneur du glorieux thaumaturge, laquelle est renvoyée aujourd'hui au dimanche qui suit immédiatement ladite fête. Les Consuls y assistaient.

Les dits Bayles chantaient tous les dimanches de l'année, après les vêpres de la paroisse et dans la chapelle même du Saint, l'antienne *Ave, Sancte Roche, sanctissime*, etc., avec le verset et l'oraison. Cet usage est tombé malheureusement, depuis quelques années ; nous désirons bien vivement le voir se rétablir. Mais ce qui n'a pas cessé, c'est une confiance sans bornes à ce grand Saint, ce qui se traduit par les prière fréquentes que nous voyons se faire auprès de son image, par la quantité de cierges qui brillent devant elle au jour de sa fête et pendant son octave, ou aux époques des épidémies; mais surtout, ce qui nous console beaucoup, par une lampe qui brûle nuit et jour dans ce sanctuaire, laquelle est entretenue par une association de bonnes âmes dévouées au culte du grand saint Roch.

CHAPELLE DE N.-D. DE SALUT.

SAINT SCAPULAIRE.

La première chapelle du côté du midi possède un tableau votif de 1636 (1); il a pour auteur *Grève*, peintre avignonais, signé.

Cette peinture est due à un sentiment de reconnaissance de la part des fidèles de cette paroisse. Le pays affligé du fléau de la peste, en fut délivré le jour de la fête de la Présentation de la sainte Vierge (21 novembre) à la suite d'une procession qui fut faite en son honneur ; et c'est pour perpétuer la mémoire de cet insigne bienfait que la population fit faire ce tableau qui, en effet, représente les patrons de la ville, priant aux pieds de la Reine du ciel et lui demandant la délivrance du fléau.

A la partie supérieure, on voit la Mère de Dieu assise sur un brillant nuage, tenant son Fils entre ses bras, et

(1) Sa dimension est de 3 m. 50 c. de haut et de 2 m. 50 c. de large environ.

environnée d'un groupe assez nombreux d'esprits angéliques.

Les saints qui sont en prière, au premier plan, sont : saint Laurent, saint Pancrace et saint Roch. Ce dernier, est distingué parfaitement par son costume de pèlerin.

Au milieu, on aperçoit la ville de L'Isle avec ses tours et ses campaniles.

A gauche, c'est l'ange exterminateur, tenant un glaive à la main et qui regardant les saints protecteurs en prière, semble retirer son glaive et vouloir le remettre dans son fourreau ; un peu au-dessous on lit une inscription qui atteste l'objet de ce tableau, c'est-à-dire que la peste ayant cessé, les habitants de cette cité ont fait faire cette peinture pour attester à la postérité leur gratitude à l'égard de Notre-Dame de Salut, en voici le texte :

Peste sedata, Virgini Salutis, hoc sacrum in memoriam recepti beneficii monumentum posuere, 1636.

Ce tableau, au point de vue de l'art, n'a rien de distingué; néanmoins, les hommes compétents, remarquent les figures et la pose des saints protecteurs ; il y a en effet chez elles quelque chose d'expressif et d'animé qui attire l'attention et révèle de leur part une prière ardente à la sainte Vierge, pour obtenir de sa bonté la grâce de la cessation de la peste.

Les autres tableaux de petite dimension qui ornent cette chapelle, sont : à droite, la Mort de saint Joseph. Ce glorieux gardien de l'enfance de Jésus-Christ, est à son dernier moment ; Jésus, debout aux pieds du lit, lui donne sa dernière bénédiction, que le Saint reçoit avec bonheur. Marie est à son chevet, affligée, abattue par la perte de celui qui l'avait si bien secondée par ses sollici-

tudes et ses soins à l'égard de son bien-aimé et adorable Fils ; des anges voltigent au-dessus de la tête du patriarche agonisant, et laissent échapper de leurs mains bénies des touffes de fleurs blanches, symbole de la pureté, de la sainteté de l'époux de l'immaculée Marie, qui va recevoir la blanche couronne destinée à la virginité conjugale.

Le second tableau est sainte Fauste soutenant un bassin, dans lequel on voit des clous, instrument de son supplice, qu'elle endura le 20 septembre, jour de sa fête. Cette jeune vierge fut percée de clous dans tout son corps, supplice barbare dans lequel elle rendit sa belle âme à son Créateur. La scie que l'on aperçoit tout près d'elle, nous indique qu'elle devait être sciée par le milieu, mais Dieu ne le permit pas. Deux anges balancent des palmes et des couronnes dans la partie supérieure, pour désigner le triomphe de la vierge sur la cruauté de ses jugeset la rage de ses bourreaux.

Cette figure, comme dessin et coloris, a quelque chose de remarquable ; mais on eût désiré que l'artiste se fût un peu plus pénétré du caractère et de la beauté céleste de la vierge chrétienne, mourant martyre de sa foi : il n'eût pas donné assurément à cette figure ce ton un peu trop mondain, que la piété ne voit pas avec plaisir.

Le premier tableau du côté gauche, au fond, a pour sujet la Présentation de la bienheureuse Vierge Marie au Temple ; c'est une copie du tableau de Vouët sur le même mystère, dont nous avons rendu compte, ci-dessus (chapelle de la Congrégation des filles, ou de la chaire), nous n'y reviendrons pas. Cette reproduction est très-médiocre, pour ne pas dire autre chose ; ce qui excuse

sa présence ici, c'est le sentiment de gratitude de la part des fidèles de cette paroisse, qui ont voulu par là attester que c'était le jour de la fête de la Présentation qu'ils avaient reçu un bienfait signalé de la part de la Reine des anges.

Le second et le dernier médaillon de ce même côte, nous montre saint Césaire, évêque d'Arles, en prière, conjurant la divine bonté de faire cesser un vaste incendie qui avait éclaté dans la ville de Bordeaux, où notre saint se trouvait exilé. Sa prière fut exaucée par l'extinction instantanée des immenses flammes qui avaient jeté l'épouvante dans cette grande cité. Notre toile nous présente en effet notre saint évêque à genoux, revêtu de ses ornements sacrés, ayant devant lui des monuments grandioses entourés de flammes ; on voit des malheureux habitants cherchant par une fuite précipitée à échapper aux dangers qui les menacent.

Au point de vue de l'art, ce dernier tableau est le meilleur de tous ceux qui décorent cette chapelle. L'homme de goût, s'en appercevra facilement, en considérant attentivement ces diverses peintures par un jour favorable, car la lumière terne qui habituellement règne dans la partie sud de notre Église, surtout dans l'enfoncement des chapelles, pourrait facilement fausser son jugement dans l'appréciation des toiles de cette chapelle, comme de celles que nous aurons encore à examiner de ce côté-là.

Cette chapelle est simplement peinte et n'offre rien de bien saillant dans sa boiserie. Le retable est corinthien et le reste composite. Dans les parties latérales, les principes et les règles de l'art architectural ont été peu respectés ;

ainsi l'entablement manque d'architrave, et l'on voit là frise denticulée s'appuyer presque immédiatement sur le tailloir des chapiteaux des pilastres cannelés.

Les ornements qui relient les pilastres entre eux dans l'intérieur des compartiments ne sont pas sans mérite, mais leur place pourrait être ailleurs et avec plus de raison.

L'œil exercé s'apercevra que ce travail n'est pas de la même main ; le côté gauche a été fait avant 89, et le côté droit, au sortir de cette époque néfaste. Cette dernière partie est moins bien traitée que la première, mais le dessin est exactement identique. [50]

Statue symbolique

(La Charité, vertu théologale)

Cette statue est assise, tenant de la main droite un bouclier où l'on voit l'emblème du St-Esprit — la colombe, — de la gauche, qui est étendue, elle soutient le livre des Sept Sceaux, surmonté de l'Agneau ; sa tête est casquée, la poitrine découverte, les pieds chaussés avec des sandales et les reins ceints.

C'est la charité habituelle, l'état de grâce et de justification, définie par les théologiens : « Une vertu infuse, « répandue en nous par le St-Esprit, nous donnant cons« tamment le pouvoir de produire des actes de charité, « avec le secours de la grâce. »

Cette charité est la mère et le principe de toutes les autres vertus, non d'origine mais de perfection, c'est-à-dire que c'est d'elles que les vertus tirent leur valeur et leur mérite. Si j'avais, dit l'apôtre, une foi à transporter

les montagnes, et que je n'eusse pas la charité, cette foi ne me servirait de rien.

Cette charité renferme la foi et l'espérance, d'après la doctrine catholique, que saint Thomas expose avec sa précision et sa clarté ordinaires (2, 2, q. 65, art. 5, *In Corp.*) : « Personne, dit-il, ne peut avoir l'amour pour « Dieu, lequel amour n'est autre que la charité, s'il n'a « pas la foi, par laquelle il croit cette union et cette « alliance de l'homme avec Dieu, et s'il n'espère ap- « partenir à cette union, et c'est ainsi que la charité ne « peut exister d'aucune manière (*nullo modo*) sans la foi « et l'espérance. »

C'est cette charité qui fait toute la force de l'homme sur la terre ; saint Paul voulant imprimer fortement cette pensée dans l'esprit des fidèles d'Éphèse, les invite, pour mieux résister aux attaques du démon, de se revêtir de l'armure de Dieu : *Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli* (*Ad Eph.* VI, 11-13 et seq.). Et puis il nous donne les détails de cette armure. Les voici :

State ergo succincti lumbos vestros in veritate, et induti loricam justitiæ, et calceati pedes in præparatione Evangelii pacis.....

In omnibus sumentes scutum fidei, et galeam salutis assumite, et gladium spiritus, quod est verbum Dei.

C'est la ceinture de la vérité et de la charité ; c'est la cuirasse de la justice ; c'est la chaussure des pieds, toujours prêts à annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile de la paix ; c'est le bouclier de la foi, que nous devons en toutes choses présenter et opposer à l'ennemi de notre âme ; c'est le casque du salut, dont nous devons couvrir

notre chef, pour le protéger contre les traits du démon; enfin, c'est le glaive de l'esprit, qui n'est autre que le Verbe de Dieu (*Ibid*).

L'artiste n'a-t-il pas copié exactement le texte de l'apôtre, qu'il a traduit et interprété admirablement dans le personnage que nous avons sous les yeux? En effet :

De sa main droite elle tient un bouclier, qui est le bouclier de la foi (*scutum fidei*), répandue en nous par le St-Esprit, dont l'emblème (la colombe) figure ici sur ce même bouclier.

Sa tête est casquée, c'est le casque du salut et de l'espérance, de l'espérance chrétienne, inspirée d'en haut.

Sa poitrine découverte, ce sein virginal est le caractère particulier, spécial, de la charité divine, figure de l'amour chaste et fidèle dont elle est remplie pour Dieu et pour les hommes, charité qui féconde et divinise toutes les autres vertus.

Elle a les reins ceints; c'est pour nous marquer qu'avec la pureté angélique, elle possède la force, le courage du soldat chrétien.

Ses sandales, dont ses pieds sont chaussés, nous marquent la liberté sainte, dont jouissent les disciples, les serviteurs de Jésus-Christ, et la promptitude dont ils sont animés pour exécuter les ordres et faire sa volonté.

Enfin, de la main gauche, dont le bras est couvert à sa partie supérieure d'un insigne militaire, elle tient, appuyé sur le livre des Sept Sceaux, un agneau, emblème de Jésus-Christ, du Verbe de Dieu, qui est le

glaive spirituel *(gladium spiritus)* dont parle ici saint Paul (*quod est Verbum Dei*).

En effet, un soldat n'est pas sans armes, et le soldat de Jésus-Christ n'a pour se défendre que le glaive de l'esprit, qui est le Verbe de Dieu, que notre figure semble montrer avec une certaine fierté, parce que c'est sa force invincible ; non, rien ne pourra le séparer de la charité de Jésus-Christ, ni les angoisses, ni la faim, ni la soif, ni la persécution, ni le glaive : *Quis me separabit a charitate Christi, an angustia, an fames?*

Cette sculpture est sans contredit une des plus remarquables de la collection, par son symbolisme aussi savant que distingué au point de vue artistique.

Celle qui est du côté opposé symbolise la Religion.

Cette figure est assise, elle tient un sceptre de la main gauche, et de la droite elle invite les peuples à venir à elle ; elle a une croix sur sa poitrine, et plus bas, brille un soleil avec des rayons ; sa tête est couronnée et ses regards sont tournés vers le ciel.

—

Il serait naturel et logique, comme le fait la théologie, d'envisager ici la religion au point de vue moral, et de dire qu'elle ne regarde pas Dieu comme son objet immédiat, mais seulement le culte qui lui est dû, et qu'en ce sens elle est la plus excellente et la principale des vertus morales, renfermant l'adoration, le sacrifice, l'oraison, la dévotion, le vœu, etc. etc., vertus qu'elle ordonne et dirige au culte de Dieu, *per modum imperii*, comme s'exprime saint Thomas (2, 2, q. 88, art. 5, *In Corp.*) — et sous ce rapport elle pourrait encore porter le sceptre et la couronne, comme insignes de sa souveraineté ;

néanmoins, il semble que si nous voulons entrer dans la pensée de l'artiste ou de celui qui a dirigé son ciseau, nous devons voir dans cette figure l'image de la religion chrétienne et sa divinité.

Notre sculpture est si splendide dans sa vêture, elle porte des caractères de noblesse et de grandeur si marqués, elle est si pleine de majesté royale, qu'elle retrace mieux le symbole de la religion du Christ prise dans son sens le plus large, que de la vertu morale de religion.

En effet, la religion chrétienne n'est-elle pas dans le monde comme une reine qui domine et efface tous les autres cultes par la sublimité de sa doctrine, par la pureté et la sainteté de sa morale ? N'est-elle pas comme un brillant soleil dont l'éclat et la splendeur éclipse tous les autres astres qui l'environnent ?

Son enseignement est si profond, et en même temps si rationnel, si conforme à la nature et à la saine raison de l'homme, si approprié aux instincts élevés de son cœur, qu'elle ne peut évidemment émaner que de Dieu son créateur, son véritable, son unique bien.

Jetons un coup d'œil sur notre statue ; voyez quelle majesté dans sa pose ; elle paraît être su rson trône, revêtue de son manteau royal, le sceptre à la main et la couronne sur sa tête, rendant ses oracles, donnant ses leçons d'éternelle sagesse. De la main droite elle semble appeler à elle les hommes et les inviter à venir les écouter ; elle porte sur sa poitrine la croix du salut où elle puise toute sa force et son indéfectibilité. Plus bas, on aperçoit l'imaged'un soleil rayonnant pour indiquer que son enseignement est la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde, et qu'en dehors d'elle il n'y a qu'obscurité et

d'immenses ténèbres ; ses regards sont tournés vers le ciel, parce c'est de là que lui vient son secours, qu'elle réclame nécessairement, et que c'est là aussi le but où elle tend, et le lieu de son repos.

Premier Pilastre

Nous trouvons encore dans le premier médaillon, saint Laurent, patron principal de cette paroisse. Notre martyr porte une palme, symbole de sa victoire. Tout le monde connaît ses prodigieux tourments : ne voulant pas céder les biens des pauvres, dont il avait le dépôt, à l'ardente cupidité du préfet de Rome, celui-ci le condamna au supplice du feu. Il fut placé sur un gril embrasé ; mais, ô prodige ! Laurent n'éprouve aucune douleur ; l'ardeur de l'amour divin qui enflamme son cœur est plus forte que celle du brasier qui dévore son corps. Il se rit de la colère de son inique juge et lui adresse des paroles qui, tout en lui marquant sa cruauté inouïe et sauvage, annoncent la sérénité de son âme.

C'est pour rappeler ce miracle qu'on a choisi la légende tirée des livres saints, et qu'on lit au-dessous du médaillon : *In medio ignis non sum æstuatus* ; au milieu du feu je n'ai point éprouvé l'atteinte des flammes. Son martyr eut lieu sous l'Empereur Valérien, le 10 août 258 de l'ère chrétienne.

Le second médaillon nous présente un autre jeune martyr, c'est saint Pancrace, dont nous avons déjà parlé, dans l'étude du sanctuaire. Il était d'une noble famille de Phrygie ; il vint à Rome à l'âge de 14 ans, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Baptisé par le pontife Marcel, il y souffrit le martyre pour la foi avec une force

au-dessus de son âge, la même année de son arrivée dans cette ville, 304.

Son nom est célèbre dans l'Église; une multitude de sanctuaires ont été élevés en son honneur dans toutes les contrées où règne la religion catholique. Saint Grégoire appelle saint Pancrace le vengeur des parjures, parce que Dieu punit visiblement par un miracle continuel les faux serments qui sont faits devant ses reliques (1). Ces reliques, avec celles de ses compagnons, sont conservées dans un vase de porphyre qui est sous l'autel de la basilique qui lui est consacrée à Rome, dans la campagne, près la villa Pamphili (2).

Sibylla Tiburtina

(Sibylle Tiburtine)

Elle est nommée Albunée, elle rendait ses oracles à Tivoli. Elle tient en ses mains des verges, parce qu'elle a prédit la flagellation du Sauveur. Elle a pour attribut une main ou un gant.

A Chitry, elle montre de la main gauche une étoile qui brille dans le ciel ; dans le lointain est représentée la naissance de Jésus-Christ (3).

Mais à Amiens, cette sibylle offre un intérêt particulier : elle est debout auprès d'une montagne ; une princesse à genoux à ses pieds, a déposé son sceptre et sa couronne ; la sibylle lui montre dans le ciel la Sainte Vierge tenant entre ses bras son divin Enfant, au milieu d'une glorieuse auréole ; sur un lambel sont écrites ces

(1) *Histoire de saint Pancrace*, ch. 39.

(2) *Souvenirs de France et d'Italie*, par Mgr Deschamps de Manoir.

(3) Crosnier, p. 331 et 211.

paroles : *Hæc ara Filii Dei est ;* voilà l'autel du Fils de Dieu. De sa main gauche, s'échappe un autre lambel avec cette inscription : *Nascetur Christus in Bethleem ; annuntiabitur in Nazareth, regnante tauropacifico fondatore quietis* ; le Christ naîtra à Bethléem, il sera annoncé dans Nazareth sous le règne du taureau pacifique, fondateur de la paix (1).

Quelques historiens rapportent à cet égard, qu'Auguste ayant reçu de cette sibylle une vision céleste où apparaissait un autel dédié au Fils de Dieu, fit ériger sur le Capitole un autel à Jésus-Christ en mémoire de cette vision, et c'est dans cet endroit-là même que plus tard on bâtit l'église connue sous le nom d'*Ara Cœli.*

C'est dans cette chapelle du saint Scapulaire que se trouve la Confrérie du même nom, établie, comme nous l'avons dit dans l'*Introduction*, en 1636. (Voyez la note 8 aux pièces justificatives).

C'est ici également qu'a son siége la Confrérie de saint Pancrace et que l'on voit le buste portatif du glorieux martyr. (Voyez la note 27, *ibid*).

La Confrérie des pêcheurs, après la Révolution, ayant perdu le sanctuaire de N.-D. de Sorguette, vint se réfugier dans cette enceinte ; ils y célébraient leur fête le 8 septembre. Depuis quelques années seulement on a cessé malheureusement cet acte de religion, qui ne pouvait que leur porter bonheur. Espérons que dans des temps meilleurs ces mêmes pêcheurs renoueront ces anciennes traditions de leurs pères, et les laisseront comme un précieux héritage à leurs propres enfants.

Les petites statues de la Sainte Vierge et de saint Jo-

(1) Crosnier, p. 205.

seph, que l'on voit dans cette chapelle, appartiennent à cette Confrérie. (Voyez la note 18 aux pièces justificatives).

C'est encore ici, que dans le temps d'épidémie et de peste, les Consuls, au nom des habitants de cette ville, venaient adresser des prières, faire des vœux pour obtenir de Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge et des patrons de la cité, la cessation de ces calamités, comme cela s'est pratiqué, en particulier, dans les années 1628 et 1720. Nous rapportons dans les notes la cérémonie très-édifiante qui eut lieu dans cette dernière année, au sujet dont nous parlons; on la lira assurément avec plaisir et profit. [51]

On remarquera dans cette chapelle une lampe allumée qui brûle nuit et jour; c'est un vœu de cette ville qui eut lieu probablement à la suite de la cessation miraculeuse de la peste de l'année 1636, comme nous l'avons dit, lorsque nous avons rendu compte du tableau votif. C'est en 1643 que les Consuls commencèrent à faire brûler ladite lampe, avec promesse de fournir l'huile à ce nécessaire tant que cette lampe brûlerait. Cette promesse a eu son effet jusqu'à la Révolution, mais depuis cette malheureuse époque, elle fut oubliée; ce ne fut qu'en 1837, lors du premier choléra qui affligea cette ville, que des âmes pieuses, se rappelant le vœu de la ville à cet égard, résolurent de faire brûler de nouveau cette précieuse lampe; on se cotisa, et la chose fut faite. Depuis ce moment, l'œuvre est établie, et la lampe n'a pas cessé et ne cessera pas, il faut l'espérer, de brûler devant le tableau de Marie et de nos saints patrons, que nos pères ont placé ici comme un monument de leur gratitude envers eux. [52]

CHAPELLE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

OU DU SAINT CRUCIFIX.

Cette chapelle a été toujours dédiée à saint Jean-Baptiste. Il y avait avant la Révolution et après un tableau de notre Saint, qui était de peu de valeur; on crut devoir y substituer celui de la Naissance du Sauveur, peint par Parrocel, origine qu'on ignorait entièrement à cette époque, mais qui dut céder plus tard la place au Saint-Crucifix par un arrangement qui était tout dans l'intérêt de cette œuvre magistrale, laquelle, dans cette chapelle, manquait d'un jour convenable.

Il n'y a ici que deux tableaux, lesquels concernent le saint précurseur. Le premier, à droite, nous montre l'intérieur de la maison de Zacharie, père de notre Saint;

l'artiste a retracé la touchante scène qui se passa au moment de sa naissance, ou plutôt au moment où les amis et les voisins de cette famille bénie viennent prendre l'enfant pour la cérémonie de la circoncision ; on lui donnait naturellement le nom de son père Zacharie : Non, reprit Élizabeth, il sera appelé Jean. Cette réponse ayant surpris la pieuse assistance, on demanda à son père, par signes, car il était encore muet, quel nom il voulait donner à son fils ; c'est alors qu'il écrivit sur des tablettes : *Joannes est nomen ejus,* Jean est son nom ; et tout le monde fut saisi d'admiration dans cet accord nullement concerté. Il y avait là un mystère de grandeur pour les destinées de ce merveilleux enfant, et pour mieux le révéler aux yeux de tous, Zacharie ayant langue la liée depuis neuf mois, a peine a-t-il prononcé d'esprit et écrit sur la tablette ces dernières paroles, qu'il sent sa langue libre, et inspiré par l'Esprit-Saint, il entonne son beau cantique de reconnaissance, de joie et de bonheur, où il publie avec les miséricordes de Dieu sur Israël et l'humanité tout entière, la gloire de son nouveau-né qui doit être le prophète de Jésus-Christ, qui lui préparera les voies, annonçant à la terre la venue de son Dieu incarné dans le sein d'une Vierge, pour l'œuvre de son salut :

Benedictus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ..... Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis, præibis enim ante faciem Domini, parare vias ejus. (*Saint Luc*, I, 58 et seq.) ;

C'est là tout le sujet du tableau qui nous occupe ; il est assez bien historiquement reproduit, et disons-le sans détour, ce travail artistique n'est pas sans mérite. L'auteur en est inconnu,

A ce point de vue, nous pourrions en dire autant de la toile qui est au côté opposé, à gauche. Il s'agit encore du saint précurseur ; mais ici ce n'est plus la naïve et touchante histoire de quelque fait qui concerne les premiers temps de sa naissance. Non, nous le voyons maintenant l'homme de Dieu, le prédicateur de la pénitence ; c'est Jean dans le désert qui prépare de sa voix puissante les sentiers du Seigneur : *Ego vox clamantis in deserto* : *parate viam Domini.*

Il prêche à tous, et par sa vie austère et par ses paroles, la nécessité de la mortification des sens pour ne pas recevoir en vain Celui qui vient effacer les péchés du monde et le sauver. Il entend parler, du fond de sa solitude, d'Hérode, le souverain de la Judée, de sa vie scandaleuse; poussé par le souffle d'en-haut, il vient le trouver avec un courage que Dieu seul peut donner, et il lui dit en face : Prince, il ne vous est pas permis d'avoir l'épouse de votre frère : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui,* (Saint Marc, VI, 18).

C'est cet acte d'une force surhumaine que l'artiste a reproduit sur sa toile, et il faut le dire, ce n'est pas sans succès. Hérode assis sur son trône surmonté d'un baldaquin, entouré des officiers de sa cour et de soldats, entend cette foudroyante parole ; il en paraît atterré, tandis qu'Hérodiade, qui est debout à ses côtés, détourne dédaigneusement la tête et conçoit dans son cœur cette haine mortelle qui va bientôt demander et obtenir de la faiblesse d'Hérode l'arrêt de mort de l'homme de Dieu.

Hérode n'en conserva pas moins pour celui-ci, qu'il regarde comme un saint, la plus profonde estime ; mais ô lâcheté humaine ! l'impure Hérodiade triomphe de sa

justice, et Jean-Baptiste est sacrifié à la haine de cette femme adultère.

Boiserie

Le retable, ainsi que les lambris latéraux, sont corinthiens ; il y a dans cette œuvre de véritables beautés artistiques ; néanmoins, on désirerait un peu plus de sévérité dans l'observation des règles architecturales. L'entablement est en défaut à cet égard, mais nonobstant ces absences regrettables, le touriste, amateur de la bonne sculpture, s'arrêtera à considérer ces groupes de fruits très-multipliés, d'une dimension fort remarquable et d'un travail exquis ; il est fâcheux que les malheurs du temps n'aient pas permis de relever le décor de cette chapelle par une belle dorure ; elle l'eût mérité par la distinction de son ornementation.

Les gradins de l'autel, leurs bobèches habilement et élégamment sculptées, d'une légèreté rare, seront remarquées à cause de l'originalité de leurs formes, qui accuse un homme de génie. [53]

On trouvera également de détails intéressants dans les frises, les chapitaux des colonnes et des pilastres ; mais ce qui doit surtout fixer l'attention de l'homme instruit et religieux, c'est le Christ qui est en face ; d'une grandeur presque naturelle, dans des proportions anatomiques savamment pratiquées ; il fait l'admiration des visiteurs initiés aux principes de la bonne sculpture. [54]

Les deux statues portatives que l'on voit aux deux côtés de l'autel, sont celles de sainte Anne et de saint Jean-Baptiste ; il n'y a rien de remarquable au point de vue de l'art.

Statues symboliques

La première à droite, c'est la Force, vertu morale. Ce personnage tient de la main droite un glaive, et de la gauche un fruit (pomme), il est à demi-renversé et semble combattre avec effort ; la jambe est découverte et le pied appuyé sur un fragment de rocher.

D'après les meilleurs théologiens, la force est une vertu morale, inclinant notre volonté à affronter les dangers et les entreprises difficiles, à supporter les peines et les travaux, à endurer des souffrances même graves pour suivre les lumières de la droite raison, faire la volonté de Dieu et par là éviter son offense et fuir le péché.

Cette force du chrétien lui vient du St-Esprit, de Dieu lui-même, de sa divine parole ; c'est en la lui demandant, et en s'appuyant sur cette divine promesse comme sur un rocher inébranlable, que le disciple de Jésus-Christ remporte sur ses passions, sur le démon et le monde un éclatant triomphe.

C'est de cette vertu que parle saint Paul lorsqu'il dit : Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. *Confortamini in Domino et in potentia virtutis ejus.... ut possitis resistere in die malo* (*Ephes.*, VI).

Restez fermes, dit-il encore, dans la foi, agissez avec vigueur, et soyez courageux : *State in fide, viriliter agite et confortamini* (*I ad Corinth.* 16).

Et à son bien-aimé Timothée : Combattez comme un vaillant soldat de Jésus-Christ ; *Labora sicut bonus miles Christi* (*I ad Tim.*, 2-3).

La vie de l'homme ici-bas est un combat incessant ; *Militia vita hominis super terram* (Job, VII, 1).

Nous sommes toujours dans la lutte, mais que ferons-nous si nous n'avons pas cette énergie persévérante pour repousser les attaques obstinées de nos ennemis, c'est-à-dire de nos mauvais penchants, de nos passions indomptées. Certes, les Judith, les Daniel, les Machabées, dans l'ancienne loi, les Étienne, les Paul, dans la nouvelle, ont eu cette force d'en-haut pour combattre les bons combats : *Bonum certamen certavi*, dit ce dernier, et ils ont tous remporté une glorieuse victoire.

La figure qui nous occupe nous représente très-bien cette vertu morale. Nous y voyons un jeune homme vigoureux, légèrement vêtu, à l'instar des guerriers ; sa pose est d'un homme qui lutte, qui fait effort pour repousser un agresseur. De la main droite, elle tient une épée pour désigner un combattant et pour montrer qu'il est disposé à repousser par la force et par tous les moyens à sa disposition les attaques de ses adversaires ; de la main gauche, elle tient une pomme, fruit défendu que mangea notre premier père, emblème du péché, des séductions du monde, des attraits coupables et criminels, que nous devons repousser loin de nous par des efforts incessants ; sa jambe et son genou sont nus, comme l'athlète au fort du combat ; son pied gauche s'appuie sur un éclat de pierre pour nous enseigner que notre courage pour être ferme doit avoir pour base, non pas notre énergie naturelle, mais bien la vertu de Dieu, Dieu lui-même, ce Dieu qui est notre pierre, d'après l'expression du texte hébreu : *Deus meus, petra mea ;* cette pierre sur laquelle l'homme sage a établi sa maison : *Similabo eum viro sapienti qui ædificavit domum suam supra firmam petram.*

La figure suivante est la Tempérance, vertu morale.

Nous voyons ici une personne qui, avec des traits calmes mais sévères, se penchant sur un cercle, tient un compas à la main, et mesure avec attention, de manière à ne pas dépasser les limites de ce cercle. Elle est très-sobre d'ornements.

La tempérance est une vertu qui, dans l'usage des choses qui sont nécessaires à la vie corporelle, comme la nourriture et la boisson, modère le désir de la volonté d'après la règle que dicte la droite raison et la loi divine. Sans doute, la vertu de tempérance a bien d'autres objets, et son influence peut s'étendre bien plus loin que les bornes que nous semblons lui poser ici ; mais ce développement élargirait trop notre cadre et serait inutile à la fin que nous nous proposons, qui est d'expliquer purement et simplement l'attribut iconographique que nous remarquons auprès du personnage que nous avons sous les yeux.

Quel est cet attribut ? C'est une espèce de crible ou cercle que tient de la main gauche notre statue ; de la droite, elle tient un compas ouvert, qu'elle présente avec une grande attention autour du cercle, lequel symbolise évidemment la saine raison et la loi de Dieu, dont on ne doit jamais franchir les bornes, pour satisfaire ses coupables désirs et les rebelles convoitises des sens.

Ce regard attentif, cet air sérieux et réfléchi nous apprennent combien l'homme doit apporter de la vigilance et des soins pour ne pas céder à la voix de ses passions dans les choses qui sont nécessaires ou utiles à l'entretien de sa vie, ou aux bienfaits d'une santé bonne et

florissante. Hélas ! combien d'illusions sur ce point ! que de personnes qui par leurs excès de bouche abrègent leurs jours et détruisent des forces naturelles, qui pourraient, en les faisant jouir des faveurs d'une existence exempte de graves infirmités, leur procurer une admirable longévité !

Mais au point de vue moral et religieux, que de consolations et de pures jouissances ménagera à l'homme cette vertu de tempérance ! Ses passions amorties et soumises aux prescriptions de la raison et de la foi ; son esprit calme et libre de préjugés, s'attachant avec fermeté et persévérance aux intérêts les plus chers à l'homme, c'est-à-dire à ses destinées immortelles ; voilà les effets assurés de sa modération, de sa tempérance dans l'usage et l'exercice des besoins corporels et terrestres. Aussi, je ne m'étonne pas des conseils que donne saint Pierre, aux fidèles de son temps : Soyez tempérants, leur dit-il, parce que le lion de la volupté tourne autour de vous pour vous dévorer (I, Pet., 5).

Et saint Paul écrivant à son cher Timothée ne lui recommande rien tant que la sobriété : *Sobrius esto.*

Deuxième Pilastre.

Le second pilastre nous présente, dans son premier médaillon, saint Jean-Baptiste sous les traits d'un enfant qui étreint dans ses bras un petit agneau, belle figure de Jésus-Christ, empruntée des Livres Saints, qui nous disent en bien des endroits que Jésus-Christ est l'Agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde par l'effusion de son sang ; saint Jean lui-même l'avait désigné au peuple qui venait le voir dans son désert, sous cet aimable titre.

Au-dessous du médaillon on lit ces paroles : *De ventre matris meæ, Deus meus es tu* (*Ps.* XXI, 11).

Sans doute David parlait de Jésus-Christ ; mais cet oracle est appliqué à saint Jean. Jésus-Christ disait à son Père : Comme dès les premiers jours de ma vie terrestre dans le sein même de ma mère, vous m'avez environné d'une singulière protection, je vous ai adoré et aimé dès cet instant, et je vous ai reconnu comme mon Dieu et mon Père.

Saint Jean-Baptiste pouvait tenir le même langage ; sanctifié dans le sein de sa mère, par la présence de Jésus que portait dans ses chastes flancs la divine Marie au jour de sa visite à sa chère cousine Élizabeth ; il pouvait dire également à Jésus-Christ : Je vons ai connu par une lumière surnaturelle, avant d'avoir vu la clarté du jour ; dans le sein de ma mère j'ai tressailli de bonheur en votre présence ; dès lors je vous ai adoré, aimé et confessé comme mon Dieu et mon Sauveur. *De ventre matris meæ, Deus meus es tu.*

Le deuxième médaillon, nous montre Hérodiade portant dans un bassin la tête du glorieux précurseur. Cette femme adultère ne put supporter la condamnation publique et solennelle de son crime de la part de saint Jean. Dès ce moment, elle médita sa mort, qu'elle obtint du roi, son infâme complice. Mais cet insigne forfait, mais le sang du juste versé pour la justice, fut une sentence de condamnation et d'indélébile honte contre ses meurtriers, contre ces impies superbes qui l'avaient sacrifié à leur haine et à leurs impures et infâmes passions.

Oui, la mort des justes condamne la vie des méchants,

non par des paroles, mais par des actes de vertu qui sont comme une voix accusatrice de leurs crimes. Et c'est ce que l'Esprit-Saint a voulu nous dire par les termes mêmes de cette inscription parfaitement en harmonie aux circonstances du sacrifice de notre saint martyr, immolé par ceux dont la vie coupable avait fait l'objet de ses justes et héroïques remontrances :

Condemnat justus mortuus vivos impios.

Au-dessous de cette légende, il y a une peinture qui attire l'attention du touriste : c'est l'*Ecce-Homo*, qu'on a placé vis-à-vis de la chaire, probablement pour suppléer à l'absence du saint Crucifix, qui doit être toujours, d'après les prescriptions liturgiques, sous les regards du prédicateur. Je ne sais pas si cette substitution est juste : je ne décide pas la question.

Mais ce que je ne dois pas taire, c'est de faire remarquer que cette figure est frappante, qu'elle impressionne vivement, en un mot, qu'elle est d'un grand effet. Mais est-elle, au point de vue de l'art, dans de bonnes conditions ? Nous ne pouvons pas le dire. D'après les sentiments des hommes compétents, sa stature n'est pas de bon goût, sa pose est raide et peu naturelle, les règles d'optique ne sont pas observées ; en un mot, c'est une œuvre artistique très-médiocre.

Ce qui serait meilleur, ce sont les sujets qui décorent les pilastres de l'arcature, qui présentent un caractère de distinction remarquable. A droite, c'est un agneau surmonté de la croix de saint Jean-Baptiste, entourée d'une banderole où on lit ces paroles: *Ecce Agnus Dei*,

et à gauche la tête du même saint reposant dans un bassin, sans autre accompagnement de personnes ; des arabesques et des dessins de fantaisie de bon goût, couvrent en entier le reste du pilastre et de l'arceau ; c'est d'un bon effet. Quant aux peintures de la voûte, on y voit quelques traits de la vie du saint précurseur, mais elles sont très-médiocres.

Il y avait jadis dans cette chapelle la Confrérie de St-Jean-Baptiste, dont faisaient partie les maçons, les plâtriers, etc., etc. Mais depuis bien longtemps elle a disparu malheureusement comme bien d'autres.

CHAPELLE DE SAINT ANTOINE.

Nous n'avons dans cette chapelle qu'un seul tableau, qui est en face, au-dessus de l'autel : c'est saint Antoine.

Ce saint anachorète, fondateur de la vie érémitique, vivait au IVe siècle de l'Église. Nous le voyons ici représenté tenant en main le livre de sa règle ; il y a à ses pieds un porc : c'est un de ses attributs iconographiques. Cet animal immonde est un emblème des tentations horribles contre la vertu angélique auxquelles ce grand saint fut en butte de la part des démons ; tentations qu'il vainquit par la pratique de la prière, de la méditation, du jeûne et de toutes sortes de mortifications corporelles.

D'autres donnent une autre explication à la présence

du porc, auprès de saint Antoine : par là, disent-ils, on a voulu constater et rappeler un privilége accordé aux couvents des religieux de St-Antoine, établis ordinairement au milieu des forêts, c'est que les troupeaux de cochons appartenant auxdits couvents pouvaient paître dans les bois communaux sans payer aucune redevance à la commune ou à l'État. Nous préférons l'explication morale donnée ci-dessus.

On aperçoit encore aux pieds du saint une flamme ; c'est le feu de saint Antoine, sorte de maladie qui régna à l'état épidémique au IVe et Ve siècle, et dont souvent on était guéri par l'intercession du saint anachorète.

On voit dans le même tableau à droite, le glorieux archange saint Michel, revêtu du casque guerrier et de la cotte d'armes ; il tient d'une main la lance vengeresse, avec laquelle Lucifer est attaqué et terrassé sous ses pieds vainqueurs (*Apoc.*, XII, 7), et de l'autre, il soutient une balance où l'on voit, dans chaque plateau, une âme sous la figure d'un petit être humain. Saint Michel, comme ministre de Dieu, les pèse au poids de la justice divine ; c'est là son office. L'une fait pencher le plateau par le poids de ses vertus et de ses mérites, c'est l'âme prédestinée ; aussi les bras élevés, elle semble chanter et exalter les miséricordes et les bontés divines à son égard. L'autre, dans le plateau opposé, est trouvée trop légère *Inventus est minus habens,* elle est dans une position suppliante, humiliée, à genoux, les mains jointes, demandant grâce et pardon qu'elle ne doit pas obtenir : le temps de la miséricorde est passé ; c'est celui de la justice.

On nous demandera peut-être la raison de la pré-

sence de ces deux figures, d'un caractère en apparence si opposé, dans le même tableau, et quel rapport peut exister entre saint Antoine et saint Michel?

Nous répondons à cette question, qu'il y a un rapport de fidélité à Dieu dans les combats que tous les deux eurent à soutenir contre l'esprit des ténèbres. Saint Michel combattit et vainquit l'esprit d'orgueil et de révolte ouverte contre le Seigneur dans la personne de Lucifer, qui, méconnaissant ce qu'il lui devait d'amour et de gratitude pour les dons excellents dont il l'avait enrichi, leva l'étendard de la rébellion.

Saint Antoine, lui, attaqué vivement par le démon immonde de la chair et de la concupiscence, lui livra des combats nombreux et finit par un éclatant triomphe, qu'il remportait à l'aide de la prière, d'un travail assidu et constant, et d'effrayantes macérations. Les tentations de saint Antoine sont célèbres dans l'Église, et lui ont valu une auréole toute particulière de force, de vertu et de sainteté.

Au point de vue artistique, cette peinture n'est pas sans valeur : on remarque, en particulier, la tête du saint, qui est d'un fini parfait et d'une rare expression ; elle attire l'attention des visiteurs instruits; plusieurs de ces derniers, ont cru y voir quelques traits du pinceau de Raphaël. Le reste du tableau serait l'œuvre de ses élèves : nous ne sommes ici que simples rapporteurs : à d'autres le soin d'étudier de plus près ce sujet et d'en fixer tout le mérite (1).

Cette chapelle est toute recouverte du haut en bas, d'une boiserie splendide, mais simplement polychrôme ;

(1) Sa dimension est de 2 m. 10 de haut sur 1 m. 66 de large.

c'est un véritable luxe d'ornementation et de sculpture qui, au premier aspect, éblouit l'œil du visiteur.

La voûte est divisée par quatre grandes plates-bandes, en guise d'arc-doubleau, dont le vide est rempli par des caissetons losangés, au centre desquels est une rosace du meilleur goût ; les points d'intersection sont couverts d'un quatre-feuilles finement découpé.

Au milieu de la voûte, un médaillon rectangulaire nous représente saint Antoine transporté au ciel par un groupe d'esprits bienheureux qui célèbrent son triomphe ; aux angles du cadre une belle tête d'ange ailé donne un nouveau relief à cette peinture, qui pourtant n'offre rien de bien distingué au point de vue de l'art.

A la base de la voûte, se dessine une série de petites niches très-bien travaillées et d'un riche dessin, qui complète parfaitement la décoration de cette partie vraiment admirable.

Le retable se détache avec beaucoup de grâce, et attire de suite l'attention du voyageur, par deux colonnes en spirales, dégagées et composites, environnées, dans toute leur longueur, de feuillages et de ceps de vigne d'un beau travail ; elles soutiennent un fronton arqué et dentelé dont le tympan ouvert donne passage à un jour nécessaire ; il est couronné d'un blason soutenu par deux anges.

Les lambris latéraux sont en harmonie avec la voûte et le retable par leurs décors ; sculpture d'une grande distinction. Les corniches, les frises, comme aussi les pilastres composites et les ornements en guirlandes qui les relient, accusent une main de maître ; mais ce qui attache surtout, ce sont les quatre figures des évangélistes

de grandeur presque naturelle, qui décorent la partie inférieure de cette boiserie : saint Mathieu et saint Marc à droite, saint Luc et saint Jean à gauche, appuyés sur des cul-de-lampes et accompagnés de leurs attributs iconographiques. L'amateur éclairé y reconnaîtra très-facilement le cachet de l'art antique et aimera à retrouver dans leur pose, leur costume et dans leur ensemble, ce quelque chose de distingué qui rappelle les bonnes traditions de l'École romaine.

Le tabernacle et l'autel seront également remarqués ; on trouvera, dans le médaillon du tombeau, la figure du saint patriarche très-bien réussie, et on admirera son ornementation qui est non moins remarquable.

Quant aux pilastres de l'arcature, le peintre y a étalé le costume guerrier de l'archange saint Michel, avec la balance obligée ; un peu au-dessous, on aperçoit quelques-uns des insignes de saint Antoine, la cloche, le chapelet enchevêtré avec son bâton de vieillard : le tout est terminé par un démon renversé dont le bras est enchaîné et la figure effrayante noyée dans les flammes ; c'est horrible !

Les teintes de cette fresque sont très-vives et assez bien combinées, ce qui lui donne du relief, et la fait considérer avec un certain intérêt.

La statue (polychrôme), qui est au coin de la chapelle, du côté de l'Évangile, est celle de saint Elzéar. Elle appartenait au couvent des Cordeliers ; elle fut apportée ici avec celle de sainte Delphine, son épouse, en 1792. Cette dernière fut prise par les patriotes pour en faire la déesse de la Raison. Plus tard, elle fut brûlée sur la place.

Du côté opposé, on voit la statue portative de saint Sébastien ; il était le patron d'une Confrérie florissante. [55]

Statues symboliques.

Celle de gauche, c'est la Charité (fruit du St-Esprit). Elle est assise, regardant la croix qu'elle tient de la main droite, et du bras gauche elle presse une corne d'abondance ; sa tête est ornée d'un léger diadème.

Cette charité, fruit du Saint-Esprit, est la charité pratique, agissante, qui se dilate en des actes multiples de vertus et de bonnes œuvres. *Elle est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné,* selon l'expression de l'apôtre : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.* Elle prend sa force et sa constance dans la croix de Jésus-Christ, qu'elle regarde et médite sans cesse. C'est là que les saints ont puisé ces sentiments ardents et généreux qui leur ont inspirés ces actes héroïques et surhumains qui ont étonné et étonnent encore tous les jours les enfants du siècle, aveuglés par leurs passions. Actes de dévouement, de dépouillement, de sacrifices, qui ont pour objet de propager, d'étendre le règne de Dieu dans les âmes, de procurer sa gloire en publiant ses admirables attributs et ses bienfaits infinis envers nous ; qui ont pour but d'alléger le poids de souffrances, de misères de tout genre qui pèse sur la pauvre humanité.

Voyez comme notre sculpture rend parfaitement ces diverses notions. De sa main droite elle tient une croix, qu'elle regarde avec un sentiment d'amour et de tendresse très-accentué, c'est là la source, le principe de sa

vie ; elle y voit un Dieu victime de sa charité pour les hommes coupables, qui, par l'effusion de son sang, en nous purifiant de nos fautes, nous a mérité les secours et les grâces nécessaires à l'acquisition des vertus qui doivent nous ouvrir les portes du ciel.

De la main gauche elle étreint une corne d'abondance, suave emblème des fruits de vertus qu'elle produit partout et toujours. Fruits de zèle pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de la sainte Église, pour la décoration des autels ; fruit de pauvreté, pour enrichir de ses largesses les malheureux, les pauvres, les malades abandonnés ; fruit d'humilité, de pardon, d'amour à l'égard de ses ennemis ; fruit d'abandon à la divine Providenee dans les revers de cette vie ; fruits de commisération pour les âmes égarées, afin de les ramener par sa mansuétude à la pratique des œuvres de la foi ; fruits de mortification et de pénitence pour apaiser la justice divine.

Y a-t-il une pensée généreuse, un sentiment noble et dévoué pour Dieu et pour ses frères qui lui soient étrangers ?

Non. Pour eux elle donne tout, pour eux elle souffre tout, elle se donne elle-même ; voilà la charité, fruit du St-Esprit. Pourquoi faut-il qu'elle soit tant ignorée et par là si peu pratiquée ?

Ah ! si elle était bien connue, ses attraits raviraient toutes les âmes. Son origine est toute céleste : elle est la fille aînée du Cœur de Jésus !

La figure à droite, qui lui est opposée, c'est la Joie, (fruit du St-Esprit). Elle regarde le ciel ayant le bras gauche élevé et étendu, la main ouverte. De la droite, appuyée sur ses genoux, elle tient une palme ; un oiseau

qui chante est à ses côtés, il semble la regarder et prendre part à sa jubilation. Sa tête est encore entourée d'un diadème très-modeste.

De la charité, dit saint Thomas (1-2, q. 80, art. 4, *In Corp.*), suit nécessairement la joie. Car celui qui aime se réjouit de son union avec l'objet aimé : la charité a toujours présent l'objet de son amour qui est Dieu. Celui qui est dans la charité demeure dans Dieu, dit saint Jean (I, *Joan*, 4) et Dieu dans lui : *Qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo.*

L'apôtre avait bien senti ce bonheur lorsqu'il exhortait les fidèles de Philippes à se réjouir toujours dans le Seigneur, c'est-à-dire dans la charité, qui les animait : *Gaudete in Domino semper* (*Ad Philip.*, IV, 4).

Comment, en effet, être dans la tristesse, si l'on possède le plus grand de tous les trésors, la source de tout bien, celui qui fait la joie des anges et des saints dans le ciel? C'est bien là la raison de cette sécurité de l'âme du juste dont parle le sage, qui est pour lui comme les délices d'un festin continuel : *Secura meus quasi juge convivium* (*Prov.*, XV, 15).

Tout ceci nous rappelle le ravissement de la Vierge des vierges au moment où Élizabeth, sa chère cousine, lui remet sous les yeux les grâces insignes dont elle avait été l'objet de la part du Seigneur. Sa joie éclate alors par le divin cantique : *Magnificat anima mea Dominum,* cantique d'une suavité divine que l'âme qui vient de recevoir Jésus-Christ aime tant à savourer et à répéter. Pour elle, bien souvent, c'est un avant-goût de la joie du ciel.

Comme ce sentiment est bien rendu par notre figure !

Elle regarde le ciel, parce que la terre ne lui est plus rien, et que c'est de là que lui vient sa félicité. Elle tient une palme à la main, comme le signe de la victoire ici-bas et le présage du triomphe dans la patrie. Son front, ceint d'une couronne de fleurs, nous indique son bonheur sans mélange de croix et de peines, un bonheur pur comme on n'en trouve pas en ce monde. Enfin, le petit oiseau qui est à ses côtés et qui la regarde en chantant, nous fait connaître la jubilation sereine et toute divine de son cœur; il veut, lui ce semble, y prendre part en gazouillant ses chants les plus frais et les plus joyeux.

Troisième pilastre.

Le premier médaillon nous présente la figure du grand solitaire saint Antoine, tenant un livre à la main qu'il paraît lire avec la plus grande attention. Père de la vie érémitique dans les premiers âges de l'Église (300), notre saint est la plus belle figure de l'état contemplatif dans ces temps reculés.

Il avait réuni autour de lui des milliers de religieux dont il était le maître et le modèle, vivant isolément ou en commun, mais suivant tous une même ligne de conduite, tracée par la main si sûre de leur illustre patriarche.

Antoine avait quitté le monde dès sa première jeunesse, après avoir entendu ces paroles du saint Évangile : *Si vous vous voulez être parfait, vendez ce que vous possédez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi.* Il habita les déserts de la haute Égypte et ne parut que rarement et momentanément dans le monde, lorsque

des affaires de la plus haute importance réclamaient sa présence ; il vécut 105 ans dans l'exercice des plus hautes vertus. La solitude faisait tous ses délices, il aimait à dire que sans elle il était comme un poisson hors de l'eau. C'est donc avec raison que nous lisons ces paroles de son inscription :

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.

Voici que j'ai fui, pour chercher une solitude ; je l'ai trouvée et j'y ai fixé ma demeure.

Saint Roch est le sujet du deuxième médaillon ; on ne pouvait l'oublier dans cette Église, qui possède une chapelle dédiée à son culte et pour lequel notre population a eu de tout temps une dévotion particulière. Il figure au nombre de nos protecteurs dans le tableau votif qui fut peint en 1636, en reconnaissance de la cessation miraculeuse de la peste en cette ville, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Il est ici représenté avec son costume traditionnel de pèlerin : petit chapeau, bâton de voyageur, avec les coquilles qui décorent le haut de son manteau noir, parcourant la France et l'Italie et attirant par ses prières et ses pénitences les grâces du ciel sur les pestiférés, qu'il guérit en formant sur eux le signe de la croix. La légende qui est ici dit bien la puissance de sa charité :

Egressus es in salutem populi.

Vous êtes sorti, ô grand saint, pour le salut du peuple.

Sous le rapport artistique, ces figures ne sont pas sans valeur.

Sibylla Phrygia

(La Sibylle Phrygienne)

Cette sibylle a prophétisé à Ancyre la victoire du Christ et de sa glorieuse Résurrection ; elle porte une croix pascale, trois flammes rouges flottent en haut de son étendard.

Quelquefois elle porte un pain à la main. (*Crosnier*, p. 332).

A Chitry, cette sibylle tient dans la main gauche une torche enflammée. Ce n'est plus la torche qui doit éclairer le monde, c'est celle qui est destinée à enflammer et à consumer l'univers.

Jésus-Christ paraît dans les airs ; deux personnages l'accompagnent.

Sur la terre, des hommes nus sont frappés d'épouvante et paraissent vouloir fuir. On lit au-dessous :

Mortels, qu'un vain espoir de trop d'impunité
N'endurcisse vos cœurs dans le libertinage ;
Les bons et les méchants trouveront leur partage,
Ou la vie ou la mort pour une éternité.

12

PORTE LATÉRALE.

On remarque au-dessus du porche de la porte latérale de notre église trois tableaux de diverses dimensions. Celui du milieu, qui est le plus grand, appartient à Lafond (Émile), signé 1864, Paris (1).

Il nous représente la Sainte Vierge descendant du ciel sur un vaporeux nuage, environnée de petits anges. D'une main, elle montre son cœur, et de l'autre, elle semble inviter les hommes à le contempler, et à lui demander les grâces dont il est rempli, et qu'elle déverse avec tant de tendresse dans le cœur des pauvres mortels qui l'implorent avec un amour sincère et une confiance sans borne. Heureux ceux qui, épris de ses charmes, feront leurs délices de méditer et de retracer dans leur vie les vertus dont elle nous a laissé de si admirables exemples.

(1) Sa hauteur est de 2 m. 92 c. et sa largeur de 1 m. 68 c.

Cette toile a été l'objet de critiques et d'éloges peut-être exagérés; néanmoins, nous devons le dire franchement, le plus grand nombre, surtout de la classe éclairée, en a loué le dessin et l'ensemble. Il y a en effet dans l'économie des teintes, dans le vaporeux du coloris, dans la grâce et l'intelligence de la pose de la Vierge, une distinction qui saisit et impressionne favorablement l'esprit du visiteur et lui fait dire à première vue : *Ah! c'est beau!* Néanmoins, l'artiste chrétien, après un examen attentif, regrette de ne pas voir dans la figure un peu plus d'expression religieuse, quelque chose de ces traits célestes, qui sont comme le doux, le délicieux reflet de la beauté virginale et divine, beauté qui est l'apanage et le cachet distinctif de la Reine des vierges ; c'est là le côté faible de cette œuvre de maître.

On a dit que le bleu était trop prodigué. A cela on doit répondre que ce tableau, étant destiné primitivement à occuper la place de celui de la chapelle de la Vierge mourante (l'Annonciation), chapelle entièrement dorée, l'artiste avait dû, pour mieux faire ressortir son sujet, forcer un peu plus cette teinte, qui, du reste, n'est jamais mieux employée que lorsqu'il s'agit de reproduire l'azur du ciel et les décors de la Reine des anges.

Le tableau de droite est saint Louis, évêque de Toulouse. Ce jeune prélat naquit à Brignoles, en Provence, en 1274. Il eut pour père Charles II, dit le Boiteux, roi de Naples et de Sicile. Il renonça au droit qu'il avait à la couronne de Naples en faveur de son frère Robert ; il aima mieux suivre Jésus-Christ humble et pauvre que posséder les trésors et les honneurs du monde. « Jé-« sus-Christ, dit-il alors, est mon royaume; en le possé-

« dant seul, j'aurai tout ; si au contraire je ne le pos-
« sède, je perds tout. »

Il entra peu après chez les Frères Mineurs, comme il l'avait promis par vœu dans une maladie dangereuse dont il avait guéri. Boniface VIII lui accorda une dispense d'âge pour être ordonné prêtre à 22 ans ; il lui en accorda une autre pour le nommer à l'évêché de Toulouse, qu'il n'accepta que par obéissance ; il fut consacré évêque au mois de février 1297 et il mourut à Brignoles, lieu de sa naissance, où il était venu pour des affaires ecclésiastiques, le 19 août de la même année, à l'âge de 23 ans. Il fut canonisé à Avignon par Jean XXII, en 1317. Ses reliques, restées à Marseille, furent transportées à Valence en Espagne, en 1423, après le pillage de cette ville par Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon et de Naples. On en conserve néanmoins une partie dans l'église des Franciscains de l'*Ara Cœli*, à Rome, où il avait fait profession la veille de Noël 1296.

Dans son court épiscopat, il donna des exemples d'une vertu admirable qui lui gagnèrent tous les cœurs. Sa charité surtout pour les pauvres était telle que tous ses revenus leur étaient destinés, après en avoir retenu une faible partie pour le service de sa maison. Il en avait tous les jours 25 à sa table, il les servait lui-même et quelquefois le genou en terre. Il était petit-neveu de saint Louis, roi de France, et neveu, par sa mère, de sainte Élizabeth, reine de Hongrie ; c'est à ce titre qu'il porte la chape fleurdelisée comme issu du sang de France (1).

(1) Godescard, *Vie des Saints*, 19 août.
Sa dimension est environ de 2 m. de hauteur sur 1 m. de largeur.

Cette toile est très-estimée.

Le tableau à gauche est saint Bonaventure; il tient la plume à la main, et semble contempler un objet qu'il va décrire ; à ses pieds il a un ange qui soutient le chapeau cardinalice; il est debout, vêtu du costume franciscain.

Saint Bonaventure naquit à Bagnarea en Toscane, en 1221. Guéri miraculeusement par saint François à l'âge de 4 ans, il reçut de lui-même, au moment de sa mort, le nom de Bonaventure, *o buona ventura !* (ô la bonne aventure !). Il entra à 22 ans dans l'Ordre de St François, par reconnaissance envers cet illustre saint. Déjà grand savant et saint lui-même, il vint à Paris achever ses études sous le célèbre Alexandre de Halès, et après lui sous Jean de la Rochelle. Il devint un prodige de science théologique, témoin son *Breviloquium,* qui, d'après Jean Gerson, a été composé divinement, *divinatus compositum* (*Pars* II, tit. *de lib. leg.*) ; nous pourrions y ajouter son opuscule *Itinerarium mentis in Deum*, avec la même note.

Mais il s'avança surtout dans la science des saints. Saint Thomas d'Aquin étant venu le voir et lui ayant demandé dans quel livre il avait appris cette science sacrée: « Voilà, dit-il en lui montrant son crucifix, la source « où je puise mes connaissances. J'étudie Jésus, et Jésus « crucifié. »

Ils prirent ensemble et le même jour le grade de docteur en théologie (1256). Le roi saint Louis l'honorait de son amitié et prenait ses conseils dans les cas difficiles. Ce fut dans la même année, 1256, qu'il fut fait général de son ordre, à l'*Ara-Cœli*, à l'âge de 35 ans.

Il écrivit la *Vie de saint François*. Saint Thomas étant venu le voir pendant qu'il travaillait à cette œuvre, il l'aperçut à travers la porte de sa cellule, entièrement absorbé dans sa méditation : « Retirons-nous, dit-il alors, « laissons un saint écrire la vie d'un saint. »

Créé cardinal par Grégoire X, il fut nommé à l'évêché d'Albano ; en même temps le pape l'avertissait qu'il devait se préparer à parler dans le Concile de Lyon, tenu pour la réunion des Grecs et des Latins, ce qu'il fit avec un plein succès ; mais après la troisième session, il sentit les premières attaques de la maladie qui le ravissait quelques jours après à l'affection de Grégoire X, à l'admiration des Pères du Concile et à la vénération de tous.

Il mourut le 15 juillet 1274, à l'âge de 53 ans. Le Pape et tous les Pères du Concile assistèrent à ses funérailles. Il fut canonisé par Sixte IV en 1482. Sixte V le plaça au nombre des Docteurs, comme Pie V y avait mis saint Thomas.

Il a été nommé le Docteur séraphique à cause de sa dévotion et de son ardente charité.

Selon ce grand maître de la vie spirituelle, la perfection du christianisme consiste moins à pratiquer les exercices de la vie religieuse, qu'à bien faire ses actions ordinaires. « La meilleure perfection, dit-il, est de faire les « choses communes d'une manière parfaite ; une fidélité « constante dans les petites choses est une grande et « héroïque vertu. » (*Specul. nativ.*, p. II, c. 2.)

Ce tableau, qui mesure environ deux mètres de hauteur sur un mètre de largeur, comme son partenaire saint Louis, doit prendre rang parmi nos meilleurs, d'a-

près le sentiment des personnes éclairées ; quelques-unes l'ont jugé de la famille des Carache (Achille). On remarque dans l'expression de la figure des traits ravissants qui accusent une main magistrale. Le petit ange qui est à ses pieds et qui tient le chapeau cardinalice, attire singulièrement l'attention des amateurs ; il est d'une pureté de touche vraiment admirable, et pour la fraîcheur de la carnation, et pour l'animation de son regard.

Si on devait juger du mérite d'une toile par le prix et le travail du cadre, on pourrait estimer beaucoup ces peintures, car leurs cadres sont d'une beauté hors ligne. [56]

Statues symboliques.

La statue de gauche symbolise la Bonté, fruit du St-Esprit. Elle est assise ; de la main droite, étendue, elle semble inviter à venir à elle ; de la gauche, elle tient un fléau plié qu'elle cache ; du pied gauche, elle foule une couronne.

Les auteurs, entre autres saint Thomas, font précéder, dans l'explication des fruits du St-Esprit, la bonté à la bénégnité, contrairement à la construction du texte sacré. Nous croyons devoir suivre cet ordre qui a été observé également par l'auteur de nos sculptures.

La bonté, dit saint Thomas, n'est autre que la volonté de faire du bien à son prochain. Corneille de la Pierre s'exprime à peu près dans les mêmes termes : La bonté, dit-il, est une affection bonne et bienveillante pour faire du bien au prochain, c'est-à-dire, c'est une bienveillance à son égard. Le philosophe Zénon l'avait dit aussi brièvement et avec non moins de clarté : *Bonitas est virtus*

quæ prodest, c'est-à-dire une vertu de laquelle surgit pour nous des avantages, c'est une source d'utilités pratiques.

Le St-Esprit nous l'inspire, et elle a paru d'une manière admirable dans Jésus-Christ. Saint Pierre disait aux fidèles (*Act.*, X, 38) : « Vous n'ignorez pas comment « Jésus de Nazareth a été rempli du St-Esprit et de « force, faisant du bien partout où il passait, guérissant « les malades, et ceux qui étaient oppressés du démon, « parce que Dieu était avec lui. »

Voilà l'image la plus parfaite de la bonté qui vient d'en haut. L'homme animé de cette disposition oublie les mépris, les injures dont il a été l'objet. Il pardonne à ses ennemis, il cherche par tous les moyens à les ramener à de meilleurs sentiments ; s'il est maître, prince, souverain, il dissimule quelquefois les désobéissances, les résistances, peut-être les révoltes, dans l'espoir d'amener les coupables à de meilleures pensées. Il ne parle pas de châtiments et s'efforcera de gagner les cœurs égarés par sa mansuétude et sa patience. N'est-ce pas là aussi, et d'une manière admirable, la conduite de Dieu souverainement bon à l'égard d'une infinité d'âmes aveugles et ingrates ?

Et voilà précisément ce que nous retrace de la manière la plus heureuse, la plus ingénieuse, la figure que nous étudions: assise, elle fait un mouvement en avant et étend sa main droite comme pour appeler à elle ceux à qui elle veut faire du bien. Quels traits de bienveillance se dessinent sur son visage ouvert et souriant ! comme elle est expansive ! Rien de plus propre à rassurer les esprits timides et troublés.

De la main gauche, qu'elle abaisse presque derrière elle, elle tient des cordes pliées, espèce de fléau qu'elle semble vouloir cacher, pour faire entendre qu'elle pardonne, qu'elle ne veut pas sévir contre les personnes qui l'ont offensée ; son pied gauche foule une couronne princière pour nous dire que, quoique élevée en dignité, elle oubliera un instant ses titres d'honneur et de gloire, pour ne pas se départir de sa bonté envers ses ennemis, et du désir qu'elle a de toucher et de ramener par là les cœurs aigris et irrités.

A droite, c'est la Bénignité, fruit du St-Esprit.

Le personnage, d'une tenue très-modeste, touche, ou plutôt caresse, de la main gauche, la tête d'un éléphant ; de la droite il tient une bourse pleine ; sur sa tête on voit une flamme.

La bénignité est une vertu qui se distingue, d'après les meilleurs théologiens, de la bonté, non pas tant pour le fond que pour la forme, c'est-à-dire par un extérieur plus suave, plus moelleux, par une affection manifestée d'une manière plus onctueuse, plus douce, de sorte qu'en parlant ou en rendant un service, on se montre bénin. Quelqu'un, dit Corneille de la Pierre (de qui j'emprunte tout ceci), peut être bon et bienfaisant, qui pourtant n'a aucune marque de bénignité, c'est-à-dire dont la nature et le procédé sont sévères et âpres ; et c'est précisément ce que combat la bénignité, dont les effets tendent à transformer notre caractère et à donner dans les rapports avec notre prochain, soit dans nos paroles, soit dans nos actions, plus d'aménité et douceur.

D'après le Sage (*Sap.*, VII, 22 et 23), cette vertu est un signe de sainteté ; aussi le vulgaire ne mesure cette

dernière que par le degré de bénignité qu'il aperçoit dans un homme.

Saint Thomas (I, 2, q. 70, art. 4), qui va toujours au fond des choses, et en donne la raison, trouve la différence entre la bonté et la bénignité en ce que la bonté est la volonté de faire du bien, et la bénignité l'exécution de la bienfaisance; ceux-là, ajoute-t-il, sont dits bénins qu'un beau feu d'amour rend ardents à faire du bien au prochain : *Discuntur benigni, quos bonus ignis amoris fervere facit ad benefaciendum proximis.*

D'après ces données, nous pouvons facilement rendre compte de notre statue et des attributs qui l'accompagnent. Nous la voyons avec un visage rayonnant tourner son regard vers le ciel, comme pour nous dire le bonheur qu'elle éprouve dans l'exercice de la bienfaisance et nous indiquer les principes et la source de sa vertu.

On voit à sa gauche la tête d'un éléphant avec sa trompe qui s'allonge, symbole de la mansuétude et de la bonté. Cet animal, même dans ses fureurs, s'arrête devant l'homme, au moment où il semble qu'il va le dévorer.

Le bras droit s'appuie sur un livre où l'âme a trouvé un aliment à sa persévérance dans la pratique de la charité; de la main elle tient une bourse pleine, qui nous dit que la bénignité n'est point stérile, mais qu'elle trouve des délices à répandre ses largesses dans le sein des pauvres et des malheureux.

Enfin, la flamme qui s'élève comme un bouquet sur sa tête, nous marque cette ardeur brûlante que le St-Esprit a allumée dans son cœur, et qui se manifeste au

dehors par des œuvres de bienfaisance multiples et incessantes. C'est ce ***bonus ignis amoris***, dont parle ci-dessus le docteur angélique, et dont, ce semble, s'est inspiré l'artiste lui-même pour nous donner un emblème si touchant de l'aimable vertu de bénignité.

Quatrième Pilastre.

Les médaillons de ce pilastre portent deux belles figures : saint Bonaventure et saint Thomas. On les a placés ici à dessein : c'est afin de nous montrer à côté de saint Dominique, instituteur du saint Rosaire, le plus éminent de ses enfants, saint Thomas d'Aquin, et nous rappeler, par la présence de saint Bonaventure, autant l'étroite alliance qui de tout temps a régné entre ces deux ordres illustres (les Dominicains et les Franciscains), que pour honorer les deux couvents de religieux Mineurs qui jadis étaient dans cette paroisse, les Cordeliers et les Capucins.

Saint Bonaventure occupe le premier médaillon ; il est mitré et tient la crosse épiscopale ; il est vêtu de la *cappa magna* écarlate, attribut cardinalice. On lit au-dessous l'inscription suivante : *Gloria et honore coronasti eum, Domine ; — Seigneur, vous l'avez couronné d'honneur et de gloire* Saint Bonaventure a été couronné d'honneur et de gloire par la double dignité d'évêque et de cardinal de la sainte Église romaine, cette dernière la plus grande, après le souverain pontificat ; il a été revêtu de gloire par sa prodigieuse science philosophique théologique et mystique, qui lui ont mérité la qualité de docteur de l'Église ; mais ce qui lui a concilié surtout l'estime et la vénération de tous, c'est l'éminence de ses

vertus, qui avec ses autres titres, en ont fait la gloire la plus pure de l'ordre séraphique ; et si le Seigneur a bien voulu l'élever si haut sur cette terre, de quelle auréole de majesté et de grandeur n'aura-t-il pas ceint son front dans la patrie des élus ?

Le deuxième médaillon a pour sujet saint Thomas. Il a la chape de son ordre et tient une plume à la main, ayant devant lui des livres. Comme tout le monde le sait, il reçut de Dieu, après une lutte contre le démon, le don de virginité perpétuelle. Il était alors dans une prison où l'avaient relégué ses frères, du consentement de leur propre mère. Il révéla à son confesseur, au moment de la mort, que depuis ce jour mémorable il n'avait plus éprouvé ces tentations si dangereuses et si humiliantes pour les enfants de la foi. C'est pour faire allusion à cet état de pureté et de sainteté, qu'on lui applique dans la légende qui est jointe au médaillon ces paroles du saint roi David : *In innocentia mea ingressus sum; — je suis rentré et j'ai marché dans mon innocence.*

Jean XXII, dans son discours de canonisation de notre saint, prouva qu'il était vierge de corps et vierge de cœur *virginem corpore et mente*. (Année 1323, 17 juillet à Avignon).

S'il n'a pas le soleil sur sa poitrine, c'est qu'il n'était que novice seulement, lorsque dans son cachot il reçut la faveur singulière dont nous venons de parler. La plume qu'il tient à la main indique que déjà il était écrivain, et qu'un jour, par sa science théologique hors ligne, il serait appelé à juste titre le Docteur angélique. Il l'était à ce point que les Pères du saint Concile de Trente avaient placé dans la salle conciliaire sur une table

sa Somme théologique, pour montrer que c'était de sa doctrine qu'ils voulaient s'inspirer dans leurs décisions dogmatiques et morales.

Je me plais à rappeler ici quelques paroles édifiantes qu'il prononça avant de recevoir les derniers sacrements :

« Je vous reçois, ô mon Dieu, vous qui avez racheté « mon âme, vous pour qui j'ai veillé, agi, travaillé, que « j'ai prêché, enseigné ; contre qui je n'ai jamais parlé. « Vous savez que je ne me suis pas entêté dans mes « opinions ; si je devais avoir mal parlé de votre divin « sacrement, je m'en remets aux censures de la sainte « Église romaine, à laquelle je demeure obéissant en « quittant cette vie. » Il mourut le 7 mars 1274.

Avant sa mort, il avait eu plusieurs extases. En revenant à lui, il s'écria plusieurs fois : J'ai entendu des choses mystérieuses ; *arcana verba audivi*.

Sibylla Hellespontica

(Hellespontique)

Cette Sibylle est née dans la campagne troyenne, au bourg Marpasse ou Merpesse, dans l'Hellespont (1). Elle a prophétisé l'avénement du Sauveur : on lui donne pour attribut un rosier fleuri et quelquefois une croix, parce qu'elle a prédit aussi quelques circonstances de la Passion. Elle a la croix pascale.

A Chitry, elle a la tête ornée de fleurs, formant panache, et tient une branche de roses fleuries.

(1) Marini, *Diction*.

Dans le lointain Jésus-Christ est présenté au Temple et on lit cette inscription :

« Ce Dieu dont les beautés couvertes dans les cieux,
« Ne nous apparaissaient qu'obscurément dépeintes,
« Émû par nos ennuis et nos tristes complaintes,
« Les rendra clairement visibles à nos yeux. »

Les emblèmes funéraires que l'on remarque sur les pilastres de l'arcature, nous rappellent qu'avant la Révolution le cimetière était au midi de l'église et qu'on y entrait par cette porte latérale.

CHAPELLE DU SAINT-ROSAIRE.

Le tableau en face est réputé un *Sauvan*. Il nous représente saint Dominique, recevant à genoux, des mains de la Sainte Vierge, le saint Rosaire.

Saint Dominique est une des plus belles figures du moyen-âge ; c'est lui, avec saint François d'Assise, que le Seigneur avait choisis dans ces temps malheureux pour arrêter les ravages de l'hérésie et de la corruption des mœurs.

Dominique naquit en Espagne, à Calernèga, diocèse d'Osma (vieille Castille), en 1170. Sa mère, le portant dans son sein, avait vu en songe un chien tenant une torche enflammée entre ses dents ; c'était l'annonce que le fils qui naîtrait d'elle embraserait le monde des lumières de ses prédications et de sa science, soit par lui-même, soit par l'organe de ses disciples, de saint Thomas entre autres. L'événement a vérifié parfaitement la vérité de ce présage.

Les Albigeois mettaient tout à feu et à sang, pillaient les villes et les bourgs, massacraient les prêtres, incendiaient les églises, profanant et brisant les vases sacrés, se livrant, en un mot, à toutes sortes d'horreurs. Dominique entreprit d'arrêter la violence de ce torrent dévastateur. Ses prédications, aidées des prières du saint Rosaire (1), furent l'instrument dont Dieu se servit pour amollir la dureté des rochers et pour toucher des cœurs que l'éloquence impétueuse de saint Bernard n'avait pu émouvoir.

Dominique, après d'immenses travaux apostoliques, après avoir envoyé ses religieux, surnommés les Frères Prêcheurs, dans toutes les parties du monde, où ils opérèrent des fruits admirables de conversion dans les âmes, mourut à Bologne le 6 août de l'année 1223, à l'âge de 51 ans. Il fut canonisé par Grégoire IX, en 1234. Son corps repose à Bologne, dans l'église, sous un magnifique mausolée.

Sa grande maxime était qu'on est maître du monde en gouvernant ses passions, qu'il faut leur commander ou bien en devenir l'esclave, *qu'il vaut mieux être le marteau que l'enclume.*

Il enseignait à ses missionnaires l'art de parler au cœur, en leur inspirant une ardente charité pour le prochain. Un jour qu'il venait de prêcher, on lui demandait dans quel livre il avait étudié son sermon : *Le livre dont je me suis servi, répondit-il, est celui de la charité.*

(1) Cette prière consiste à réciter 15 fois l'Oraison Dominicale et 150 fois la Salutation Angélique, en méditant les principaux mystères de la vie du Sauveur et de sa sainte Mère.

La précieuse dévotion du saint Rosaire lui fut révélée par la Mère de Dieu elle-même, en qui il avait mis toute sa confiance ; c'est cette vision céleste que notre tableau reproduit. L'évêque qui figure sur cette toile est l'évêque d'Osma, qui fut le compagnon de notre apôtre dans tous ses combats contre les ennemis de la sainte Église. Cette œuvre est très-remarquée des artistes ; un des plus éminents (Émile Lafont, 1863,) me disait que la tête de la Vierge était très-remarquable, et qu'il en connaissait peu d'un caractère plus religieux et plus digne de la Mère de Dieu. La figure de saint Dominique est d'un fini non moins distingué. Sauvan excellait, dit-on, dans cette partie de la peinture ; toutes ses têtes de moines ont un cachet de perfection que peu d'auteurs ont pu atteindre. Enfin l'ensemble charme et attache l'œil exercé, pour qui il n'y a plus de doute que ce ne soit l'œuvre du maître à qui nous l'attribuons, surtout en le rapprochant de celui de sainte Élizabeth (de la chapelle de la Magdeleine) qui est réellement de Sauvan ; on y voit en effet la même pureté de touche, un moelleux de teintes identiques, le même coloris, ce génie de détails dans la disposition des personnages ; tout est parfaitement en harmonie dans les deux tableaux et accuse un même et unique pinceau.

Le tableau qui occupe le centre de la partie latérale de droite est saint Honorat. Il tient de la main droite la crosse épiscopale et de la gauche un livre ouvert, celui de ses Constitutions ; il a la mitre riche à titre d'évêque, mais sous les insignes épiscopaux on aperçoit la tunique monacale, dont il n'avait jamais voulu se départir ; la mitre a la forme gothique. Cette peinture accuse

le XVe siècle, c'est une des bonnes toiles de cette époque.

Saint Honorat est le fondateur du monastère de Lérins, 375. Né à Arles, vers l'an 350, il en devint évêque, nonobstant la répugnance qu'il avait à quitter sa chère solitude ; c'était en 426. Il ne resta que trois ans sur son siége et il mourut en 429. Il fut enterré dans l'église de St-Genès, qui porte aujourd'hui le nom de *St-Honorat* ou *Notre-Dame de Grâce ;* ses reliques furent transportées à Lérins en 1391.

Selon une pieuse tradition, saint Honorat arrivé dans cette île déserte la trouva pleine de serpents ; mais ayant fait sur eux le signe de la croix, ces venimeux reptiles furent se jeter d'eux-mêmes dans la mer et permirent ainsi à notre saint d'y fixer sa demeure, c'est ce qui fit dire à saint Hilaire d'Arles : *La demeure des serpents se dispose à devenir la demeure des anges.*

Ce monastère devint bientôt célèbre par le nombre et la sainteté des religieux qui l'habitèrent. C'est là que se formèrent à la science sacrée et à l'exercice de toutes les vertus beaucoup d'évêques, qui pendant tout le moyen-âge en sortirent pour occuper les siéges les plus importants de l'Église des Gaules. Et c'est pour cette raison qu'elle a été appelée la *pépinière* des saints, le *séminaire* des évêques, la *ruche* des Gaules. Aujourd'hui on la nomme l'île de St-Honorat.

Depuis le commencement du XVIe siècle, ce monastère était déchu de son ancienne grandeur ; habité seulement par quelques religieux, il fut sécularisé en 1788, et vendu à la trop célèbre actrice Clairon, qui le livra aux mains d'un protestant anglais ; mais l'île des saints et des

martyrs ne pouvait rester entre des mains hostiles à la foi catholique. Mgr Jordany, évêque de Fréjus et de Toulon, en fit l'acquisition en 1859, et en 1871 il appela les religieux Cisterciens de Notre-Dame de Sénanque pour la leur confier. L'année d'après, au mois de mars 1872, le Révérendissime abbé du monastère, Marie Bernard (dans le monde Léon Barnouin), premier abbé, et fondateur de ladite réforme cistercienne, dûment autorisé par le Souverain Pontife, le grand Pie IX, à transporter à Lérins le siége principal de son ordre, quitta la belle vallée et l'antique monastère de Sénanque, acquis et restauré par lui, et vint avec une partie de ses religieux se fixer dans cette île, célèbre à tant de titres, pour renouer les anciennes traditions de science et de sainteté trop longtemps interrompues par les malheurs des temps.

Cette ville de L'Isle, qui a donné naissance à ce saint prêtre, est glorieuse de cet événement, qui, dans les desseins inscrutables de la Providence, doit être le commencement d'une ère de restauration et de prospérité, dont la gloire rejaillira non-seulement sur l'ordre lui-même et sur le vénérable prélat qui a été le promoteur de cette grande entreprise, mais encore sur la France et sur l'Église tout entière.

Du côté opposé à saint Honorat, il y a une Vierge en bois doré, sous un baldaquin. Je n'en dirai rien au point de vue artistique, il n'y a rien à dire sous ce rapport: si nous la conservons, c'est par respect pour son antiquité et pour le souvenir de la foi de nos ancêtres, qui l'avaient invoquée avec un esprit de religion que nous serions heureux de posséder encore.

Quant à la boiserie qui décore cette chapelle, elle est récente ; elle ne date que de deux années avant notre grande Révolution. Elle n'a pas la vigueur et la distinction de toutes celles que nous avons examinées jusqu'ici; mais pourtant elle n'est pas sans mérite, surtout la partie du fond, qui forme l'ornementation du tableau. La dorure a été faite dans de très-bonnes conditions et a conservé jusqu'à présent un éclat singulier. Il y a quelques détails de sculpture qui seront appréciés par les connaisseurs, entre autres, les deux magnifiques branches de palmier soutenues par deux anges qui, se croisant à l'extrémité supérieure, forment un espèce de diadème à la partie la plus élevée de l'encadrement du tableau. [57]

Les lambris latéraux sont polychrômes ; cette partie gagnerait par une dorure au moins partielle, qui l'harmoniserait avec le retable et qui en ferait ressortir toute la valeur, laquelle quoique inférieure par le dessin et le fouillage, est appréciée par les personnes compétentes ; ceux-ci remarqueront les pilastres cannelés jumellés, à chapiteaux composites, encadrant deux grands compartiments dont les centres sont occupés, l'un par le tableau de saint Honorat, l'autre par la Vierge dont nous avons rendu compte ci-dessus. Il y a là encore quelques objets, comme des anges ailés, dont la facture n'est pas sans mérite.

Statues symboliques

Celle de gauche, nous représente la Longanimité (fruit du saint Esprit) ; le personnage a les jambes liées par une forte chaîne dont les anneaux descendent au-des-

sous des pieds ; les mains jointes sont également assujetties et fortement pressées par un espèce d'instrument vissé avec soin. Son corps presque droit, semble se soulever en haut, et son visage est tourné vers le ciel, avec une expression de prière excessivement marquée.

La longanimité est une vertu qui nous est accordée par un don gratuit du St-Esprit, et par laquelle nous supportons sans plainte ni murmure les peines, les souffrances qu'il plaît à la divine Providence de nous ménager, soit qu'elles nous viennent de Dieu immédiatement, ou bien de la part des hommes, par l'ordre ou la permission de Dieu.

Cette longanimité n'est autre que la patience ellemême, portée à son suprême degré, à cause de la longue durée de la peine morale ou de la souffrance physique qui en est l'objet.

L'Apôtre nous parle dans son Épître aux Romains (c. II, v. 4), de cette longanimité de Dieu à l'égard des hommes qui méprisent les richesses de sa bonté et de sa patience pour les amener à l'œuvre de leur conversion.

Saint Jacques (V, 11) nous met sous les yeux la longue résignation du saint homme Job, *sufferentiam Job audistis*. Qui fut éprouvé d'une manière plus terrible que ce saint patriarche? Et pourtant quelle résignation, quel calme dans ses incompréhensibles malheurs ! Que le nom du Seigneur soit béni, disait-il, *Sit nomen Domini benedictum* ; il me tuerait que j'espèrerais encore en lui, *etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* (XIII, 15). Voilà la longanimité à un degré admirable de perfection.

Mais cette vertu trouvera sa plus forte, sa plus énergique expression dans l'homme juste qui, jeté dans les fers par un puissant ennemi, a été condamné injustement. Combien de fois, calme et résigné aux desseins du ciel sur sa malheureuse destinée, il élève son cœur vers Dieu, les mains chargées de chaînes, et implore son secours, attendant de sa justice l'heure de sa délivrance! Il attend, il attend encore, et son front rayonnant de joie céleste voit enfin arriver le terme de ses larmes.

L'artiste semble avoir parfaitement saisi cette idée dans la position et l'attitude qu'il donne à notre statue qui symbolise ici la vertu de longanimité : elle a les mains et les pieds chargés d'une lourde chaîne. Son visage calme et ses yeux ouverts élevés vers le ciel nous disent qu'elle demande à Dieu avec instance un prompt secours et la grâce d'une patience héroïque. Rien n'annonce chez elle l'irritation et l'amertume et encore moins le désespoir ; c'est le captif de Babylone qui regarde vers sa chère Jérusalem ; c'est Joseph oublié dans sa prison ; ce sont une foule d'âmes justes sur la terre, qui depuis longtemps abreuvées d'humiliations, brisées par la noire calomnie, répètent avec le saint roi David :

« Mon âme est tombée dans la défaillance, dans l'at-
« tente de votre salutaire secours, et j'ai toujours con-
« servé une espérance très-ferme dans votre parole. Mes
« yeux se sont affaiblis, et sont tout languissants à force
« d'attendre l'effet de votre promesse ; ils vous disent
« sans cesse : Quand me consolerez-vous ?..... »

« Seigneur, quel est le nombre des jours que doivent
« durer les souffrances de votre serviteur ? Quand exer-

« cerez-vous votre jugement contre ceux qui me persé-
« cutent ? » (*Ps.* CVXIII, v. 81, 82, 84).

Pouvait-on tracer la vertu de longanimité avec des traits plus saillants ?

La sculpture de droite est la Mansuétude (fruit du St-Esprit.)

La statue, assise, tient de son bras droit un agneau, qu'elle couronne de sa main gauche ; elle-même, portant une couronne de fleurs sur la tête, regarde, avec un sentiment bien accentué d'amour et de tendresse, le petit agneau.

La mansuétude est une vertu que le St-Esprit répand en nous par sa grâce, et qui nous fait résister aux mouvements d'impatience, de colère, de vengeance, et autres agitations de l'esprit et du cœur, par lesquelles l'homme est souvent travaillé. C'est par cette disposition que sont arrêtés dans nous les murmures contre Dieu, les plaintes contre ceux qui nous outragent et les désirs de vengeance contre nos ennemis, et tout cela dans la vue de procurer la gloire de Dieu par notre résignation aux desseins de son admirable Providence et d'opérer notre salut en nous reposant sur elle en toutes rencontres.

Notre-Seigneur Jésus-Christ apprécie tellement cette vertu, qu'il en a fait une des huit béatitudes : *Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre* ; *Beati mites quia possidebunt terram* ; c'est-à-dire l'estime des hommes, les trésors du cœur, mais surtout les richesses célestes, cette terre stable et permanente qui est la véritable terre des vivants ; celle ci est la terre des morts.

L'âme qui possède cette vertu jouit de tout le bonheur qu'on peut avoir en ce monde ; mais elle ne s'en

prévaudra jamais, elle en rapportera la gloire à qui de droit, c'est-à-dire à Jésus-Christ, l'Agneau plein de douceur, dont toute la vie a été marquée par une suite d'actes d'une mansuétude ineffable, mansuétude qui a surtout jeté un éclat inénarrable dans les derniers instants de sa vie mortelle, à la colonne du prétoire et au sommet du Golgotha.

C'est pour cela que l'Écriture lui donne le nom le plus doux, c'est l'agneau qui est porté à l'autel pour le sacrifice sans qu'il ouvre la bouche pour se plaindre: *Ego quavi agnus mansuetus* (Jerem., II).

Isaïe (XLII, 3,) avait dit: Il est si bon et si doux qu'il ne brisera pas un roseau à demi-rompu, qu'il n'achèvera pas d'éteindre la mèche encore fumante: image d'une suavité incomparable. Ah! si la couronne et le sceptre sont dus à la mansuétude, c'est bien à l'Agneau sans tache qu'il appartient de le porter. Aussi l'homme juste, le vrai disciple de Jésus-Christ, celui qui a appris à son école à être doux et humble de cœur (*Discite a me quia mitis sum et humilis corde*), ne voudra pas la couronne pour lui, il la donnera à l'Agneau victime de sa bonté, de sa patience pour les hommes, qui est la source de toutes grâces, et dont l'infinie charité est tout le trésor des élus.

L'artiste dans son œuvre sculpturale a mis en relief toutes ces pensées; notre statue tient de sa main droite un agneau, qu'elle regarde avec une visible tendresse; elle semble lui dire: A vous seul l'honneur et la mansuétude; Agneau de Dieu, victime volontaire pour la rançon du monde, votre passage sur la terre a été doux et suave comme la rosée du ciel l'est à la plante desséchée

par les ardeurs du soleil, vous avez vaincu par la douceur, recevez la couronne de votre victoire. En effet nous la voyons déposer sur la tête de l'agneau une couronne qu'elle tient de sa main gauche.

Elle-même est couronnée de fleurs, pour nous marquer qu'elle est reine et qu'elle a conquis le royaume des cieux par sa patience et l'aménité dans ses œuvres, ce royaume qui est la vraie terre des élus, laquelle sera stable et éternelle : *Beati mites quia possidebunt terram.*

La Confrérie du Saint-Rosaire est une des plus anciennes de cette église, (voyez la note 7 des pièces justificatives) ; nous n'en parlerons pas ici.

Le pilastre, qui est le cinquième, concerne la chapelle suivante, dédiée aux martyrs saint Crépin et saint Crépinien, frères. Nous en rendrons compte néanmoins pour ne pas intervertir l'ordre que nous avons suivi jusqu'ici.

Les deux médaillons qui décorent ce pilastre ont pour sujets saint Crépin et saint Crépinien. C'étaient deux frères, nés à Rome au III[e] siècle de l'Église ; ils y furent baptisés et instruits de bonne heure des principes et des vérités du saint Évangile. Ils vinrent dans les Gaules animés d'un saint zèle pour la propagation de la foi chrétienne ; ils se fixèrent à Soissons et y exercèrent leur métier, qui était celui de cordonnier. Dans la journée, ils parcouraient la ville et s'efforçaient, en donnant l'exemple de toutes les vertus, à convertir les païens à la religion du Christ ; dans la nuit, ils travaillaient de leur état pour pourvoir à leur subsistance.

Quoique issus d'une noble famille, ils avaient choisi cette basse profession par un dessein particulier de la

Providence et dans la vue d'attirer auprès d'eux plus de monde ; ils y réussirent. Le bas prix auquel ils vendaient leurs produits leur attirait une foule de personnes qu'ils instruisaient chaque jour des maximes et des vérités du salut. Ils avaient déjà ramené un grand nombre d'infidèles, lorsque le démon jaloux et irrité de leurs succès, suscita contre eux la rage des idolâtres ; ils les dénoncèrent à l'Empereur Maximien Hercule qui était arrivé depuis peu dans la Gaule Belgique. Superstitieux et cruel par intérêt, il les livra à *Rixio-Varre*, le plus implacable ennemi des chrétiens de cette époque. Celui-ci les condamna aux plus horribles tortures nous en parlerons dans l'étude de la chapelle suivante, comme aussi de leur mort, qui arriva en l'année 287.

Des associations pieuses se sont formées sous leur patronage. La plus renommée fut celle des *Frères cordonniers*, établie au milieu du XVIIe siècle, à Paris, par le zèle et la piété d'un simple ouvrier appelé le *bon Henri*. Elle se propagea en France et en Italie.

Les artisans cordonniers de cette ville de L'Isle les avaient pris pour leur patron et célébraient leur fête le 25 octobre. Cette Confrérie était très-bien dotée, mais tout a été englouti dans le cataclysme de 1789 ; il y a eu à plusieurs reprises quelques essais de restauration qui n'ont pas abouti. Puisse le ciel nous donner de la voir sortir de ses cendres dans des conditions toutes chrétiennes.

Les inscriptions qui se trouvent au-dessous des médaillons, nous parlent de la mort de nos martyrs. La première, qui est tirée du Psaume 115, est ainsi conçue : *Pretiosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus* ; la

mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur. Si la mort du juste, en général, est un sujet de joie pour Dieu, que sera-ce de la mort des martyrs, subie pour soutenir son honneur et sa gloire ? le Seigneur l'estimera infiniment plus que les hommes n'ont coutume de considérer et de rechercher les diamants et les pierres précieuses dont les rois de la terre ont coutume d'orner leur couronne, et tout ce qu'il y a de plus riche et de plus honorable parmi eux.

Cette mort bienheureuse, dit le Père Berthier, expli-« quant et commentant ces paroles, arrive en présence « de Dieu ; il y préside par sa grâce, par ses sacrements, « par la consolation qu'il répand dans leur âme. Il ne « lui épargne pas les douleurs inséparables de la mort. « Ce qui est arrivé à Jésus-Christ même doit leur arri-« ver ; mais que ce moment est court, que ces tribula-« tions sont légères en comparaison du bonheur im-« mense qui leur est réservé ! » Leur destinée est d'être au milieu des saints, et c'est le sens littéral de la dernière inscription :

Inter sanctos sors illorum est.

Ils seront comblés de toute sorte de biens et d'honneurs dans la patrie des élus. Quelle langue pourrait dire les délices dont ils sont inondés ? Saint Basile, parlant de la gloire des martyrs, a une suave pensée : il dit que non-seulement leurs âmes seront couronnées dans le ciel, mais leurs dépouilles mortelles ne seront pas sans gloire sur la terre, « car, ajoute-t-il, jadis ceux qui tou-« chaient un corps mort étaient réputés immondes ; « maintenant celui qui touche les ossements des mar-« tyrs devient un saint. »

Sibylla Cumana.

(Sibylle de Cumes) (1)

La Sibylle de Cumes, appelée *Amathée Demophile, Hérophile*, a prophétisé à Cumes, dans l'Asie Mineure, Ordinairement elle porte une crèche ou un berceau, parce qu'elle a annoncé que Jésus-Christ naîtrait dans un étable.

Au château de Chitry (2), notre sibylle Cumane a un panache sur la tête; elle porte une croix de résurrection, au croisillon de laquelle brille une croix rouge. Jésus-Christ, glorieux après sa résurrection, est ornée de la croix pascale, à laquelle flotte un grand étendard blanc surmonté d'un plus petit, couleur de pourpre : On lit au-dessous :

« En vain enferme-t-on Jésus dans le tombeau :
« Sa chair porte avec soi le germe de la vie;
« Elle en fleurira mieux étant ensevelie,
« Et au lieu d'un sépulchre, on lui fait un berceau. »

Raphaël a peint cette Sibylle dans l'église de Ste-Marie de la Paix, à Rome. Il la représente le bras droit levé, tenant un parchemin sur lequel on lit l'incription grecque :

La Résurrection des morts

Ce qui est conforme aux vers ci-dessus.

Dans la galerie Borghèse, à Rome, il y a une belle

(1) On confond cette Sibylle avec celle d'Érythrée. (Saint Thomas, 1, 2, q. 172, art. 6, ad. I. Lisez à la marge un passage de S. Augustin, fort remarquable à ce sujet).

(2) Ce château est dans le Nivernais, à 3 kilomètres de la petite ville de Corbigny.

toile du *Dominiquain*, représentant la Sibylle de Cumes. Elle semble interrompre la musique qu'elle joue pour écouter une harmonie céleste, une voix intérieure : c'est la voix de Dieu.

Cette peinture est admirable, c'est un véritable chef-d'œuvre ; au premier coup-d'œil, on la prend pour sainte Cécile, tenant la harpe en main pour célébrer les grandeurs de Dieu.

A l'extrémité inférieure de ce pilastre on lit l'inscription funéraire du vénérable prévôt de Sade. Nous la transcrivons *in-extenso*, dans les pièces justificatives. [58]

Le bénitier en marbre blanc qui est ici appartenait au couvent de Ste-Ursule.

CHAPELLE DE SAINT CRÉPIN ET DE SAINT JOSEPH

Le tableau unique qui occupe le fond de la chapelle est la Présentation de Jésus au Temple, ou la Purification de la Sainte Vierge. Nous avons déjà parlé de ce mystère ailleurs (chapelle de la Congrégation des filles) ; nous nous contenterons de décrire ici cette œuvre, qui présente des caractères intéressants au point de vue de l'art.

L'amateur remarquera avec plaisir le cachet antique de cette toile : la pureté et la candeur qui reluisent sur toutes ces figures pleines de grâce, surtout celle de la Mère de Dieu, qui présente son divin Enfant au grand prêtre avec une émotion qui a quelque chose d'angélique, tellement elle est pure et candide.

14

La disposition des personnages est parfaite et retrace avec une exactitude admirable cette scène évangélique. Ce qu'il y a également de remarquable, et qu'on trouve rarement ailleurs, c'est le costume historique qui est ici reproduit avec une scrupuleuse exactitude. C'est par l'ensemble de toutes ces qualités que cette œuvre appelle l'intérêt des amateurs de la bonne peinture.

Les deux personnages qui, au premier plan, occupent les extrémités latérales du sujet, représentent saint Crépin et saint Crépinien, frères martyrs, de la primitive Église, dont nous venons de parler ci-dessus. Nous donnerons le détail de leur martyre en rendant compte du lambrissage qui décore cette chapelle.

On ne connaît pas l'auteur de ce tableau, ni l'époque précise où il a été fait; mais le genre de peinture et certains objets qui y figurent, entre autres la forme du lampadaire, indiquent le milieu ou la fin du XVe siècle. C'est sans contredit, avec le tableau de saint Honorat, ce qu'il y a de plus ancien dans notre Église en fait de peinture sur toile.

Retable et Boiserie.

Le retable est très-distingué; les colonnes torses composites, entourées de ceps de vigne chargés de raisins (emblème du vin eucharistique), sont très-belles; l'artiste y a déployé un talent supérieur; on s'arrête avec plaisir à en considérer la souplesse et les contours parfaitement étudiés et exécutés avec un art merveilleux. Les feuillages de vignes, parfaitement dessinés, sont découpés et fouillés à faire croire qu'ils ne tiennent pas au fût; nous n'avons rien de mieux travaillé dans ce genre.

Ces colonnes soutiennent un fronton cintré, coupé au tiers, sur les pans duquel on voit deux anges en pied tenant une guirlande de fleurs qui se relie à une figure de vierge debout au centre du fronton. Cet ensemble présente un tableau plein d'originalité et de fraîcheur délicate, qui fixe agréablement l'attention du visiteur.

La boiserie de la partie latérale est non moins remarquable, non pas précisément par la perfection artistique du travail, qui sous ce rapport, dans l'ensemble du moins, laisse à désirer, mais par quelques détails de la partie inférieure qui sont réellement beaux ; ce sont des fantaisies capricieuses de sculpture, des touffes de fruits, qui sont admirablement travaillés et fouillés, d'un dessin et d'un fini supérieur.

Mais ce qui présente un sujet d'étude aux touristes, et un objet vraiment intéressant aux archéologues, ce sont les six panneaux en bas-relief, qui divisent ces lambris (trois de chaque côté), reproduisant les scènes principales du martyre de saint Crépin et saint Crépinien, dont nous avons parlé dans l'explication du pilastre ci-contre de la nef ; c'est ce qu'il y a de plus ancien dans nos boiseries décoratives.

Le premier panneau, à gauche, nous montre l'empereur Maximien Hercule assis sur son trône, revêtu de son costume impérial, condamnant les deux frères au martyr.

Le second nous les présente au moment où on les jette à la mer attachés à une meule de moulin pour les submerger ; cette pierre énorme reste à fleur d'eau, surnageant comme une pièce de liége ; on aperçoit des

groupes de païens, dont les uns lancent des pierres énormes dans le but de faire enfoncer les meules, d'autres, moins barbares, contemplent avec étonnement le prodige de la droite du Tout-Puissant, en faveur de ceux qui ont confessé son nom.

D'un autre côté ce sont des anges qui balancent au-dessus d'eux des palmes, comme pour célébrer leur triomphe sur la rage et la cruauté des ennemis des confesseurs de la foi de J.-C.

Le troisième panneau, nous met sous les yeux un autre supplice. Le juge inique *Rixio-Varre*, avait ordonné, après le supplice de la roue, de leur briser les jambes. On voit les martyrs renversés par leurs bourreaux qui, avec des marteaux, frappent à coups redoublés sur leurs membres palpitants; ils ne perdent rien de leur calme. Un nouveau prodige soutient leur confiance; ils sont guéris miraculeusement, et leurs os brisés reprennent instantanément leur force et leur souplesse naturelle.

Mais la fureur du tyran n'est pas assouvie, ils sont jetés dans une chaudière d'huile bouillante. C'est ce qui est reproduit dans le quatrième panneau, qui est celui du fond, à droite; des anges portant des palmes se penchent sur cette chaudière brûlante, d'où nos martyrs sortent, sans avoir éprouvé la moindre douleur, pleins de vie et rayonnants de joie.

Celui du milieu nous montre Crépin courbant la tête sous le glaive qui est levé pour le décapiter. Son frère Crépinien est debout, qui lui montre de la main la couronne qu'un groupe d'anges lui apportent du ciel.

On voit à gauche du tableau *Rixio-Varre*, sur un

trône que surmonte un dais splendide, fixer d'un regard de tigre les victimes de ses fureurs. Ce tableau est des plus émouvants.

Le dernier, qui est le premier à droite, a un sujet historique un peu obscur et qui probablement n'a aucun rapport avec nos saints confesseurs. C'est un personnage couronné, un empereur qui paraît s'adresser à un jeune clerc accompagnant un évêque d'un âge avancé, revêtu d'une chape et mitre en tête On croirait voir saint Sixte au moment où, conduit au supplice, il est interpellé par le jeune diacre Laurent, qui se plaint à lui de ce qu'il ne l'a pas appelé pour le servir à l'autel de son sacrifice personnel, comme il était accoutumé à le faire à l'autel du sacrifice non sanglant de Jésus-Christ. L'empereur semble les repousser.

On aperçoit à l'angle du tableau, dans l'embrasure d'une porte, deux pauvres, désolés à la vue de Laurent menacé par l'ennemi le plus cruel des chrétiens : ils prévoyaient leur malheur et le sort qui attendait celui qui soulageait leurs misères, qui pourvoyait à tous leurs besoins ; Laurent, jeune Diacre, l'économe des pauvres, devait périr dans trois jours.

Comme il manquait un sujet pour compléter cette décoration sculpturale, l'artiste a eu l'idée de faire figurer ici saint Laurent, patron principal de cette paroisse ; c'est une simple présomption de ma part : j'adopterais volontiers une autre interprétation, qui serait mieux en harmonie avec le martyre de saint Crépin et saint Crépinien.

J'aime à le redire, ces bas-reliefs, qui datent du XVe siècle, s'ils ne sont antérieurs, ont un cachet tout par-

ticulier qui les distingue de toutes nos autres sculptures. Il est fâcheux qu'on ait eu l'idée de changer les teintes primitives, qui caractérisaient parfaitement l'époque de leur origine. L'archéologue s'arrêtera à étudier cette page de l'art antique ; il admirera dans toutes ces lugubres scènes, le mouvement des personnages, leurs poses naturelles, des types parfaitement vrais, entre autres celui du chauffeur de la chaudière, de l'empereur Maximien et du bourreau ; ce sont là exactement des modèles achevés, et mis en relief, de tout ce que nous rapporte l'histoire ecclésiastique des exécutions barbares, dont les confesseurs de la foi de Jésus-Christ ont été les victimes.

La statue de saint Joseph, qui repose sur le tabernacle, est admirée par les connaisseurs. Elle nous vient de Munich, des ateliers de Mayer (1870), elle est en bois. L'Enfant Jésus surtout est d'une beauté et d'une grâce ravissantes.

Les peintures de l'arcature et de ses pilastres sont des dessins fantaisistes, des arabesques, qui n'ont rien de saillant sous le rapport artistique ; au centre des pilastres on aperçoit, des deux côtés, une figure ; ce sont encore celles de saint Crépin et saint Crépinien. Ce sont de simples camaïeux.

Statue symbolique

Ici nous n'en trouvons qu'une, c'est la Modestie (fruit du St-Esprit). La statue a les mains jointes sur sa poitrine et les yeux modestement baissés ; sa coiffure est très-simple, ses pieds sont presque cachés par l'ampleur de sa robe.

La modestie est une vertu qui règle et modère toutes nos actions extérieures : notre manière de marcher, de nous vêtir, de parler, de prendre nos récréations, etc. Enfin, elle compose tout l homme extérieur, selon les principes et les règles d'une juste convenance. Elle prend sa source dans une disposition intérieure de sagesse et de modération de notre esprit et de nos passions ; car, comme le dit saint Ambroise (I, *Offic.*, 18), c'est d'après nos actes extérieurs que nous sommes jugés vertueux de cœur et de sentiments.

Ceci revient bien à l'oracle de la sagesse divine qui déclare « que l'habit du corps, le sourire des lèvres, la démarche de l'homme, indiquent ce qu'il est en réalité, et dans le fond du cœur. »

Cette modestie se reposa sur la Vierge des vierges et y imprima ses caractères les plus suaves, caractères que saint Ambroise nous a décrits de la manière la plus touchante, et que saint Bernard, un de ses enfants les plus illustres, a étudiés et reproduits dans sa personne, avec un soin et une exactitude telle qu'on croirait, en les lisant, que son historien ne parle plus du grand abbé de Clairvaux, mais de la Vierge immaculée. Je ne puis résister au plaisir de les mettre sous les yeux de mes lecteurs :

« Une certaine grâce spirituelle, dit cet historien, apparaissait sur son corps ; son visage brillait d'une clarté qui n'était pas de la terre, mais du ciel ; dans ses yeux rayonnait la pureté et la simplicité de la colombe, et sa beauté intérieure était si grande, que des signes évidents s'en échappaient au-dehors avec une telle abondance que tout l'homme extérieur, paraissait inondé de pureté et d'amabilité. »

C'est sans doute sur ces types si parfaits que notre artiste a fixé ses regards pour former l'image de cette angélique vertu. Quelle attitude humble et recueillie ! quelle candeur. quelle innocence, respirent sur notre figure symbolique ! comme sur ce visage limpide rayonne la modestie chrétienne et virginale ! rien de forcé et de composé, rien de raide et de heurté ; c'est le naturel et le moelleux de l'âme candide qui s'abandonne à son Père céleste, qui est l'objet le plus cher à son cœur, qui est l'objet de son amour, amour divin qui a éteint dans elle toute passion mauvaise, tout désir désordonné ; ces sentiments se reflètent au dehors sous les caractères les plus purs, les plus suaves qui nous rappellent la modestie ravissante et si aimable de la Vierge des vierges, de saint François d'Assise, de saint François de Sales, de saint Stanislas Kostka, qui était pour les peuples qui ont eu l'insigne bonheur de les voir une prédication vivante pleine de force et de charmes divins.

Ces réflexions réveillent en moi un souvenir ; c'est la parole bien sentie d'un sculpteur distingué de ce diocèse, M. Cournaud, père. Un jour visitant notre église (je me trouvais auprès de lui), il fut saisi d'étonnement en voyant tant de chefs-d'œuvres, et après avoir examiné en particulier les statues dont nous nous occupons en ce moment, se tournant vers moi : « Ah ! M. le curé, dit-il, « jamais nous n'arriverons à ce degré de perfection. Voyez « quelle admirable silhouette, comme tout respire l'a- « mour divin dans ces figures et ces poses !.... » Et des larmes brillaient dans ses yeux ; c'était un homme de talent et surtout un homme de foi ; mieux que tout autre il pouvait juger de la valeur d'une œuvre de son art.

La Confrérie de saint Crépin, patron des cordonniers, était très-ancienne et très-bien dotée, c'est ce qui explique le luxe de décoration que nous admirons ici ; il est à regretter que le souffle du jour ait desséché cette séve de foi qui faisait le bonheur de nos pères. Depuis les mauvais jours de la grande Révolution, la fête de saint Crépin n'a plus été célébrée, du-moins dans cette chapelle. Espérons des temps meilleurs, où la foi se ravivant dans les âmes, cette chapelle splendidement restaurée, reverra encore les fils de ceux qui l'ont tant honorée par leur religion, renouer les anciennes traditions de leurs ancêtres et jouir de leur bonheur et de leur prospérité, en pratiquant les œuvres de leur piété et de leurs vertus chrétiennes.

FOND DE L'ÉGLISE.

Le premier objet qui frappe le voyageur dans cette partie, c'est le groupe ronde-bosse en bois doré qui occupe la partie supérieure. On ne sait qu'admirer davantage, ou la beauté et la grandeur du dessin, ou le talent de l'artiste éminent qui l'a reproduit. Ce dessein n'est autre évidemment que celui de Lebrun dans son Assomption de la Vierge. Cette assertion ne peut être l'objet d'un doute pour tous ceux qui sont initiés à la connaissance des chefs-d'œuvre de l'art chrétien du XVIIe siècle. Seulement les exigences de l'emplacement où elle se trouve ici ont provoqué une petite modification dans la pose et le nombre des anges ; mais ce léger changement n'altère en rien l'intégrité du dessin et de l'idée du maître.

La Sainte Vierge, qui occupe le centre du tableau, est

de grandeur naturelle ; elle est posée sur des nuages splendides et, les bras élevés avec grâce, elle prend son essor vers le ciel ; sa figure est rayonnante, elle commence à apercevoir la Sainte Trinité avec un ravissement céleste. Le Père Éternel, de la main gauche, s'appuie sur le globe terrestre, et de la main droite, fait un mouvement pour couronner sa Fille bien-aimée ; le Fils le regarde avec un sourire de tendresse et étend les bras pour recevoir sa divine et immaculée Mère ; le St-Esprit, sous la forme d'une blanche colombe, est au milieu et se penche pour donner le baiser d'époux à celle qui à titre d'épouse a reçu la plénitude de ses dons. Rien n'est comparable à cette scène ravissante.

Deux grands anges, à longues et larges ailes déployées, soulèvent une masse d'éclatants nuages qui transportent la Reine des vierges ; d'autres, de même grandeur (grandeur naturelle), et non moins beaux, tiennent dans leurs mains la couronne dont son front va être ceint ; tout autour, à un degré plus bas, une multitude d'autres petits anges, d'un type des plus gracieux, voltigent, portés sur des nuages, présentant des corbeilles de fleurs en chantant le triomphe de leur Reine ; ils répètent en chœur : *Quelle est celle qui s'avance du désert de la terre, environnée de tant de délices, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ? nous courrons à l'odeur de ses parfums.* Cant. VIII.5.

Enfin une guirlande de têtes chérubiniques, du meilleur goût, se dessine au-dessus de la Sainte Trinité, dont il semble former la couronne, et produit le meilleur effet.

Disons-le sans hésiter, la splendeur de ce groupe, la largeur et le génie de cette composition, saisissent tout d'un coup l'esprit et le cœur du touriste chrétien.

Quelle majesté dans la tête du Père Éternel ! Comme elle est digne et auguste ! Quelle bonté, quel amour dans les traits de son Fils, Fils aussi de Marie, qu'il va couronner de ses propres mains, de concert avec son Père ! quel mouvement ! quelle pose naturelle dans la Vierge !

Je ne suis pas étonné de l'enthousiasme qu'éprouvent tous les hommes de goût à la vue de ces beautés hors ligne; ils regardent, ils contemplent, et puis s'écrient comme hors d'eux-mêmes : *Oh ! c'est magnifique !*

Un de ces hommes, des plus distingués par ses connaissances spéciales dans cette partie, me disait en me montrant ces sculptures : « M. le curé, j'ai beaucoup voyagé, « j'ai vu de bien belles églises, on ne voit rien de sem- « blable nulle part, même à Rome (1). »

L'archéologue remarquera avec intérêt les cariatides (ou courbeaux) qui soutiennent la balustrade de cette partie de l'*atrium* (des tribunes) ; elles sont vraiment remarquables par la distinction et la correction du dessin, et surtout par une large facture qui les place au premier rang du genre ; on en trouve peu qui soient de leur valeur artistique. On aperçoit dans les vides qui les séparent et qui forment un encadrement avec l'astragale rectiligne qui se profile dans toute la largeur de la nef, diverses peintures qui, il sera facile de le voir, sont de fraîche date (1863). Nous les avons introduites là pour mettre quelques décors dans cette surface un peu dénu-

(1) L'abbé Pougnet.

dée ; l'œil était choqué de cette nudité, surtout après nos grandes restaurations, qui la faisaient ressortir encore davantage. [60]

Au centre, on aperçoit une inscription sur marbre noir, concernant la consécration de l'Église, faite par Mgr de Sade, évêque de Cavaillon, le 29 mai 1672. [61].

A côté de cette légende, nous voyons deux blasons ; celui de gauche est de l'évêque consécrateur, et celui de droite de Mgr Debelay, archevêque d'Avignon sous lequel ont eu lieu nos grandes restaurations.

Les autres encadrements nous montrent des sujets de fantaisie, vases, corbeilles de fleurs, etc. Celui qui est au-dessus des fonts baptismaux porte ces paroles : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto non potest introire in regnum cœlorum*. Celui qui ne se sera pas régénéré par l'eau et le St-Esprit, ne pourra entrer dans le royaume des Cieux. C'est la preuve évangélique de la nécessité du Baptême.

Dans celui qui est du côté opposé, et au-dessus de la Vierge, on lit : *Asperges me hyssopo et mundabor*. Vous m'arroserez avec l hysope et je serai purifié. Ceci fait allusion au bénitier qui occupait la place de la statue avant la Révolution.

Au-dessous des courbeaux, et de chaque côté du tambour, il y a deux grands encadrements d'un dessin distingué ; celui de droite abrite le baptistère, et celui de gauche, une Vierge : c'est *Notre-Dame de Bon Secours*.

Ces édicules nous rappellent par leur forme les anciennes piscines des XIIIe et XIVe siècles, pratiquées au coin de l'Épître, où le prêtre, au *lavabo*, venait se laver les mains, et dont nous avons un beau modèle dans cette

église, caché derrière le grand retable du chœur ; les archéologues le verraient avec plaisir.

Ces édicules sont formés de deux colonnes ionique pur, cannelées et engagées, suivies d'un pilastre, même style, qui soutiennent un entablement surmonté d'un fronton triangulaire, orné de modillons et d'oves d'un très-bon goût mais très-simples. Entre ces colonnes est pratiquée et établie la conque-piscine baptismale, en pierre sculptée avec une certaine distinction, recouverte par un dôme en bois, style romano-byzantin, au-dessus duquel on voit un bas-relief ronde-bosse, représentant Jésus-Christ baptisé par saint Jean-Baptiste ; c'est un beau travail de sculpture, qui n'est pas assez remarqué par les visiteurs. Un peu plus haut, dans un médaillon de forme circulaire, le Père Éternel s'appuyant sur le globe fixe, avec une attention marquée, son Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances, s'abaissant, sous la main de son divin précurseur, pour en recevoir un baptême qui doit consacrer le baptême chrétien et lui donner toute sa vertu.

Du côté gauche, nous voyons une belle statue de la Sainte Vierge, en pierre, tenant son Fils de la main gauche, et de la droite un sceptre élevé, comme pour terrasser le démon sous la figure d'un monstre qui se débat à ses pieds, lequel s'efforce d'enrouler dans les longs plis de sa queue de serpent, notre âme, sous la figure d'un enfant qui élève ses mains et ses yeux vers elle pour lui demander son puissant secours. Cette Vierge est un objet d'art excessivement remarquable. En la regardant de près, il sera facile de se convaincre qu'il n'y a ici qu'un seul bloc duquel on a fait sortir tous les détails si bien

traités du groupe ; il n'y a qu'un talent supérieur qui, ait pu remplir une tâche aussi délicate et aussi difficile, avec un pareil succès. Il est fâcheux que l'auteur reste inconnu ; il ne l'est pas moins que cette statue soit placée dans un point d'optique défavorable ; elle gagnerait beaucoup à être vue à une certaine distance. Dans sa position primitive, l'optique avait été parfaitement ménagée, ce qu'on ne pourra jamais ou difficilement obtenir dans notre église paroissiale. (Voyez les pièces justificatives).

Cette Vierge est vénérée sous le titre de Notre-Dame de Bon Secours; les fidèles lui ont une dévotion singulière, qui se manifeste par des prières fréquentes et l'offrande de cierges qui brûlent presque sans interruption en son honneur. Cette confiance n'est pas de fraîche date. Bien avant la grande Révolution les habitants de L'Isle et des environs, invoquaient avec une ferveur édifiante Notre-Dame de Bon Secours, qui se trouvait dans l'église du couvent des Minimes, et qui fut transportée en la place où nous la voyons aujourd'hui, lors de la destruction dudit couvent.

Le tambour est une œuvre de maître; les amateurs l'inspectent dans ses plus petits détails et en admirent autant le dessin que le fini du travail. Il fut fait par un artiste de cette ville du nom de Reboul, quelques années avant la grande Révolution; faute de ressources suffisantes, il ne put faire le couronnement, qui a été ajouté après-coup et par un ciseau moins habile, comme il est facile de le voir. Les têtes d'anges ailés qui sont au-dessus des portes sont bonnes et s'harmonisent très-bien avec le style et la perfection de l'ensemble de ce chef-d'œuvre.

La croix et les anges adorateurs qui la surmontent, n'ont pas été faits pour occuper cette place, ils ont été mis là pendant la tourmente révolutionnaire et nous viennent d'un de nos couvents supprimés. Le Christ, comme objet d'art, n'a rien de distingué ; mais les anges adorateurs ne sont pas sans mérite, quoique encore loin de la perfection. Ce qui est meilleur, ce sont les statues de grandeur naturelle et polychrômes, qui sont entre le pilastre de la chapelle de saint Roch et de saint Crépin et celui des fonts baptismaux et de Notre-Dame de Bon-Secours. Celle de droite est saint Louis, évêque de Toulouse. Nous ne dirons rien sur sa légende, nous l'avons esquissée ailleurs (tableaux de la porte latérale) ; à gauche, c'est sainte Claire, tenant un ostensoir à la main. [64]

Sainte Claire naquit à Assise, en Italie ; elle prit l'habit religieux en 1212, des mains de saint François d'Assise, à l'âge de 18 ans ; sa sœur Agnès, nonobstant les difficultés qu'elle rencontra de la part de sa famille, se joignit à elle à l'âge de 14 ans. Claire fut la fondatrice de l'Ordre des *Pauvres Clarisses*, sous la direction du patriarche d'Assise. Leur couvent fut établi auprès de l'église de St-Damien et en prit le nom. A une certaine époque une troupe de Sarrazins et d'autres infidèles vinrent assiéger Assise ; ils attaquèrent le couvent de St-Damien qui était hors la ville. Déjà ils en escaladaient les murs ; sainte Claire, quoique malade, se fit porter à la porte du monastère, avec un ciboire contenant le St-Sacrement, lequel fut placé à la vue des ennemis. S'étant ensuite prosternée devant Jésus-Christ, elle versa un tor-

rent de larmes et lui adressa cette prière : « Serait-il pos-
« sible, ô mon Dieu, que vos servantes que vous avez
« rassemblées ici et que vous avez nourries dans votre
« amour, tombassent entre les mains des infidèles? Sau-
« vez-les Seigneur, et moi avec elles. »

Sa prière terminée, elle crut entendre une voix qui lui disait avec douceur : « Vous serez toujours sous ma protection. »

Au même instant, une terreur subite s'empara des assiégeants, qui s'enfuirent avec une telle précipitation, que plusieurs en furent dangereusement blessés. Claire se distingua par l'exercice de toutes les vertus, mais surtout par sa pauvreté, son humilité et son obéissance. Elle mourut le 11 août 1253, dans sa soixantième année; elle en avait passé 42 dans la profession religieuse. Elle fut canonisée en 1255, par Alexandre IV. Ses reliques reposent dans la nouvelle église qui fut bâtie dans l'enceinte de la ville en 1265.

C'est par l'ostensoir qu'elle tient ici entre ses mains, qu'on a voulu rappeler le grand miracle dont nous avons parlé ci-dessus.

Cette sculpture est d'une rare perfection ; les touristes instruits et compétents en cette matière s'arrêtent avec plaisir devant elle, et admirent autant sa pose naturelle et toute mystique, que la souplesse et le fluide du costume monacal.

Du côté des fonts baptismaux, et au-dessous de la statue de saint Louis, évêque, on remarque une petite inscription. Elle a trait au prévôt de Tache ; la voici dans toute sa brièveté :

D. O. M.
Hic jacet cor
Dominici de Tache
Avenionensis
Hujusce ecclesiæ præpositi
Obiit XVI junii MDCCIX
Requiescat in pace

Il avait succédé à l'abbé de Casal en 1696 ; sa prévôté fut donc de 13 ans, et lui-même fut remplacé par le prévôt de Sade, comme nous l'avons vu dans l'introduction.

Les arceaux de l'*atrium*, ont été décorés lors de la grande restauration (1861). Ces décors leur étaient nécessaires pour les harmoniser avec l'ornementation de la nef. L'œil eût été choqué de l'absence de toute peinture dans cette partie; mais on s'est borné aux arcs, qui ont tous reçu des sujets variés, que les hommes de l'art ne manqueront pas d'apprécier : ce sont des rinceaux, des enroulements, des entrelacs, des arabesques, des fantaisies empruntées au style oriental, etc. etc., mais d'un très-beau choix, et le tout assez bien exécuté.

Dans cette circonstance, nous avons placé des culs-de-lampe aux clefs de la voûte, en bois doré et sculpté ; c'était convenable pour assortir l'ensemble des ornements inférieurs.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

[1] Le couvent des Cordeliers, comme c'était de règle, même du temps du saint fondateur, s'établit hors la ville du côte du midi ; mais lors de l'invasion du cruel baron des Adrets (1562), ils furent obligés de rentrer dans la ville, leur couvent ayant été démoli comme tous les autres bâtiments, moulins, usines, etc. etc., par mesure de sureté.

Ils occupèrent une maison assez vaste, mais relativement insuffisante, au quartier *Bouigas*, près la petite place actuelle qui se trouve vis-à-vis la maison du chanoine Delaye. Mais cette demeure ne fut que provisoire ; bientôt après ils acquirent un local vaste et commode, qui était borné au midi par la grande cour de la prévôté, et au nord par la petite rue qui débouche au *Portalet* (1).

Leur église était vaste, et bon nombre de nobles familles y avaient leur tombe. C'est dans cette église, qu'en 1663, Mgr de Saumane, évêque de Cavaillon, érigea la Confrérie de la Bonne Mort, ou des agonisants. On y exposait le Saint-Sacrement pour ces derniers. La Confrérie du Saint Rosaire y avait été établie canoniquement, et l'Octave des Morts s'y célébrait comme à la paroisse solennellement.

(1) La première pierre en fut posée en 1564, par le général du Comtat, Serbellioni. (Courtet, *Dictionn. géographique des comm. de Vaucluse*).

Le quartier qu'ils habitèrent pendant 400 ans, a conservé le nom de *Logis-Vieux*, comme souvenir de leur première demeure, et la rue qui l'avoisine, est appelée encore rue des *Frères Mineurs*. Ces religieux, quoique de la famille des ordres mendiants, ne faisaient pas de quête, ils vivaient des revenus de quelques biens-fonds qu'ils possédaient.

A l'époque de 89, leur nombre était bien restreint. Voici le nom des derniers Pères :

Le Père Latour, dit Père inquisiteur.
Le Père Pastouré.
Le Père Gibert.
Le Père Nourri, mort en Italie.
Le Père Vial, de Briançon.
Le Père Chaix, de Château-Renard.
Le Frère Berton, de L'Isle.

[2] Ce Concile provincial se réunit à L'Isle, le mardi après la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, sous la présidence de Jean de Baux, ou Baucian, archevêque d'Arles. On y fit plusieurs règlements pour le bien de l'Église et contre les hérétiques.

Le second article regarde les inquisiteurs, et l'on voit que cet office avait été déjà rempli par les religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs Tous les évêques du Comtat Venaissin y assistèrent en personne ou par leurs délégués ; de ces derniers, furent l'évêque d'Avignon et celui de Vaison. (*Histoire de l'Église de Vaison*, in-4°, p. 121).

[3] Ce second Concile, convoqué à L'Isle par le B. Rostaing de Capra, archevêque d'Arles, eut lieu quelques jours avant la Noël. Ce fut également un concile provincial, et il eut pour objet la formation d'une règle pour la province ecclésiastique d'Arles qui porte son nom. (*Ibid.*, p. 132).

Il est question d'un troisième Concile tenu à L'Isle en 1303. (Voyez Lalauzière, *Abrégé de la chronologie de l'histoire d'Arles*, p. 210).

[4] J'ai cru devoir consigner ici une brève notice sur l'abbé Jean-Baptiste Roumillon, qui est une des gloires de la ville de L'Isle.

Je l'ai tirée en substance de la vie de ce saint prêtre, écrite en 1664, par un prêtre de Marseille, l'abbé Bourguignon, laquelle *Vie* présente un caractère de vérité et

d'impartialité que le lecteur attentif ne saurait méconnaître.

Je me suis arrêté d'autant plus volontiers à cette détermination, que cette *Vie* est devenue extrêmement rare et qu'il n'est pas moins convenable et utile que les fidèles de cette paroisse n'ignorent pas totalement les vertus de ce grand serviteur de Dieu, enfant de la cité.

Cela, d'un autre côté, me donnera l'occasion de rectifier une erreur historique où sont tombés quelques biographes du Bienheureux César de Bus, au sujet de l'apparition en France de l'ordre des Ursulines.

Si quelques personnes trouvent un peu prolixe, à titre de notice, cet abrégé de la *Vie* de notre bienheureux chanoine, nous leur dirons que nous ne pouvions pas mieux faire sans nous exposer à des lacunes extrêmement regrettables.

Jean-Baptiste Romillon naquit dans cette paroisse de L'Isle en 1553. Son père, victime d'une criante injustice, mû par un sentiment de vengeance, peut-être de désespoir, avait embrassé la Réforme. Son fils jeune encore le suivit dans son égarement. Mais un jour se trouvant à Montpellier, et entendant prêcher un ministre protestant, il commença à douter de la vérité de sa religion. La rectitude, la justesse de son esprit, la bonté de son cœur, aidés de la grâce d'en haut, firent le reste.

Se trouvant à Avignon chez Madame de Châteauneuf, il lui tomba sous la main le *Traité de l'Oraison*, du Père de Grenade. Cette lecture donna le dernier coup à sa conversion. Il fit abjuration entre les mains de Mgr l'évêque de Cavaillon, en 1579, à l'âge de 26 ans.

Bientôt il abandonna le commerce où il était entré, et fuyant la présence de son père, qui fait toutes sortes d'instances pour le marier à L'Isle, il se rend au collège de Tournon, le 13 mai 1583 ; il y fait ses études de latinité. Abandonné de son père et de son frère, il pourvoit à ses besoins en faisant les petites écoles.

Ce fut alors que l'évêque de Cavaillon, connaissant sa pénible position, lui offrit un canonicat à la Collégiale de L'Isle, qu'il accepta, sur l'avis du Père Pecquet, jésuite, son confesseur. Il ne tarda pas d'entrer dans les ordres sacrés, ce fut vers l'an 1587.

Devenu diacre, il fréquenta à Cavaillon, où il avait presque établi sa résidence, la chapelle de St-Jacques ; c'est là qu'il commença à prêcher avec la plus grande édifi-

cation. La peste ayant envahi Avignon, les Jésuites de cette ville vinrent chercher un asile à Cavaillon. Ce fut là que l'abbé Romillon, voyant faire le Catéchisme au R. P. Philippe Chanan, jésuite, après avoir consulté Mgr l'évêque, le Père Pecquet, et aussi César de Bus, dont il avait fait la connaissance depuis quelque temps, et avec lequel il s'était lié de la manière la plus intime, il prit l'irrévocable détermination de s'adonner à cette manière d'instruire le peuple.

Ordonné prêtre en 1588, il fait la Doctrine chrétienne dans la cathédrale de Cavaillon, et à L'Isle dans l'église paroissiale et collégiale avec un remarquable succès.

César de Bus, le chanoine Requini, premier compagnon de Romillon, ne peuvent en croire leurs yeux; ils semblent vouloir l'abandonner à ses propres forces, attendant le résultat de si beaux commencements; ils se contentent de prier pour lui.

Étant venu à Avignon chez les Pères Jésuites, où il avait dit sa première messe, il avait un sincère désir de revenir à L'Isle, mais ses supérieurs l'en empêchèrent, à cause de la peste qui venait d'y éclater et qui y séjourna jusqu'à l'année suivante. Son séjour dans Avignon ne fut point un temps perdu pour lui, il y fit la doctrine chrétienne aux hôpitaux, aux prisons, avec un zèle, une charité si grande, si manifeste, que le peuple lui donnait le surnom de *Fervent*.

Outre les processions et autres cérémonies qu'il faisait faire assez souvent pour attirer la bénédiction du ciel sur son œuvre, afin d'apaiser la colère de Dieu et mettre en mouvement les fidèles, voici la manière dont il organisait son catéchisme.

Il faisait habiller en anges les enfants les plus sages et les plus instruits et les ayant fait asseoir sur des siéges préparés aux angles de l'assemblée, il leur faisait réciter les leçons qu'il leur avait données. Il les expliquait ensuite; mais c'était avec tant de clarté et d'onction, il se mettait si bien à la portée de son auditoire, que tout le monde, même les grands et les savants, s'y intéressaient et en tiraient les plus grands profits pour le bien de leur âme.

César de Bus avait déjà fait sans doute le catéchisme, la doctrine chrétienne à Cavaillon; d'autres, même des

saints, l'avaient fait ailleurs (1); mais il est certain que la méthode adoptée par le Père Romillon était plus propre qu'aucune de celles pratiquées jusqu'alors à attirer, à instruire le peuple, à lui inculquer plus aisément et profondément les vérités saintes de la religion. Aussi, César de Bus lui-même en fut frappé ; il vint à L'Isle, à la sollicitation de l'abbé Romillon, pour voir de ses propres yeux les merveilles opérées par son parent et son ami. Il reconnut la supériorité de cette forme d'enseignement, il s'y exerça à L'Isle même, sous les yeux du Père Romillon. Certes, nous sommes bien loin de croire et de dire que le catéchisme ait été inventé par ce dernier, nous l'avons déjà observé ci-dessus; mais, encore une fois, on doit reconnaître que, quoique le catéchisme soit aussi ancien que l'Église, l'abbé Romillon le fit revivre à une époque où il paraissait presque oublié, s'y adonna d'une manière toute spéciale, et par l'exercice et la pratique d'une méthode qui était son fait, lui donna une renommée et un éclat que des succès merveilleux et inouïs jusqu'alors, du moins en France, justifièrent au jugement des esprits les plus prévenus contre cette forme d'enseignement.

Appelé par l'évêque de Viviers pour l'établissement de la doctrine chrétienne dans son diocèse, il n'entreprend ce voyage que sur l'avis du Père Pecquet et de César de Bus ; il resta deux mois dans cette mission, il y établit la doctrine chrétienne suivant sa méthode, et après y avoir opéré un bien immense, il retourna à Cavaillon rappelé par son évêque. Ce fut à cette époque qu'il fit cesser dans cette dernière ville le bal qu'on avait établi devant l'église même, et qu'il prononça ces mémorables paroles: Hérodias avait fait tuer en dansant saint Jean-Baptiste, et vous, vous tuez Jésus-Christ. — La danse fut abolie.

A L'Isle, il habitait chez sa sœur ; mais dans ces conjonctures, il la quitta pour se mettre dans une maison avec le chanoine Requini, son ami intime, et Paulet Imbert, qui faisait auprès d'eux l'office de Marthe. Ce fut là comme la première maison de la doctrine chrétienne. Quatre jeunes gens vinrent bientôt se réunir à eux, et tous ensemble se livrèrent à l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres, ne rougissant pas d'aller eux-mêmes préparer les bancs pour le catéchisme et la doctrine chrétienne.

(1) Joseph Calasanz en Espagne, mort en 1608.

Sur l'invitation de l'évêque de Cavaillon, qui avait été sollicité à ce sujet par Mgr de Viviers, il retourna dans cette ville, mais cette fois ce fut en compagnie de César de Bus. Avant de partir, ils font une retraite à L'Isle, dans la petite communauté de Romillon. Arrivés à Viviers, César de Bus resta dans la ville, comme prédicateur plus distingué, tandis que lui se répand dans la campagne, parcourt les villages et les bourgs et opère partout des prodiges de conversion, de grâce et de salut.

Je suis étonné que le Père Marcel, doctrinaire, dans sa *Vie de César de Bus*, en parlant du voyage de ce dernier à Viviers comme missionnaire, ne dise pas un mot de son compagnon, le Père Romillon. Ce sont là de ces omissions que l'on rencontre avec peine dans des historiens graves et conciencieux. La même remarque pourrait être faite dans beaucoup d'endroits de cette même *Vie*.

Nos Missionnaires restèrent trois mois dans le Vivarais; ils semblaient frayer la voie au grand saint François Régis, qui, 30 ans plus tard, devait arroser de ses sueurs ces mêmes contrées.

Ils évangélisèrent presque toutes les paroisses de ce diocèse, dont les habitants, de mœurs presque barbares, étaient plongés dans la plus crasse ignorance des vérités saintes de la foi. Ils quittèrent avec peine ces abruptes montagnes, mais il fallut céder aux nécessités des circonstances. Les guerres de religion avaient envahi ces pays pauvres et isolés : le poste n'était plus tenable. Ils revinrent donc à Cavaillon, où après avoir rendu compte de leur mission, ils se livrent encore à la prédication. César de Bus prêche dans Cavaillon, et par son éloquence et son érudition, il donne un nouveau relief à la doctrine chrétienne.

Romillon étant retourné à L'Isle, y ranime le zèle des habitants pour le catéchisme, zèle un peu ralenti par sa longue absence ; il recommence ses processions, le chant des cantiques, etc. etc. Mgr de Bourdini, évêque de Cavaillon, est ravi de ses succès, et après les avoir vus à L'Isle de ses propres yeux, il retourne dans sa ville épiscopale et ordonne au chanoine Thomas, théologal, homme distingué par son savoir, de remplcer ses leçons de théologie par le catéchisme.

Ce fut à la même année (1592), le jour de saint Michel, que l'abbé Romillon réunit dans sa petite maison de L'Isle douze prêtres. César de Bus présida cette assem-

blée. On y prend la détermination d'établir une maison à Avignon. Il est bon de remarquer ici qu'il ne fut nullement question de vœux dans cette première réunion ; l'idée du contraire y domina: la charité seule sera le lien qui unira les divers membres de cette pieuse congrégation.

Romillon est choisi pour faire la fondation d'Avignon. (Notons en passant, que dans la *Vie de César de Bus*, du P. Marcel, il n'est pas fait mention de cette assemblée à L'Isle, ni du choix du P. Romillon pour l'établissement de la première maison à Avignon).

Il y fut accompagné de Michel Marisiis, de Finelly, chanoine de St-Agricol. Par l'entremise de ce dernier, il obtint du chapitre de cette église, d'y faire le catéchisme de la doctrine chrétienne. Il s'en acquitta, comme toujours, avec un plein succès.

Sur ces entrefaites, il reçut de Rome des bulles d'indulgences pour les personnes qui feraient la doctrine chrétienne, ou y assisteraient. Il les avait demandées lui-même après la première assemblée dont il est question ci-dessus. Approuvées par l'évêque de Cavaillon, César de Bus qui, après M. Romillon, avait plus de part qu'aucun autre à l'œuvre de la doctrine chrétienne, fut député pour les publier à L'Isle ; ce qu'il fit avec une solennité et un talent remarquables.

Il n'est pas peut-être hors de propos de mentionner ici que ce fut à peu près vers cette époque (1593-1594), que ce grand serviteur perdit la vue, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre, de concert avec l'abbé Romillon, sa grande œuvre.

Ce fut vers le même temps qu'il prit une si grande part à la conversion miraculeuse du père de ce dernier, qui eut lieu à Avignon. Elle fut le fruit des prières de son digne et vertueux fils.

Ce vieillard se retira chez sa fille à L'Isle, où il fit abjuration dans l'église paroissiale, entre les mains de Mgr l'évêque de Cavaillon, venu exprès dans cette ville pour cette cérémonie. Il mourut quelques temps après à L'Isle dans la maison des Pères de la Doctrine chrétienne, à laquelle il avait été agrégé, le jour de la fête de la Circoncision, ce jour-là même où, quelques années auparavant, il s'était converti.

Nous devrions relater en ce moment l'établissement de la première maison de l'Ordre des Ursulines, que l'abbé

Romillon établit à L'Isle, et qui a été le berceau de ce célèbre Institut en France. Mais dans la crainte de trop charger cette notice déjà un peu longue, nous nous réservons de faire connaître cet événement si honorable pour l'abbé Romillon, lorsque nous rendrons compte des divers personnages qui figurent dans le tympan du chœur de notre Église et où l'on voit une ursuline à côté d'une sœur de sainte Élizabeth.

Les nombreux voyages que faisait notre saint chanoine pour l'établissement de ce pieux institut de vierges chrétiennes, ne l'empêchaient pas de vaquer aux exercices de la doctrine chrétienne. Ce fut dans ces conjonctures qu'on obtint, après bien des efforts, le couvent de Ste-Praxède à Avignon. L'archevêque de cette ville, Taurugy, partant pour Rome, conseilla à tous ces bons prêtres de solliciter auprès du Vice-Légat l'érection de leur maison en communauté, ce qui fut accordé sans retard. Cette concession les engagea à penser sérieusement à l'élection d'un supérieur général. Leur choix tomba sur César de Bus, désigné par le P. Romillon lui-même, à toute l'assemblée, comme plus propre que tout autre à remplir cette importante charge.

Après l'accomplissement d'un acte aussi grave et aussi solennel, on fit un règlement qui devait être commun à la maison de L'Isle et à celle d'Avignon, règlement qui fut approuvé par le Vice-Légat, François Bourdini, lequel étant évêque de Cavaillon, avait vu le commencement de cette belle œuvre et l'avait encouragée. Ce prélat connoissait particulièrement l'abbé Romillon, il l'avait ordonné prêtre et n'avait pas craint, dans une circonstance délicate, de le justifier, même en chaire, d'une infâme calomnie.

Quelques années après, l'archevêque Taurugy, étant à Rome, où il fut promu au cardinalat, obtint du Pape de transférer les Pères de la Doctrine chrétienne du couvent de St-Praxède à St-Jean-le-Vieux. Ce fut César de Bus qui prit possession de ce dernier couvent, le 11 juillet 1599,

Une bulle pontificale, en date du 23 décembre 1597, autorise la Congrégation de la doctrine chrétienne et accorde de nombreuses indulgences et plusieurs privilèges aux personnes qui s'y font agréger.

Mais n'oublions pas de noter que cette bulle ne fait mention que d'une *Congrégation purement ecclésiastique*,

c'est-à-dire sans vœux de religion. Elle permet d'élire un supérieur pour le seul bon ordre de la Communauté.

César de Bus, supérieur de la maison d'Avignon, reste à St-Jean-le-Vieux, qui est devenu le siége principal de l'institut.

Le Père Romillon revint à l'Isle, tant pour les Ursulines que pour bien constituer la maison de la doctrine chrétienne de cette ville. M. l'abbé Pompée des Isnards, seigneur de Brantes, donne sa propre maison pour cet objet, et y ajoute encore un corps de bâtiment pour un noviciat. On bâtit en même temps une église. L'abbé Romillon, qui anime tout de sa présence, devient manœuvre dans cette construction ; il s'abaisse aux offices les plus pénibles et les plus bas, avec un esprit de foi remarquable. Une fois achevée, elle est consacrée par l'évêque de Cavaillon, Mgr Jérôme de Chantilly, sous le titre de St Pierre et de St Paul, la veille de la fête de ces deux grands apôtres, le 28 juin.

De concert avec César de Bus, il fonde à Aix une maison de la doctrine chrétienne ; ce fut à peu près vers cette époque qu'il fut à L'Isle l'objet d'une affreuse calomnie ; mais toutes ces épreuves n'arrêtèrent point l'essor de son admirable zèle ; il revient à Aix où l'évêque le prie de l'accompagner dans la visite de son diocèse livré à un excès d'ignorance incroyable.

Certains prêtres ne se croyaient pas obligés de se confesser ; d'autres donnaient l'absolution avec l'*Ave Maria*, disant que toutes les paroles étaient bonnes pour la forme de l'absolution.

De retour à L'Isle, sa vertu fut de nouveau mise à l'épreuve, en supportant avec une douceur et une patience admirable, je dirais héroïque, des procédés indignes, et profondément humiliants de la part de religieux relâchés de cette ville. C'est par là que le Seigneur épure fréquemment la sainteté de ses serviteurs et les élève à un plus haut degré de perfection.

Appelé par César de Bus à Avignon pour l'assemblée générale, où il fut question de faire des vœux, notre saint prêtre le refuse formellement, protestant qu'il n'a jamais été question dans l'institut que d'un état purement ecclésiastique ; il est suivi dans sa détermination par cinq de ses confrères, entre autres, par M. de Brantes. Il retourne a Aix, d'où il écrit plusieurs lettres dans lesquelles il montre d'une manière péremptoire que l'institut n'a été ap-

prouvé par le Souverain Pontife que comme *institution ecclésiastique* ; quelques agitations se produisent dans la congrégation par suite de ce différend. Le Vice-Légat et l'archevêque d'Aix interviennent ; mais on ne peut, malgré cette haute et puissante médiation, s'accorder et s'entendre. A la fin il est conclu et arrêté que César de Bus gardera St-Jean-le-Vieux, et que la maison d'Aix sera sous la dépendance du P. Romillon ; celle de L'Isle est laissée au P. de Brantes, qui l'ayant fait bâtir, aura à s'expliquer plus particulièrement un peu plus tard.

Ils se voient quelques temps après avec César de Bus, qui le comble d'amitié et lui explique comment il a été porté à cette mesure ; ils se quittent toujours unis de cœur et de sentiments, sinon par les liens d'une même règle.

Le Père Romillon, toujours à Aix, écrivit au cardinal Tourizy, archevêque d'Avignon, qui se trouvait en ce moment à Rome, et lui fit part de sa position ; cet éminent prélat lui répondit et lui dit que, puisqu'il est évident qu'il n'est appelé qu'à un état purement ecclésiastique, il doit prendre le règlement de Saint Philippe de *Néri*, en même temps que son nom. Ce parti est adopté par tous ses prêtres. L'archevêque susdit devient leur protecteur. Sous son patronage, ils obtiennent de Paul V une bulle qui érige la maison d'Aix, *ad instar Oratorii Románi*, sous la date du 13 décembre 1615 : ce fut le commencement de l'Oratoire en Provence ; ils étaient 12 prêtres, qui furent nommés dans cette bulle.

Ce fut au mois de février 1611 que le Père de *Bérulle*, ayant fait connaissance, à Paris, des RR. PP de *Rez* et de *Bermond*, qui étaient venus dans cette capitale accompagner la Révérende Mère de *Bermond*, écrivit une lettre au Père Romillon, dans laquelle le pieux cardinal, lui demandait une association entre les deux instituts sans les confondre. Notre saint prêtre, touché de cette démarche, entreprit le voyage de Paris ; il voit Mgr de *Bérulle* qui tombe d'accord avec lui sur tous les points et approuve ce que le Père Romillon avait ajouté aux règlements de Rome, c'est-à-dire que les maisons établies ou à établir à l'avenir auraient une parfaite communication et correspondance spirituelles et temporelles entre elles ; que les sujets changeraient de demeure selon les besoins des maisons et l'ordre des supérieurs.

De Paris, l'abbé Romillon revint à Aix, où il convoque

les supérieurs des maisons déjà formées, à Marseille, Arles, etc., etc., et leur propose cette union sous un seul supérieur général ; ce qui est accepté. On députe à Paris le Père de *Rez* et le Père *Mérindol*, qui doivent tout conclure au nom de leurs confrères.

Cette union est consommée par un acte authentique, à Tours le 21 septembre 1619, au grand contentement de tous (1).

Le Père de Bérulle exigea néanmoins que le Père Romillon restât supérieur particulier de la maison d'Aix et de toutes celles qui avant la réunion en dépendaient.

Ce saint prêtre voulut faire une visite de toutes les maisons des Ursulines, pour lesquelles il avait tant travaillé. Ce fut après cet acte d'un zèle tout apostolique qu'il fut atteint d'une fièvre maligne, qui l'enleva à l'affection et à la vénération de ses confrères et de ses nombreux amis, comme aussi à la considération et à l'estime de la sainte Église; il mourut à Aix le 14 juillet 1622, entre les bras des PP. de Rez et de Bermond, à l'âge de 69 ans, dans les sentiments de foi et de piété les plus admirables. *Pretiosa in compectu Domini mors sanctorum ejus.*

L'auteur de la vie du P. Romillon cité au début de cette notice dit tenir tous ces détails, du R. P. de Rez, un des douze dont il est question ci-dessus, et qui vivait encore à l'époque où cette vie a été écrite. Il était nonagénaire; il avait rédigé des mémoires sur le Père Romillon, avec lequel il avait vécu dans la plus intime amitié mémoires et documents qu'il avait pris soin de recueillir lui-même et de vérifier pendant plus de quarante ans.

On lit à la suite de cette vie une multitude de prodiges ou de faits extraordinaires (il n'appartient qu'à l'Église de les caractériser), opérés en faveur de personnes qui ont imploré, avant ou après la mort du P. Romillon, les secours de ses prières auprès de Dieu.

Les Pères doctrinaires, ou les PP. de Saint-Jean (ils avaient reçu cette dernière dénomination à cause de leur séjour au couvent de Saint-Jean-le-Vieux à Avignon), occupaient à L'Isle l'emplacement en entier où se trouve aujourd'hui (1875) la confrérie des Pénitents bleus. Au moment de la révolution de 89, il n'y avait plus qu'un seul religieux, le Père *Dejean* mathématicien distingué, auteur d'un ouvrage d'arithmétique estimé, dans lequel il avait traité du système décimal.

(1) Voyez la vie préoitée du P. Romillon, pag. 339.

Ce bon Père faisait tous les dimanches le petit catéchisme aux enfants ; il savait et appréciait à sa juste valeur tout le prix d'un pareil enseignement.

Cette maison possédait deux campagnes assez considérables, l'une à Saumanes, l'autre à Vellorgues ; la grande tour lui appartenait.

[5] Saint François de Paule, né en la ville de *Paula*, en Calabre (Italie) 1416, fonda son ordre des *Minimes* vers le milieu du XVe siècle; ils furent ainsi appelés parce qu'ils se regardaient comme les derniers dans la maison du Seigneur. Appelé en France, notre saint assista Louis XI au moment de sa mort, qui eut lieu le 13 août 1483; lui-même mourut à l'âge de 91 ans, le 2 avril 1507, dans son couvent du *Plessis-du-Parc*, en France. Il fut canonisé 12 ans après sa mort par Léon X. Ses religieux vinrent à Avignon en 1675, et s'établirent à Vénasque, à la chapelle de Notre-Dame de Vie, au commencement du XVIIe siècle.

Un pieux habitant de L'Isle, nommé *Pierre Bernard*, et sa fille les appelèrent à L'Isle en 1604, et y fondèrent un couvent de leur ordre. Ce couvent par la beauté de son jardin arrosé des fraîches et limpides eaux de la Sorgue, par la richesse de son église et la hardiesse de la flèche qui la surmontait, était un des plus magnifiques et des plus agréables de nos contrées. Il était au quartier de Ville-Vieille. La révolution l'a fait disparaître, et il est difficile aujourd'hui de reconnaître les lieux qu'il occupait ; nous avons pourtant découvert au milieu de ses transformations et de ses ruines, une peinture représentant saint Louis, roi de France, assez bien conservée, mais de peu de valeur artistique (1).

Voici les noms des derniers religieux qui l'habitèrent :

Le P. Tassy, supérieur. Il était de Marseille; il se retira chez lui après la dispersion de l'ordre en France, il fut pris et traîné dans les rues de Marseille ; il mourut dans ce supplice.

Le P. Sala, d'Aix.

Le P. Mille, d'Aix.

Le P. Reynaud, de L'Isle.

(1) Ce fut en la même année 1604, que le pro-légat autorisa la délibération du 31 octobre précédent, par laquelle le Conseil de L'Isle avait voté *deux cents écus* pour aider les religieux Minimes à la bâtisse de leur église. (Ephémérides avignonaises, 1874).

Le P. Féraud, soupçonné d'être de la petite église.

Le P. Vachière de Rognac, en Provence.

Le P. Gomard; il fut mis à mort à Paris. Avant de monter à l'échafaud il s'écria : « Mon Dieu, je vous remercie » de verser mon sang pour vous comme vous l'avez » versé pour tous les hommes; heureux par ce sacrifice » d'expier la faute que j'ai faite en prêtant un serment » réprouvé par l'Église. »

Le frère Ange.

Le frère Antoine.

Le frère Nicolas. Celui-ci devint un patriote enragé, se vantant d'avoir coupé à Paris beaucoup de têtes.

Ces Pères vivaient de leurs rentes; plusieurs belles campagnes leur appartenaient.

[6] Le couvent des capucins, situé au nord de la ville, fut fondé en 1611, sur la demande des habitants de L'Isle. Vide de ses habitants depuis 89, il reste encore debout avec sa clôture intacte, ses allées, son parc splendides, et une prairie spacieuse, du milieu de laquelle s'élèvent l'ancien cloître et son église, dans un état de conservation vraiment extraordinaire, vu l'état d'abandon, où elle s'est trouvée depuis bientôt 90 ans.

Ces religieux vivaient de la quête. Les derniers hôtes de la communauté en 1788 furent :

Le Père *Corneille*, gardien, de Métamis.

Le Père *Bruno*, guillotiné à Orange; il était de Carpentras.

Le Père *Marc*, du Barroux.

Les frères *Antoine* et *Raphael*.

Le frère *Adrien*, qui se maria et devint charcutier à Avignon.

Le tiers-ordre de Saint François d'Assise avait dans leur église, avant la Révolution, une chapelle où il tenait ses réunions. Il avait commencé en 1706 et n'a fini qu'avec le couvent en 1791. Le premier directeur fut le Père *Dominique* de Salon, et le dernier le P. Corneille.

Le Père *Simon*, capucin de L'Isle, est resté, 31 ans directeur du tiers-ordre.

Parmi les noms des sœurs professes. Nous remarquons :

La sœur	Marie-Anne Janet.	1706
—	Anne-Marie Janet.	1714
—	Françoise Granet	1706
—	Anne Bonnet	1735
—	Jeanne-Marie Bonnard.	1749
—	Lucrèce Arnavon	1751
—	Magdeleine Serre.	1751
—	Anne-Marie Cornouin de Crozet . .	1752
—	Marie-Estonine de Crozet'	1757
—	Marie Courtet	1765
—	Marie-Marguerite Félix.	1786

elle est morte en odeur de sainteté.

Après la révolution, quelques filles de L'Isle furent reçues isolément par le P. *Granon*, à Cavaillon. Ce n'est qu'en 1854 que nous avons formé une communauté tertiaire et par là renoué la chaîne de nos anciennes traditions franciscaines brisée par la tourmente révolutionnaire; aujourd'hui, la chapelle de l'hôpital est le lieu de nos réunions.

Les RR. PP. Cordeliers recevaient également du tiers-ordre; mais les femmes n'étaient agrégées à la congrégation susdite que par une délibération de l'assemblée dirigée par les PP. Capucins.

[7] La Confrérie du Saint-Rosaire avait été érigée dans notre église paroissiale à une date que nous ignorons; mais en 1613, Paul V lui accorda nominativement des indulgences particulières, dont la teneur ne nous est pas parvenue, malheureusement; c'est ce que nous apprend un vieux registre, ou catalogue des noms des confrères, que nous possédons encore et qui depuis l'époque susdite (1613) reçoit invariablement chaque année les noms des confrères ou confréresses.

[8] Nous avons plus de documents concernant la confrérie du Saint-Scapulaire. Elle fut établie à L'Isle en l'église paroissiale et collégiale, dans la chapelle de Notre-Dame de Santé, le 14 septembre 1636, par le R. P. *Picholin*, prieur du couvent des Carmes d'Arles, lui-même député et délégué à cette fin par le P. *Ange Leblanc*, docteur en théologie, supérieur de la maison des Carmes de Marseille, et qui avait été nommé commissaire de la province par le R. P. et Maître Théodore Stéatius, gé-

néral de l'institut par ses lettres patentes en date du 12 septembre 1634. Cette inauguration eut lieu avec toutes les formalités prescrites par les lois canoniques, ce qui impliquait la permission et autorisation de l'évêque de Cavaillon, qui fut demandée par une supplique très-révérentielle, de la part du prévôt du chapitre, qui était en même temps protonotaire, l'abbé Joseph de Casal, et cinq chanoines, l'abbé Barthélemy Barbeyrac, Guillaume Rose, Jean Allègre, Jean Rovère et Esprit Macassol ; M. Pierre Peyronis, consul, noble Jean de Prisié, médecin et conseiller du Roi, noble Louis d'Alpsose, docteur en droit, noble Pierre de Vassoulz, maître, Martin-Louis Baisse, notaire et greffier, Me Esprit Fayard, aussi notaire, et autres particuliers et habitants de L'Isle.

Cette requête fut favorablement accueillie, et le jour même de cette érection, on procéda à l'élection des prieurs et prieuresses. Furent nommés prieurs, MM. noble Jean de Présié, conseiller et médecin du Roi, et Joseph Boët. Pour prieuresses, noble damoiselle Isabeau de Barbeyrac et Madame Laurette Silvestre, femme de M. Grand.

M. le chanoine Barbeyrac fut désigné pour bénir et imposer le saint Scapulaire en qualité de premier chanoine.

On fit un règlement en dix articles ; le premier portait que chaque année on désignerait des prieurs et prieuresses, qui seront nommés par les prieurs et prieuresses sortants. Les autres regardaient la tenue des livres de compte et la bonne administration de la confrérie ; à la mort d'un confrère ou d'une sœur de la confrérie, on donnera 4 cierges blancs pour les écussons, afin de dédommager ladite confrérie.

O admirable esprit de foi de ces temps anciens ! puisse-t-il revivre parmi nous !

[9] Comme nous l'avons dit ailleurs, l'église paroissiale a subi à diverses époques des modifications importantes ; à l'époque de la réunion des différentes bourgades, L'Isle avait pris une importance considérable, et son église dut par sa dimension correspondre à cet accroissement de population. Le XIVe siècle vit la construction du chœur, qui porte, sans contredit, le caractère du style de l'époque. Dans la première moitié du XVIe siècle (1538), on

éleva la grande tour, construite aux frais non du chapitre mais de la commune, laquelle devait servir de beffroi simplement. La sonnerie de l'église collégiale et paroissiale se trouvait dans un campanile moins élevé, qui datait d'une époque fort reculée comme l'église elle-même; ce campanile était la propriété du chapitre. Mais au commencement du XVII• siècle, on se vit obligé de reconstruire deux chapelles, les plus voisines du sanctuaire, qui probablement menaçaient ruine: c'étaient celles de Saint-Laurent et du Saint-Esprit, partie nord ; mais cette reconstruction trouva un obstacle dans la position de ce campanile. Il fallut l'abattre et monter les cloches dans la grande tour ou le beffroi, construit depuis bientôt un siècle. C'est ce que nous apprend une inscription sur une plaque en marbre qui se trouve encore aujourd'hui un peu au-dessous de l'endroit qu'occupait le vieux campanile : je crois qu'il est utile de la reproduire ici :

« Anno Domini 1633, die 15 aprilis.

« Antiquo campanilli, quod per sæcula inchoatum, « magnifici templi perfectionem retardarat, destructo, « companæ in hanc excelsam turim translatæ sunt, et » templi fabrica continuata, perillustrissimo viro de » Joanne de Rusiè Regis Consiliario et magnifico Viro » de Gasparde Gibert, consulibus. »

La grande nef de l'église n'était pas dans un état plus rassurant que les chapelles susdites, mais on reculait devant des dépenses immenses, lorsqu'un fâcheux événement décida la question. Un écroulement partiel de la voûte se produisit au moment où le chanoine *Esprit Macussol* se trouvait en prière dans l'église ; il ne fut sauvé qu'en se réfugiant en toute hâte dans le sanctuaire. Mais dès ce jour la reconstruction de la nef fut arrêtée ; nous trouvons aux archives de la mairie, et surtout dans l'étude de *M. Bert*, notaire, des documents authentiques à cet égard.

Un plan et un devis ayant été longuement et savamment élaborés, le prix fait fut concédé en 1647, 14 mai, aux sieurs *Jullian Tompain*, *Louis Vocher*, *Antoine Jacotet* et autres maîtres-maçons.

Aux termes de cet acte important, que les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas de rapporter *in extenso*, les prix facteurs étaient tenus solidairement à fournir seulement tout l'outillage, y compris les bois ponr cintres,

pour étages, cordages, tours, instruments, machines propres à enlever les pierres et généralement tous autres outils à ce nécessaires.

La commune, de son côté, promet de fournir tous les matériaux nécessaires à ladite construction, comme chaux, sable, pierre pastouire, moellons, pierre de taille, et autres, selon la volonté de ladite commune, toutefois propres à l'œuvre, et de les rendre sur la place publique de la ville, aux frais d'icelle.

Il est réglé dans cette convention, qui est très-détaillée, tout ce qui concerne l'étendue de la bâtisse, l'épaisseur des murs, la forme des galeries et de la voûte principale, les dessins des colonnes et chapitaux, des pilastres, le cannage et la manière dont il se fera : rien ne semble avoir été oublié pour assurer une bonne et solide construction, comme aussi pour écarter tout danger de malentendu et de dissentiments dans le réglement des comptes et de la reconnaissance du travail.

Il est bien certain que pour subvenir à des dépenses si extraordinaires, les habitants de L'Isle s'imposèrent de grands sacrifices. Personne ne s'y refusa : le pauvre comme le riche rivalisèrent de zèle à cet égard, et on raconte à ce propos une anecdote fort intéressante. La voici telle que la tradition nous l'a transmise :

Il y avait dans L'Isle, à cette époque, une mère avec sa fille, toutes deux très-pauvres, vivant du travail de leurs mains, et ne pouvant rien donner pour la construction de l'église. Une bonne pensée vint à la mère : — Ma fille, dit-elle, tu le vois, nous ne pouvons rien donner pour l'église ; voici ce qu'il faut faire : nous pouvons encore nous rendre utiles, allons prendre un service, et nous donnerons pour cette belle œuvre nos gages de deux ans La fille applaudit à cette idée et elles partirent. Après deux ans d'absence, elles revinrent et remirent entre les mains des administrateurs de l'œuvre le petit et précieux pécule, fruit de leurs sueurs et de leur admirable dévouement pour le temple et la maison de Dieu.

Les anges inscrivirent assurément en lettres d'or, dans le livre de vie, cet acte héroïque de religion ! !

Comme nous venons de parler du campanile et de la grande tour de l'horloge, il n'est pas hors de propos de dire un mot des cloches, puisque probablement je n'aurai plus l'occasion d'en faire mention.

Celles du campanile au service de la paroisse et du chapitre furent transportées en 1633 dans la grande tour de l'horloge, comme nous l'avons dit plus haut. Une d'icelles servait de sonnerie à l'horloge de la ville très-probablement ; mais une fois transportées dans la grande tour du beffroi, il y eut une cloche spéciale pour les heures, établie dans une cage en fer formant un couronnement à ce dernier. Cette cloche fut fondue en 1636. Elle resta à son poste l'espace de près de deux cents ans, c'est-à-dire jusqu'après la Révolution de 89. Dans les jours néfastes, les belles cloches de l'église ayant été précipitées à grand fracas sur le pavé de la place et vendues pour je ne sais quelle fin, il ne resta que la cloche susdite pour les heures. En effet, comme les églises étaient fermées, nul besoin d'autres sonneries; mais l'orage dissipé, le culte rétabli, il fallut nécessairement une cloche pour appeler les fidèles à l'église, et on descendit de sa cage la vieille cloche, à cette fin, (1) et on la plaça dans la baie du midi qui regarde la place. Un petit timbre la remplaça jusqu'en 1845 (2). Cette année, le 21 septembre, l'honorable M. Courtet, maire, ayant acquis à Lyon une fort belle cloche du poids de 997 kil., nous la bénîmes solennellement, au milieu d'un grand concours de fidèles. Le parrain fut M. *Antoine-Pierre-Maurice, baron de Casal*, et la marraine, Mme *Françoise-Charlotte Brouillard*, *née de Gibert*. Le pauvre timbre disparut, il n'était pas digne de la ville.

La vieille cloche de 1636 était toujours seule sonnant toutes les messes et offices de la paroisse, service qui devait hâter sa fin, par un usage trop fréquent et au-dessus évidemment de la force de son volume (839 kil.), elle se brisa le 24 juin 1866. Elle fut remplacée par quatre cloches de diverses dimensions, harmonisées, fondues par M. Perre à Avignon ; elles furent bénites par nous le 28 octobre de cette même année 1866, au milieu d'un concours immense de fidèles. On trouve dans le registre de paroisse des détails intéressants tant sur les cloches que sur la cérémonie.

[10] Cet institut a été fondé à La Flèche en Anjou du diocèse d'Angers (aujourd'hui diocèse du Mans, en l'an-

(1) Cette opération eut lieu le 31 juillet 1807.

(2) Il pesait 5 quintaux 67 livres, il fut bénit en grande cérémonie. (*Délibération du Conseil de Fabrique, 1807.*)

née 1636, par messire *Claude de Ruel, évêque* de ce diocèse). Il fut approuvé et confirmé par Alexandre VII en 1666. Par ce décret notre Saint Père déclare que les femmes professes dans cet ordre sont vraiment religieuses, *professas vere esse moniales*.

Notre bien-aimé Pie IX, sur la prière des évêques dans les diocèses desquels se trouvaient des couvents de cet ordre, l'a approuvé et confirmé par un décret daté du 12 mars 1865.

Parmi les 4 religieuses qui restaurèrent notre établissement en 1825, il y avait la sœur Vincent, décédée le 25 juin 1874, à l'âge de 85 ans ; elle en avait passé 62 en religion. Elle est morte en odeur de sainteté dans cette maison, qu'elle avait dirigée pendant 50 ans.

[11] Le prévôt de Sade était né en 1677, et en 1709 il avait été trouvé digne d'occuper ce poste important. Il mourut à l'âge de 87 ans, laissant dans cette paroisse une mémoire bénie et sainte par sa piété et son zèle ardent pour la maison de Dieu. C'est par ses largesses que notre église paroissiale fut si admirablement décoréo : la dorure du grand retable du chœur, les statues symboliques, le magnifique groupe de l'assomption de la sainte Vierge, tous les autres embellissements qui les accompagnent sont des bienfaits de sa main libérale. L'Hôtel-Dieu de cette ville fut considérablement augmenté par ses abondantes aumônes; je crois devoir reproduire ici l'inscription tumulaire, que son digne successeur l'abbé de Ribère fit placer sur sa tombe, qui se trouve à peu de distance en avant de la statue de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Cette plaque était, dans le principe, au fond de l'encadrement où se trouvait alors le bénitier ; mais ce dernier ayant cédé la place à la susdite statue, pendant la Révolution, on a placé la dite inscription sur le pilier le plus rapproché de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

D. O. M.
hic situs est
Illmus A. R. D. Joannes-Ludovicus de Sade
de Mazan in Romana Sapientia jur. u. d.
huic ecclesiæ præpositus,
antiquissima atavorum patricia nobilitate
clarus.
Ardenti zelo, pietate, hoc templum mirificè decoravit ;
charitate in pauperes nosocomium ære proprio
mirificè ampliavit et auxit.

Annis LV, clero hujus ecclesiæ honorificè præfuit ;
sanctè, justè, piè vixit annos LXXXVII.
Obiit in Dno VIII idus decemb. MDCCLXIV.
Illmus et R. D. Petrus Paulus de Ribere
in præpositura coadjutor et successor
Hoc grati animi monumentum mœrens
posuit.

---

[12] D'après un bail à ferme de la dîme (qui était au vingt) concernant le chapitre de notre collégiale, en date de 1777, qui fut l'avant-dernier, et le dernier ayant été le même à peu de chose près, le fermier payait au chapitre annuellement la somme de 8,836 liv. ainsi répartie :

1° A M. le Prévôt, en argent	4,138
2° Aux chanoines, 48 saumées de blé, qui estimées en moyenne à 35 fr. la saumée, valaient . .	1,680
3° Aux mêmes 24 tonneaux de vin estimés en moyenne à 39 fr. le tonneau, valaient. . .	936
4° Aux deux curés en argent ou en nature . . .	1,100
5° Au diacre et au sous-diacre, six saumées de blé, à raison de 35 fr. la saumée, valaient.	216
6° Aux mêmes, troix tonneaux de vin, à raison de 39 fr. le tonneau, valaient	117
7° Aux mêmes en argent	60
8° A l'évêque de Cavaillon, sept saumées de blé, à raison de 35 fr.	262
9° Pour la cotte du clergé	45
10° Pour les distributions quotidiennes, qui regardent MM. les chanoines seulement . .	36
11° Pour autres distributions quotidiennes, qui regardent MM. les chanoines et bénéficiers.	116
12° Pour le blé de la Cène, qui consiste en douze éminées.	52
13° Prédicateur du carême	54
14° Prédicateur de l'avent	24
	8,836

M. le Prévôt était obligé personnellement, surtout dans les dernières années, de donner la somme de 150 fr. par an, pour faire dire une messe à 11 heures.

Au commencement de la Révolution, lors de la constituante, la dîme fut diminuée d'un tiers, et ce tiers fut

pris sur les revenus du prévôt exclusivement ; mais ceci ne fut pas long, bientôt après, la dîme elle-même disparut (13 février 1790).

En outre des revenus de la dîme, ci-dessus énumérés, MM. les chanoines de L'Isle percevaient chacun (1) :

1° Pour des distributions, appelés *pabulons* et deniers couronnés	10 liv. 10 sols
2° Pour les obits, soit en argent, soit en nature	51 liv. »
3° Pour le le casuel	6 liv. »
4° Messes de fondations, en retranchant l'application	66 liv. 10 sols
5° Un cens affecté en faveur de MM. les chanoines	3 liv. 10 sols
6° Des lods (2) et ventes, année moyenne	42 liv. »
	179 liv. 10 sols

MM. les chanoines de L'Isle, simultanément avec les bénéficiers, étaient pourvus ordinairement de quelques chapellanies, ce qui augmentait leurs ressources respectives. Ces chapellanies étaient nombreuses dans notre église ; on en comptait encore environ 50 avant la Révolution. Quant à leur dotation, elle variait depuis 400 fr. jusqu'à 1 fr. 50. Ajoutons qu'ici ne sont pas compris les honoraires de leurs messes privées, ce que l'on peut porter sans exagération à 150 fr. l'an, or, si nous faisons l'addition de ces différentes sommes de revenus, nous trouvons :

1° De la dîme vin et blé	327 fr.
2° Distributions, obits, casuel, fondations, etc., etc	179 fr. 10 sols
3° Des chapellenies, revenu présumé .	200 fr. »
4° Des messes privées.	150 fr. »
TOTAL . .	856 fr. 10 sols

(1) Ceci est tiré d'un vieux mémoire. (*Archives de la cure*).

(2) Le lods dont il est souvent question dans la délibération de notre chapitre était une redevance qui affectait la vente d'une propriété dont ledit chapitre avait le domaine direct, laquelle propriété était grevée d'une cense; cette *directe* n'empêchait pas la vente à un tiers quelconque, mais il fallait, pour sa validité, l'investiture du chapitre et, de plus, payer le droit du lods, qui était ici (à L'Isle) du 15 pour cent du prix de la vente. Ordinairement on remettait à l'acheteur le tiers du montant du lods; mais il fallait en faire la demande au chanoine administrateur; on était très-sévère sur le point de cette demande.

(*Registre des délibérations du chap.*, année 1783.)

On trouvera ce chiffre bien modique encore à l'époque où nous nous trouvons; mais alors, il était à peu près suffisant, attendu le niveau où se trouvait le monde financier : l'or et l'argent étaient moins abondants qu'aujourd'hui. Par là on peut voir que plusieurs auteurs se sont trompés en n'assignant à nos vénérables chanoines que l'insignifiant revenu de 450 fr. Évidemment ce chiffre était insuffisant. Il n'était pas exact.

[13] Voici comment étaient composées les archives du chapitre de L'Isle en 1785. 2 avril :

1° De *douze livres in-folio*, contenant les reconnaissances, tant anciennes que modernes, passées en faveur dudit chapitre par ses amphitestes, cotés depuis A jusqu'à M. et finissant par une reconnaissance passée par M. Jacques Nourrit, licencié en droit, notaire de cette ville, comme personne privée, écrivant M. Joseph *François Blanc*, notaire dudit L'Isle, le 8 juillet 1777.

2° Plus *dix cahiers* contenant l'abrégé des directes du chapitre et de celle de la chapelle de Saint-Siméon, auxquels cahiers manquait l'introduction.

3° Un *livre* contenant la liève des capitaux dudit chapitre, depuis folio 1 jusqu'à folio 266, inclusivement.

4° Deux *livres* intitulés : Directes du chapitre de L'Isle.

5° Un *vieux livre* intitulé : Livre des capitaux de l'église paroissiale et collégiale dudit L'Isle

6° Un *autre livre*, dans lequel sont insérés les extraits des actes de constitutions et de rénovations des pensions passées en faveur dudit chapitre, commençant au folio 1 par une constitution de pension, faite par Joseph Arnoux et autres, le 26 mars 1738, et finissant par une rénovation de pension passée par noble Antoine Dumas, écrivant Me *Joseph-François Blanc*, le 23 mars 1777.

7° Deux *cahiers* contenant l'inventaire des *directes* et censes des pensions dudit chapitre.

8° Un extrait en latin de la fondation du chapitre.

9° Deux *livres* anciens des cens dudit chapitre.

(*Archives de la Cure. Registres des délibérations du Chapitre année 1785*).

Ces précieux documents ont été détruits pendant les mauvais jours de la révolution de 89. Ils se trouvaient réunis dans la salle capitulaire, qui était l'appartement où se trouve aujourd'hui la poissonnerie ; une porte pra-

tiquée dans la tour des cloches y donnait entrée. La partie inférieure de cette tour n'était autre qu'une chapelle dédiée à *Jésus*; on y voyait un autel en l'honneur de Notre-Dame-de-Lumières. C'est dans cette chapelle que se trouve le tombeau de l'illustre famille Gaspard de Brancas de Villars, dont l'inscription funéraire existe encore, un peu dégradée par les ravages du temps.

Voici le texte de cette inscription telle que nous avons pu la relever :

D. O. M.

Gaspard. de Brancas . . . . Mariæ
de Joyeuse. filio . . . . virtutis
Domi, militiæque . . . . atque
assertori. Religionis . . . . . . er duellium
hosti, capitali . . cui . pontificarum. et regiarum.
cohortium. præfecturæ. gloriosissimæ
urbium. gubernacula. et. obsidiones. numerosæ
bonorum, immensæ. erga. pauperes. et. Ecclesiam
largitiones. insigniaque. exempla. inviolatæ
fidei. in. principes. amoris. in patriam. obsequii
in, amicos, officii. in. omnes. iter. in. cœlum
fecere. conjugi. pientissimo. et. benemerenti
Diana, de Gerars. d'Aubres. uxor luctuosissima
monumentum. posuit, obiit. vir. clarissimus
an. æt. LXVII. V. id. jun. CIƆ. IƆC.XX.

Les mots qui manquent à la présente inscription ont été détruits par le ravage du salpêtre, qui a décomposé la pierre (ardoise). Le cadre en pierre blanche est sculpté, ronde-bosse, et nous présente avec les armoiries de la famille tous les détails de l'armure de la noblesse du XVIme siècle : la côte de maille, le casque de fer, les gantelets, l'épée qui se termine brusquement en pointe, la lance armée d'un fer aigu, les haches, les javelots, etc., etc. L'archéologue s'arrêtera volontiers devant ce monument iunéraire remarquable, et pourra enrichir son album de quelques nouvelles notions sur le costume militaire de cette époque; il y a encore appendus le casque de fer et une partie des cuissards de grand homme.

[14] Je crois qu'il est utile de relater ici les usages de notre ancienne collégiale relativement à la liturgie, qui a été toujours le rit romain dans toute sa pureté. C'est

avec une bien douce satisfaction, que l'on rencontre dans les cérémonies que nous pratiquons encore aujourd'hui les mêmes coutumes d'autrefois, du moins en certains points relatifs à la saison et aux heures des offices.

Les matines et les laudes, se chantaient, ou plus tôt se psalmodiaient, à 5 h. 1/2 en été, c. à d. depuis la croix de mai, jusqu'à la croix de septembre, et à 6 h. 1/2 en hiver, depuis la croix de septembre, jusqu'à la croix de mai.

On disait *prime* de suite après les laudes, *tierce* et *sexte* immédiatement avant la grand'messe, pendant que les ministres s'habillaient, *none*, après la grand'messe, qui se chantait à 9 h. 1/2 en été et à 10 h. en hiver, tous les jours avec diacre et sous-diacre.

Les vêpres se chantaient à 3 heures en été et 2 heures 1/2 en hiver, suivies des complies, auxquelles, pendant l'antienne de la Sainte Vierge, on faisait l'aspersion de l'eau bénite sur le clergé et sur le peuple (imitation des couvents du moyen-âge), comme nous le faisons encore aujourd'hui.

Les matines et les laudes ne se chantaient que pour Pâques et la Noël.

Les fêtes de 1re classe étaient l'Épiphanie, la Purification, l'Annonciation, les trois derniers jours de la semaine sainte, Pâques et la 2me fête, l'Ascension, la Pentecôte et la 2me fête, le Saint-Sacrement, l'Assomption de la Sainte Vierge, la Nativité d'icelle, la Toussaint, les Morts et les trois fêtes de la Noël.

Les fêtes de 2me classe étaient : la Circoncision, la 3me fête de Pâques, Saint Pancrace, la 3me fête de Pentecôte, saint Jean-Baptiste, saint Pierre et saint Paul, saint Laurent, la Conception, et les Saints-Innocents.

Les fêtes de 1re classe étaient appelées communément *papelons*, probablement parce qu'à Rome c'étaient les fêtes où le pape, ordinairement, officiait. Il y avait 4 chapiers, au pupitre avec ornements de première classe.

Aux fêtes de 2me classe, il y avait également 4 chapiers, mais avec ornement de 2me classe.

M. le Prévôt officiait le Jeudi-Saint, a Pâques, Pentecôte, le Saint-Sacrement, l'Assomption, Toussaint, Noël. Aux autres fêtes, soit de 1re ou de 2me classe, c'était au chanoine privilégié (c. à d. chacun à tour de rôle), le chanoine hebdomadier.

L'habit de chœur des chanoines était, pour l'hiver, le rochet sans manche, le camail noir et le grand manteau noir avec parements en velours cramoisi ; l'habit d'été était la *cotta* (surplis à grandes manches), avec l'*aumusse* qui était en hermine grise (1); les chanoines portaient cet ornement sur le bras gauche, mais ne le prenaient que lorsqu'ils chantaient une antienne, une oraison, ou aux processions ; hors ce temps, ils le plaçaient devant eux sur l'accoudoir. Le rochet sans manche se mettait sous la chape.

Parmi les chanoines et les bénéficiers il y avait plusieurs offices :

1° Le chanoine ouvrier (ou oubrier) : il était pointeur, c. à d. qu'il marquait les absences au chœur ; il avait aussi le soin des enfants de chœur (ils n'étaient que cinq, le clerc noir et quatre autres pour les messes et servir à l'autel).

Le chanoine ouvrier avait en main l'ouvrerie, caisse qui contenait les fonds que chaque chanoine versait en entrant dans le chapitre (soixante livres), les produits des fondations, des censes, des pensions, lods, etc., etc. (2).

2° Le chanoine administrateur, il avait la charge des actes conservatoires des biens-fonds du chapitre, de provoquer les reconnaissances des directes en temps opportun, de faire rentrer les arrérages, de soutenir les procès intentés au chapitre, de concéder les investitures, etc., etc. Cette fonction était très-importante, on ne la confiait qu'aux sujets qui par leur instruction, leur caractère, étaient les plus propres à sauvegarder les intérêts du chapitre, qui ne les nommait et autorisait du reste, bien souvent, que pour traiter telle affaire qui présentait des difficultés particulières.

3° Parmi les bénéficiers, il y avait le sacristain pour l'ordre et la tenue dans la sacristie, la propreté des ornements, des autels, de tous les objets qui servaient au culte.

4° Le capiscol était le maître des cérémonies; c'était lui qui préparait et organisait tout pour les grand' messes, les vêpres, les processions, etc.

(1) Elle avait environ un pied de large, sur cinq à six pieds de long, pendant des deux côtés à longueur égale.

(2) C'est lui qui était chargé des réparations à faire, des achats des objets propres au culte divin.

MM. les curés, au nombre de trois, n'avaient pas charge d'âmes ; c'étaient des vicaires perpétuels attachés au service du chapitre, ils étaient inamovibles, leur office était l'administration des sacrements, baptêmes, mariages, et de présider aux inhumations. Ils étaient en outre obligés à l'assistance au chœur, et à commencer les offices; le diacre et le sous-diacre devaient également être présents aux offices et entonner les psaumes, etc.

(Registre des délibérations du Chapitre 1785).

[15] Le transfert du maître-autel du fond de l'abside à l'endroit où il est aujourd'hui eut lieu sous l'administration du curé intrus, l'abbé *Raphel*, c'est-à-dire de 1792 juillet, à 1793, même mois environ, et cette opération ne se fit pas sans de déplorables dommages : plusieurs parties offrent des dégradations qui ne peuvent s'expliquer que par cette translation.

[16] Les stalles actuelles du chœur ont remplacé celles des chanoines, qui furent enlevées et détruites par les révolutionnaires ; elles appartenaient au couvent des Cordeliers. Les boiseries qui sont au-dessous des tribunes des orgues, étaient à l'église des Minimes.

La balustrade en fer ou l'appui de communion actuel, nous est venue de la synagogue ; c'est un beau travail. On y ajouta des ornements chrétiens qui avaient été assez dégradés, on les a restaurés en 1875, en les faisant dorer comme toute la balustrade.

Avant 90. il y avait au sanctuaire une fort belle grille, de 2 mètres de hauteur environ. Elle fut enlevée et vendue en 1793 par les patriotes. Celle du *Corpus Christi* eut le même sort (celle-ci n'était qu'un appui de communion) ; on arracha jusqu'aux crampons qui soutenaient les grands tableaux des chapelles latérales, ainsi que les anneaux des tombes : quelle sacrilége rapacité !!

[17] Le prieuré de la Sainte-Trinité était situé au centre du quartier appelé les *Espéluques*. Il y avait une chapelle dont nous avons vu les ruines à notre arrivée dans cette paroisse (1844) ; aujourd'hui tout vestige a disparu. Ce prieuré, réuni à celui de *Saint-Jean*, appartenait au séminaire de Cavaillon et était d'un revenu de 400 livres.

[18] Le prieuré de Notre-Dame était possédé par l'évêché de Cavaillon, auquel il donnait par an un revenu de 1,400 ou 1,500 francs de rente.

Notre-Dame-de-Sorguette, patronne des pêcheurs, avait une chapelle dans le quartier de ce nom ; elle était située sur la hauteur, à une certaine distance de la croix actuelle, au centre du plateau, qui autrefois était sec et aride, mais aujourd'hui parfaitement cultivé. Un corps de logis assez spacieux était adossé à la dite chapelle et servait de logement au chapelain lorsqu'il venait y célébrer la sainte messe, ce qui arrivait chaque dimanche et les fêtes d'obligation, où la messe était commandée. Le dernier a été l'abbé *Converset*, qui cumulait cette charge avec celle de deuxième curé ; l'évêque de Cavaillon lui donnait 3 charges de blé par an. (1)

La fête de N.-D -de-Sorguette était le 8 septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge. Dès le grand matin les bayles de la chapelle apportaient à la paroisse les statues de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, qui étaient placées dans des niches à côté de l'autel de la dite chapelle, pour les porter à la procession, qui partait de L'Isle vers les 7 heures, précédée des tambours et des fifres, et du porte-drapeau (2); la croix s'avançait suivie des membres de la confrérie en habits de fête, la veste et les culottes courtes de velours, les guêtres de peau, la queue sur le catogan, poudrée, gansée de petits rubans rouges, le chapeau monté, un cierge à la main ; ils portaient saint Joseph. Puis venait le chapitre, qui était suivi de la statue de la Sainte Vierge, entourée des bayles, et portée par eux tous, ayant les écussons de la confrérie ; ils s'avançaient ainsi dans l'ordre le plus parfait, en chantant les hymnes de Marie, à travers les bosquets et dans les ombrages des bords de la Sorgue. Disons-le, il y avait bien là un peu de poésie, encore plus d'édification ; quelle foi dans ces hommes simples, qui rappellaient ceux que le Sauveur avaient choisis sur les bords de la mer de Galilée pour éclairer et sauver le monde ! *Aco èro bèu*, me disait un vieillard qui lui-même avait participé à ces pieuses fêtes ; *ah ! li malhurous an tout destruit !!* Après la grand'messe et l'agape fraternelle, les Vêpres chantées, on revenait, le soir, en procession ; mais cette

(1) Cette chapelle était à peu près de la dimension de celle de la congrégation des hommes.

(2) Le drapeau des pêcheurs était partagé par une grande croix blanche à large bande; dans les angles formés par cette croix, on voyait diverses couleurs, rouge, bleu, vert et jaune.

fois, les statues restaient dans leur chapelle. Les iconoclastes de 89, ayant détruit le pieux et pittoresque sanctuaire et tous ses ornement, jetèrent dans la Sorgue la statue de saint Joseph, laquelle plus tard, à l'époque des basses eaux, fut aperçue par un pêcheur qui la recueillit religieusement, la porta secrètement dans sa maison. Après le rétablissement du culte, elle fut restaurée et placée dans l'église paroissiale avec la statue de la Vierge, qu'une âme pieuse avait soustraite à la fureur sacrilége des patriotes.

[19] Sainte Anne avait une chapelle qui lui était dédiée, située sur le Cours qui aujourd'hui porte son nom, au midi de la ville ; c'était un prieuré du second ordre, appartenant au Chapitre de l'Isle; elle n'avait aucune espèce de revenus et n'était entretenue que par les offrandes volontaires des fidèles. Ces offrandes diminuant chaque année, aucune réparation n'étant faite, elle tombait en ruine et était devenue un rendez-vous de libertinage. Le chanoine Audouard, son dernier prieur, demanda au Chapitre de la vendre, ce qui se réalisa en l'année 1788, avec l'assentiment de l'évêque de Cavaillon. Il y avait auprès de cette chapelle un cimetière destiné aux noyés volontaires et aux suicides ; on y voyait également une grande tombe en pierre, pour les enfants morts sans baptême.

(Registre des délibérations du Chapitre, Archives de la Cure).

[20] Ce prieuré (Saint-Jean-Baptiste) était situé au quartier qui porte son nom, au nord de la ville ; il appartenait, comme nous l'avons dit plus haut, au Séminaire de Cavaillon, il était d'un modique revenu. Une chapellenie lui était annexée, laquelle avait été fondée dans l'église même de l'Isle, le 9 mai 1348, par Jean de Mantua, en l'honneur du même saint. Juspatron, le Chapitre.

[21] Le prieuré de Sainte-Madeleine n'était pas important, il était situé dans le quartier qui porte encore son nom ; sa chapelle a entièrement disparu.

[22] Saint Pierre était le patron d'un petit village qui existait aux pieds de la montagne ; on l'appelait Saint-Pierre-de-Mènemêne. A l'époque des guerres du moyen-

âge, ses habitants comme ceux de Vellorgue, vinrent se réunir, comme on l'a dit ailleurs, à ceux de l'Isle, protégés par leur position au milieu des eaux ; plus tard, ce prieuré fut donné aux religieux de saint Antoine, dont ce quartier porte encore le nom ; il fut remis en dernier lieu aux Célestins de Gentilly, près d'Avignon, qui l'ont possédé jusqu'à la Révolution de 89 ; ses revenus étaient de 3 ou 4 mille francs.

[23] Saint Lazare avait une chapelle à la naissance de la route de Cavaillon, au point où se trouve aujourd'hui le Moulin-Vert. Il est probable qu'à cette chapelle était jointe un hospice destiné à recevoir les malades atteints de la peste, de la lèpre ou de toute autre maladie contagieuse; c'était une *ladrerie* proprement dite. Il y avait de ces sortes de maisons aux portes des villes de quelque importance.

[24] Le couvent des dames de Sainte-Élizabeth était situé à la porte d'Avignon ; il était très-étendu et avait un vaste jardin et de belles eaux. Ce jardin (que nous avons acquis en 1867, pour l'œuvre de la jeunesse) était au centre de l'établissement et lui donnait un agrément tout particulier. Les religieuses suivaient la règle du Tiers-Ordre de saint François d'Assise ; il avait été fondé par la nièce de Jean-Baptiste Romillon, Françoise de Barthelier, née à l'Isle en 1573, de Pierre de Barthelier et d'Élizabeth Romillon. Cette pieuse fondatrice ajouta à la susdite règle des constitutions, approuvées par l'évêque de Cavaillon, qui donna à ces religieuses le nom de *Dames de Sainte-Élizabeth*. Ce fut de ses propres biens qu'elle érigea cette maison, berceau de l'institut ; elle y fit profession en 1623, sous le nom de sœur de *Sainte-Marie* Françoise. Elle avait été excitée à cette grande œuvre par sa sainte mère qui, devenue veuve en 1580, avait reçu la première inspiration de ce vaste projet de son vertueux frère, le chanoine Romillon (1). Elle en réunit les premiers éléments, mais elle ne put voir la réalisation de ses vœux les plus chers; elle mourut en odeur de sainteté, à Paris, le 22 mai 1619. Sa digne fille Françoise (de Barthelier) poursuivit une si belle œuvre; après

(1) Voyez la vie du Père Romillon, p. 164 et suiv.

la création de la maison-mère de l'Isle, elle en établit en différentes villes, entre autres à Toulouse et à Paris, où elle mourut en 1645. Le Monastère de l'Isle, qui n'a cessé d'être florissant jusqu'à la Révolution de 89, époque où il fut déclaré propriété nationale et vendu, comptait encore quelques membres au moment de la tourmente révolutionnaire ; c'étaient les sœurs :

Saint-Xavier, supérieure.
Saint-Gabriel, } sœurs, de Venasque, dans le monde de-
Saint-Étienne, } moiselles Vergier.
Saint-Henri, de Toulouse.
Saint-Jean, de la Provence.
Sainte-Delphine, dans le monde Mademoiselle de Bayonnette.
Sainte-Élizabeth.
Saint-Philippe, de Pernes.
Saint-Henri, converse.
Sainte-Élizabeth, } tourières.
Sainte-Marthe, }

[25] Le couvent des Dames Ursulines n'était pas moins remarquable par la beauté et l'étendue des bâtiments que celui des *Dames de Sainte-Élizabeth* ; il lui était inférieur néanmoins par la dimension du jardin, qui était assez restreint ; il était au centre de la ville, voisin de la maison des Pères Doctrinaires, dits Pères de Saint-Jean.

Ce couvent fut établi à l'Isle par les soins du Père Romillon, en l'année 1594 (1).

Ce saint prêtre, déjà tout occupé de la fondation de la doctrine chrétienne, cherchait un moyen d'employer utilement dans le monde bien des filles pieuses qui voulaient servir Dieu sans entrer dans le cloître ni faire des vœux solennels de religion. Son idée était de les appliquer à instruire les enfants de la doctrine chrétienne ; il était dans cette pensée, lorsque la Providence fit tomber en ses mains le livre des règles des Ursulines établies à Milan, par saint Charles Borromée. Ce fut Mademoiselle de Vaucluse, qui, par sa mère, appartenait à l'ancienne et noble famille de Mazan, qui le lui confia : elle-même l'avait reçu de l'évêque de Carpen-

(1) Cet ordre a été fondé par *sainte Angèle Mérici* du diocèse de Véronne en Italie ; morte en 1540, elle fut canonisée par Pie VII, le 24 mai 1807.

tras, entre les mains duquel elle venait de consacrer à Dieu sa virginité par un vœu solennel et public. Ce digne prélat avait apporté ces saintes règles de Ferrare.

Ce livre fut pour le Père Romillon un rayon du ciel, qui lui indiquait le moyen de réaliser son projet pour l'instruction des jeunes personnes. Il se rendit de suite à Avignon, où, depuis quelques années, il dirigeait, dans les voies de Dieu, plusieurs demoiselles de condition, et leur donna connaissance de son livre.

Parmi elles était Mademoiselle Françoise de Bermond, alors âgée seulement de 22 ans. Ce fut elle que le Père Romillon choisit pour être la première supérieure et la fondatrice du premier établissement qui devait se faire en cette ville de l'Isle ; elle y vint, en 1594, accompagnée de sa sœur (Catherine) et des deux demoiselles d'Olivier (Sibylle et Jeanne), et commença avec elles la maison de l'Isle qui a été le berceau de l'Ordre des Ursulines en France.

Françoise de *Bermond*, naquit à Avignon, en 1572. Son père, natif de Paris, s'y était marié avec mademoiselle de Mazillan ; il y exerçait la charge de trésorier général de France en Provence.

Françoise, prévenue des grâces de Dieu dès son enfance, douée de qualités extérieures très-distinguées, et d'une intelligence peu ordinaire, eût été très-remarquée dans le monde, dont elle eût fait les charmes ; mais elle en connut bientôt tout le vide et les dangers, et elle se tourna tout entière du côté de Dieu. Avec ce caractère plein d'énergie et de générosité qui est le propre des grandes âmes, elle se dévoua sans réserve aux œuvres de piété et de religion, ainsi qu'aux devoirs de son nouvel état.

Avant son départ pour l'Isle, mademoiselle de Vaucluse, vint la voir à Avignon, et l'encouragea beaucoup, en lui promettant de l'aider de ses deniers pour le loyer, et l'ameublement de son établissement à l'Isle ; elle ne lui laissa pas ignorer qu'elle pourrait peut-être un jour venir s'unir à elle et à ses saintes filles.

La mère de Bermond et ses compagnes suivirent exactement les règles susdites, ainsi que les constitutions que le P. Romillon jugea à propos d'y ajouter. Les constitutions furent approuvées plus tard par une bulle expresse du Souverain Pontife, tant pour l'établissement de l'Isle,

que pour toutes les autres maisons qui dans la suite furent fondées, par les soins et le zèle admirable de la mère de Bermond. Cette âme d'élite, choisie manifestement de Dieu pour l'édification de son église dans l'éducation chrétienne des jeunes filles, répandait sur son passage le parfum des vertus les plus étonnantes et les plus héroïques. Connaissant la langue latine, elle avait enrichi sa mémoire de nombreux textes de l'Écriture Sainte, dont elle s'est servie dans maintes circonstances pour confondre les hérétiques. Mais ce qui donnait surtout de l'efficace à sa parole, c'était l'esprit de foi, de charité, de ferveur, qui se faisait jour dans toutes ses actions et qui la rendit si vénérable auprès des évêques, dans les diocèses desquels elle établit des maisons de son institut ; mais comme c'était une chose inouie et sans exemple, que les filles vécussent sans vœu au milieu du monde, tous les prélats, et en particulier Mgr *Marquemont*, archevêque de Lyon, et l'archevêque de Paris, lui firent beaucoup d'instances, pour l'engager, ainsi que les anciennes mères, à faire des vœux de religion, et adopter la clôture. Cette demande quoique fondée en raison, était néanmoins contraire à leur but primitif et aux intentions de leur saint et vénéré Père Romillon, que le ciel leur avait ravi, mais les prières et les remontrances étaient si unanimes, elles émanaient des personnes si éminentes et si vénérables, qu'elles ne crurent pas devoir résister plus longtemps et cédèrent à des vœux si ardemment et si instamment exprimés. Ce fut l'archevêque de Lyon qui sollicita et obtint de Rome la bulle qui les constituait religieuses (1).

Du vivant même de la mère de Bermond, et par ses soins vigilants, un nombre de maisons assez considérables furent créées : ce sont après celle de L'Isle, celles d'*Avignon*, d'*Aix*, de *Marseille*, de *Paris*, de *Lyon*, de *Saint-Laurent*, de *Mâcon* et de *Saint Bonnet-en-Forêt*. C'est dans ce dernier établissement, que cette pieuse fondatrice rendit sa belle âme à son divin époux, le 19 février 1628. Elle avait désiré mourir dans une petite et modeste maison de son ordre; elle fut exaucée.

Le couvent des Ursulines de L'Isle n'a fini qu'aux jours néfastes de 1789. Elles vivaient de leurs revenus et

(1) Voyez la vie du P. Romillon, pag. 304 et 305, d'où tout ceci est tiré.

portaient le nom de Dames ; leur costume était, à peu de chose près, comme celui des sœurs hospitalières de Saint-Joseph.

Voici les noms des dernières religieuses :

M[me] de Garcin, supérieure.
M[me] Fougace, assistante, de Tarascon.
M[me] Croset.
M[me] Sainte-Ildegarde, de L'Isle (Varvèrène).
M[me] Pascali.
M[me] Sainte-Thérèse.
M[me] Michel, de Cavaillon (elle fut la dernière reçue).

—

[26] Le prieuré de Saint-Andéol, patron de Vellorgues, était possédé par indivis par l'évêché et le chapitre de Cavaillon ; son revenu était de 1,800 à 2,000 francs. L'église de ce prieuré existe encore, mais dans un état d'abandon et de dégradation bien fâcheux pour l'art. Devenu propriété particulière, elle sert de grenier à foin, et l'archéologue ne peut considérer que l'extérieur, qui, par ses contre-forts, la forme de leurs assises, comme aussi par le rond-point du chœur, la juge antérieure au douzième siècle (1).

[27] Le prieuré de Saint-Pancrace appartenait à la sacristie de la collégiale de L'Isle, à laquelle elle valait environ *cinquante livres* ; c'était toujours un chanoine de ladite collégiale qui exerçait les fonctions de prieur (2). Le 12 mai, jour de la fête, les paroisses environnantes s'y rendaient en procession, *Lagnes*, *Robions*, le *Thor*. Ces deux dernières ont cessé d'y venir, mais *Lagnes* a été constant, et chaque année encore, il vient, avec une religion et un zèle vraiment édifiants, implorer la protection du grand saint Pancrace. Sa procession est splendide : un chœur d'hommes chante l'hymne du Saint, tandis que les pénitents blancs en habits de chœur, précèdent la statue, balançant des encensoirs pour parfumer ses précieuses reliques. Les jeunes filles, portant la statue de la Sainte-Vierge, sont vêtues de blanc et

(1) C'est un monument antique très-remarquable et digne d'être étudié.

(2) La chapelle rurale qui lui est dédiée est sise dans un quartier des plus pittoresques du territoire, à une heure de distance de la ville, au centre de la plaine si riante et si fertile qui nous sépare de Cavaillon, cachée dans un massif d'arbres de haute futaie.

chantent des cantiques en son honneur ; les bustes de Saint Joseph, de Saint Véran, de Saint Éloi y figurent également et ajoutent un nouveau relief à cette procession vraiment remarquable par le nombre de ceux qui la composent, par sa bonne tenue et son caractère de piété et de foi. M. le curé de L'Isle est là pour la recevoir; il va à sa rencontre un peu en avant de la chapelle, portant la sainte relique, qu'il fait baiser à M. le curé de Lagnes, qu'il accompagne ensuite, jusqu'au pied de l'autel, où l'on chante l'antienne et l'oraison de notre jeune martyr.

Les fidèles de L'Isle, marchant sur les traces de leurs ancêtres, ont toujours manifesté pour saint Pancrace, vulgairement *San Brancaï*, une confiance particulière et lui ont voué un culte que rien n'a pu altérer jusqu'à ce jour. C'est un patron secondaire de la paroisse, et son office se fait ici sous le rit de double-majeur.

Aujourd'hui, c'est le dimanche qui suit immédiatement le 12 mai, jour de sa fête, que la population de L'Isle s'y transporte processionnellement, de même que la paroisse de Lagnes, dont nous venons de parler ci-dessus.

Quinze jours au moins avant cette fête, on ne parle plus que de saint *Brancaï* : on s'y prépare de plusieurs manières, sans doute par le sentiment religieux, mais sans préjudice des préparatifs relatifs aux moyens de transport (pour ceux qui ne pourront suivre la procession), et à tout ce qui composera le personnel et le matériel du déjeuner traditionnel.

C'est un beau et grand jour pour les Lislois. Aussi le dimanche, dès l'aurore, tout est mouvement ; bientôt les tambours battent le rappel, les cloches jettent à tous les vents leurs joyeuses volées et leurs sons harmoniques.

A 8 heures la procession se forme et se met en marche. Les croix décorées de rubans, les congrégations, les confréries de saint Mathias, de saint Éloi avec leurs saints respectifs, les pénitents blancs, les pénitents bleus en habits de chœur sont là ; le clergé précédé du corps de musique, les marguilliers, les autorités, qu'environne la compagnie des pompiers en grande tenue, sont suivis de la statue du glorieux martyr, qui est portée par des cultivateurs en aubes blanches et environnée des bayles, l'écusson à la main et le bouquet à la boutonnière, comme insigne de leur charge. On arrive ainsi à la croix des

Frères Mineurs ; mais là, après la salve des boîtes et la décharge de mousqueterie de la compagnie des pompiers, l'édilité, quelques marguilliers, la musique, les pompiers s'arrêtent, pour revenir vers les deux heures de l'après-midi, recevoir la procession à la Porte d'Avignon, à son retour de Saint-Pancrace.

La procession est en marche vers le sanctuaire béni de nos pères ; les femmes récitent le chapelet ; le clergé, les hommes qui environnent l'image du saint, chantent l'hymne du martyr : *Deus tuorum militum*, et rien de plus original, de plus édifiant que le cortége triomphal du héros de la foi : les femmes d'une main égrènent leur rosaire, de l'autre tiennent le panier ou le cabas qui renferment le viatique nécessaire ; les hommes ont le carnier suspendu, qui n'est pas moins fourni du confortable ; et on arrive ainsi, dans un ordre parfait, la joie dans le cœur, au but désiré. Rien ne saurait dépeindre l'allégresse rayonnante sur tous les visages, au moment où la procession apparaît à travers les berceaux de verdure qui avoisinent ce paysage enchanteur ; les sons argentins de la cloche, le bruit et l'éclat des tambours se mêlant aux murmures des prières, aux chants de l'Église, portent dans l'âme un sentiment de jubilation qui n'est pas de la terre. C'est alors qu'apparaissent les pénitents blancs de Lagnes, venant au-devant de ceux de L'Isle et qu'a lieu la cérémonie qu'on appelle l'adoration de la croix ; voici en quoi elle consiste :

Les deux porte-croix s'arrêtent à une certaine distance l'un de l'autre, et ils se font réciproquement un profond salut, la croix s'inclinant aussi profondément que leurs corps ; ils font par trois fois le même salut, faisant chaque fois un pas ou deux en avant, de manière qu'au dernier salut, ils sont tout à fait l'un contre l'autre. Alors à genoux tous deux, ils croisent leurs croix de manière à ce que les deux Christs se baisent réciproquement, c'est un signe touchant de confraternité entre les deux confréries, et pour le rendre plus sensible, ils échangent mutuellement leur croix après s'être fait l'accolade : celui de Lagnes prend celle de L'Isle, et celui de L'Isle prend celle de Lagnes ; et alors sur une même ligne, côte à côte, ils s'avancent vers la chapelle, suivis de tous les confrères confondus, rangés en procession ; arrivés à l'autel, on chante encore l'antienne du

martyr avec verset et oraison. Cette cérémonie attire toujours beaucoup de pèlerins auprès des pénitents blancs, infiniment édifiés de leur piété et de leur foi. Des larmes coulent de bien des yeux.

La messe commence sans retard. M. le maire et deux marguilliers de L'Isle occupent les premières places; l'église est plus que comble, et une grande multitude stationne au dehors, mais attentive et recueillie, suivant avec piété, toutes les cérémonies et les actes du saint sacrifice (1); les demoiselles congréganistes de L'Isle y chantent des cantiques. Après la messe M. le curé fait baiser la sainte relique (2): la foule est considérable, on y distingue surtout les mères avec leurs jeunes enfants, la plupart encore au sein, qui demandent au grand *San Brancaï* une bénédiction pour la conservation ou la guérison de leurs chers poupons; comme cela est touchant et attendrissant ! !

Après ces divers actes de religion, les groupes se forment sur le gazon, au bord de la prairie, à l'ombrage des platanes, des marronniers, des taillis, et on prend une frugale réfection.

M. le curé offre gracieusement le déjeuner traditionnel de saint Brancaï à M. le maire (3), aux deux marguilliers, au curé de Lagnes et à ses deux vicaires, dans une des dépendances de la chapelle. Rien ne pourrait décrire l'épanouissement de la religieuse et franche gaieté qui règne dans les cœurs de cette réunion, formée des paroisses de L'Isle, de Lagnes et de beaucoup d'étrangers venus des campagnes de *Cavaillon*, du *Thor*, de *Vignères*, etc. Dans la chapelle on fait brûler des cierges à saint Brancaï, on achète ses images, on chante des cantiques. Au dehors, on fait tourner la dragée à la carabasse, on gagne les berlingots, les torques à la loterie. On y voit

(1) Cette chapelle avant la Révolution était la moitié plus grande. Démolie à peu près pendant cette désastreuse période, elle fut relevée après l'orage, mais dans la restreinte proportion où nous la voyons aujourd'hui. La coquille du chœur, néanmoins, ne fut pas touchée ; cette partie est assez ancienne.

(2) Cette relique, enchâssée dans la forme d'un bras doré, est assez considérable ; c'est une bonne partie de l'avant-bras du Saint, avec son authentique.

(3) Avant la Révolution, les deux consuls étaient traités en cette circonstance par le chanoine prieur de Saint-Pancrace. (Registre des délibérat. du Chap.

beaucoup d'étalages, où l'on vend des objets de piété, croix, médailles, chapelets, etc., etc. C'est une fête champêtre de quelques heures seulement, mais pleine d'entrain, de joies expansives, pures comme le principe qui les inspire.

Bientôt la cloche sonne le départ, les tambours battent le rappel, et la procession de Lagnes, avec sa croix enrubannée, ses corps saints, ses encensoirs, ses blanches robes de congréganistes se fait jour à travers la foule respectueuse et reprend le chemin de sa paroisse en redisant l'hymne du glorieux martyr.

La procession de L'Isle ne tarde pas aussi à se reformer et quitte ce béni sanctuaire avec un sentiment de regret peu dissimulé. C'est une heure de l'après-midi, le soleil de mai darde ses rayons les plus ardents; quelques retardataires, hâtent le pas, pour prendre leur rang dans cette procession, dont la physionomie a peu variée : c'est toujours le jeune homme, la jeune fille, la mère de famille, avec son panier, son cabas, et son chapelet. Mais cette fois, on voit suspendues à son bras plusieurs *torques*; celle-ci est pour la mère, celle-là pour les frères et sœurs, l'autre pour la camarade, qui lui a dit avec expression, avant son départ : Apporte-moi une torque, *qué* ?

Après avoir dépassé le chemin frais et ombragé (environ 2 kilomètres), qui nous conduit directement à la tour antique de Vellorgue, la procession entre dans la route nationale. Ici plus de *velarium*, mais un soleil pur, de la poussière abondante parfois, poussée et soulevée par un mistral des plus violents : que fera notre chère et religieuse procession? va-t-elle rompre ses rangs et marcher en désordre? Non, les chapelets, les chants ne cessent pas, les statues de la *Sainte Vierge*, de *saint Mathias*, de *saint Eloi*, de *saint Pancrace*, sont portées avec la même ardeur, j'ai presque dit avec le même enthousiasme ; on arrive ainsi à la porte de la ville, c'est la Porte d'Avignon. Il est 2 heures ; là, à l'ombre des premiers arbres du cours Saint-Véran, est massé le brillant cortége du matin, l'édilité, le corps des marguilliers, la musique, les pompiers, qui renouvellent leur feu de peloton (qui n'est pas plus régulier que celui du matin, ce qui égaie tant soit peu la nombreuse assistance), les volées retentissantes des cloches, les détonations des boîtes : tout cet ensemble donne une pompe singulière à l'entrée triomphale de notre pèlerinage.

Grand nombre de femmes et de filles qui ne sont pas venues à Saint-Pancrace, se mettent dans les rangs de la procession ; on distingue les pèlerins et les pèlerines à la sueur abondante qui découle de leur front, tout saupoudré de la poussière blanche du chemin, aux touffes de fleurs champêtres, aux rameaux verts, surtout à la torque, qui se balancent à leurs bras fatigués. C'est un véritable enthousiasme sans doute, mais joie pure et naïve, qui fait du bien au cœur chrétien. Non, jamais la libre-pensée ne nous donnera un jour de fête aussi beau, aussi serein, que la procession de saint Brancaï ; la religion seule a le secret de ces réjouissances qui sont pleines, entières et sans remords. Ah ! nos bons ancêtres nous l'ont léguée, les bons Lislois la conserveront avec un soin religieux et la transmettront intacte à leurs derniers neveux.

C'est dans cet ordre admirable que la procession entre dans la Grande-Rue, et arrive à l'église, où la bénédiction est donnée à un peuple immense, trois fois heureux de son pèlerinage au sanctuaire de son glorieux patron, le grand saint Brancaï (1).

[28] Saint Gervais (et saint Protais, frères,) était le titre d'un petit prieuré situé dans le quartier du même nom, près du hameau du Bosquet. L'histoire de l'Église nous apprend que ces deux martyrs furent décapités à Milan, sous Néron ou au plus tard sous Domitien. Saint Ambroise, sur la fin du quatrième siècle, eut révélation de l'endroit où reposaient leurs corps ; il les fit enlever et les plaça dans la basilique qu'il était sur le point de consacrer et qu'on a appelée depuis la *Basilique Ambroisienne*. Il s'opéra plusieurs miracles à cette translation. C'était en l'année 386.

[29] Saint Véran, le grand thaumaturge du VIme siècle, dont le nom retentit dans toute l'Europe, était né à Vaucluse, selon l'opinion la plus probable ; après sa mort son corps y fut porté, et inhumé dans une crypte qui existe encore. On y voit le sarcophage, qui porte parfaitement le caractère de l'époque, dans un état de conser-

(1) Jadis, bien après 89, on y faisait une octave de prières, et le dimanche après la fête, les pénitents blancs, nombreux alors, allaient processionnellement chercher le saint et le rapportaient à l'église paroissiale.

vation vraiment remarquable. Il fut dépouillé de son sacré dépôt dans des temps calamiteux par l'évêque de Cavaillon (XIIIme siècle), qui le transporta avec grande pompe dans sa ville épiscopale, pour le soustraire aux profanations des hérétiques (les Albigeois). Au XVIme siècle, le vénérable *César* de *Bus* lui fit construire une magnifique chapelle, que nous voyons encore de nos jours. Malheureusement, les patriotes de 93 le profanèrent et enlevèrent l'or et l'argent dont la châsse était enrichie; mais par une grâce particulière, les sacrées reliques retrouvées et authentiquement reconnues, ont été replacées religieusement dans leur châsse primitive, mais moins ornée et embellie qu'avant la Révolution.

Le prieuré de L'Isle sous le titre de saint Véran était affecté à un canonicat de Cavaillon, et lui valait de 8 à 9 cents francs.

La chapelle dudit prieuré était située au bout du cours qui porte son nom; il n'en reste aujourd'hui aucun vestige.

[30] Saint Urbain V, vers l'an 1365, a accordé aux habitants de L'Isle le privilége de tenir une foire franche le jour de *saint Pancrace*, 12 mai, et les deux jours suivants, avec faculté aux étrangers de venir librement à L'Isle et de retourner de même sans payer aucun péage, *absque solutione pardagiorum*. Ce privilége fut renouvelé par Jules II, par sa bulle en date du 4 des ides d'avril 1508.

[31] La statue de saint François d'Assise qui est au premier pilastre, du côté du nord et celle de sainte Élizabeth, qui est vis-à vis, du côté du midi, nous sont venues du couvent de *Sainte-Élizabeth* ; elles occupaient le fond du sanctuaire de leur église, des deux côtés de l'autel.

Le confessionnal qui est dans la chapelle du Saint-Esprit, appartenait au couvent des Minimes.

La statue de *saint Augustin* et celle de *sainte Ursule*, qui sont aux pendentifs de l'arcature du sanctuaire, appartenaient au couvent des Ursulines.

[32] Voici le texte de l'inscription tumulaire qui se trouve sur le cénotaphe placé sur le mur du sanctuaire, non loin de l'endroit de la tombe :

Illmo et. excellmo, D. D. Antonio Julio de Brignole
Patricio Jannensi, ex marchionibus Grapoli,
Joseph Mariæ
Ac totius familiæ amplissimæ
Unico virili Germini
Forma, ingenio, virtutis amore,
Humanitate, pietate in Deum et parentes
Præstantissimo
In hâc urbe Insulanâ Vindescini comitatûs
Patriæ, reipublicæ et stirpi
Immaturâ morte prærepto
Die VII mensis Januarii, anno MDCCXLVIII
Ætatis suæ XI.
Parentes amantissimi qui aderant
Numquam satis mœrentes
Hoc doloris perennis monumentum
Ejusque corpus intereà hic poni
Mandarunt.

—

[33] La confrérie du Saint-Esprit avait le pas sur toutes les autres confréries et possédait de précieux priviléges, entre autres, celui de l'exposition du Saint-Sacrement dans la chapelle même, sept fois dans l'année : le jour de *saint Mathias*, l'*Annonciation*, la *Pentecôte* (ce jour-là il y avait encore procession, petit tour : on ne faisait le grand tour qu'aux processions générales), le jour de la *Toussaint* et le jour des *Morts*, etc.. etc.

Il y avait trois bayles, pour la confrérie du Saint-Esprit, et un quatrième pour les âmes du purgatoire. Ce dernier faisait dire chaque semaine, le *lundi* et le *vendredi*, une messe basse de grand matin, pour les âmes du purgatoire ; il en payait l'honoraire du produit de la boîte du purgatoire, dont il avait la manutention.

[34] Les consuls étaient les protecteurs nés de la chapelle du Saint-Esprit à l'embellissement de laquelle, ils n'étaient pas étrangers : la boiserie toute fleurdelisée nous est un indice à cet égard.

Les consuls étaient encensés au *Magnificat*, après le clergé. Cet usage n'était pas particulier à l'église de L'Isle, il était pratiquée dans beaucoup d'autres églises, ou plus tôt il était général en France. Cet acte religieux renfermait un haut et salutaire enseignement ; par là on

reconnaissait que le magistrat représentant l'autorité supérieure, était réellement le ministre de Dieu, *Dei enim minister est* (Ad Rom... 13-4); que tout pouvoir émane de lui,*Omnis potestus a Deo* (Ibid. V.1). C'était une reconnaissance solennelle, authentique, du droit divin, dont la négation, dans nos jours malheureux, amoncelle autour de nous tant de ruines.

[35] Ce tableau appartenait à la chapelle du couvent de Sainte-Élizabeth; il était au maître-autel, en face, au-dessus du tabernacle.

[36) Ce tableau de *Vouët*, appartenait à la chapelle du couvent des *Ursulines*; on le transporta dans l'église paroissiale avec son retable, qui est ici dans cette même chapelle, ainsi que le tabernacle et ses gradins, et non le tombeau de l'autel, qui appartenait aux pénitents blancs.

[37] Ce tableau nous vient du couvent des Minimes. Il était au maître-autel.

[38] Cette chapelle avant la Révolution n'avait aucun ornement; les murs étaient nus, il y avait un passage assez étroit dans l'angle à gauche, par où les fidèles entraient et sortaient de l'église; à l'angle opposé on voyait un mauvais tableau de sainte Luce, qui a dû disparaître le jour où le passage susdit fut condamné; on y transporta les tableaux, le retable et l'autel dont nous venons de parler.

[39] Avant de quitter Parrocel, disons qu'il avait deux genres de peintures : *l'empâtée* et la *glacée*. Son tableau de la Nativité de J.-C., qui est dans la chapelle de la chaire, est du premier genre, tandis que sa Magdelaine et du genre glacé ; il excellait dans les deux manières de peindre.

[40] Ce tableau de *Sauvan*, et celui de St François-Xavier, qui est au côté opposé, appartenaient au couvent des Ursulines.

[41] L'autel qui est dans cette chapelle de la Magdelaine nous vient du couvent des Minines; le médaillon du milieu, porte le mot *charitas*. Il y avait ici une confrérie de Ste-Magdeleine ; c'est elle qui fit tous les frais de

décoration ; entre autres elle fit faire, à ses dépens, le tableau de *Parrocel* qui figure ici en face : cette particularité est notée sur la toile elle-même, au dessous du nom de l'auteur.

[42] La balustrade qui se trouve dans cette chapelle du *Corpus Christi* n'est pas, comme on l'avait cru jusqu'ici, celle qui existait au même lieu avant la Révolution ; celle-ci fut enlevée par les patriotes pour en faire de l'argent ; la nouvelle qui est là aujourd'hui fut placée après la Révolution. Elle appartenait à la chapelle des pénitents blancs ; l'ancienne était un peu plus élevée et d'un travail plus distingué.

[43] Ces statues (St Jean et St Jacques, apôtres) étaient primitivement placées au-dessous des pendentifs du sanctuaire. Elles ont été transportées ici très-probablement à l'époque où le *Corpus Christi* est venu dans cette chapelle, ce qui a eu lieu après la reconstruction de la nef ; car auparavant il se trouvait à côté du sanctuaire dans la chapelle de *Jésus*, qui y était attenante, comme nous l'avons vu plus haut.

[44] La confrérie de *Jésus* ou du St-Sacrement était riche; ses revenus étaient employés à la fourniture des cierges nécessaires aux bénédictions qui se donnaient, non-seulement dans la chapelle de la confrérie, mais encore au maitre-autel. Elle fournissait également tout le luminaire pour la fête-Dieu, et les frais étaient considérables, attendu que chaque année, il y avait l'illumination générale de toute l'église, y compris celle des tribunes.

Cette grande illumination n'a eu lieu depuis la grande Révolution que deux fois seulement : pour la clôture du grand Jubilé 1826, qui eut lieu le 25 août, fête de St Louis, et où la croix du quartier Saint-Martin fut érigée (aux frais de laquelle toutes les confréries de la paroise contribuèrent) ; et à l'arrivée dans cette ville de madame la duchesse de *Berry* en 1829, 20 novembre.

Le chapitre ne fournissait les cierges que le jour de l'assomption de la Ste Vierge, titulaire de l'église. Ce jour-là l'exposition avait lieu depuis le commencement de la grand'messe jusqu'aux vêpres, ce qui se pratique encore.

Les dimanches ordinaires il y avait 14 cierges à l'autel,

12 aux gradins et 2 sur l'autel, à la bénédiction ; aux fêtes *papelons*, c'est-à-dire aux grandes solennités, le chapitreen ajoutait encore 6 à ses frais.

Cette confrérie pourvoyait à tous les détails de la Crèche. A ce propos nous devons parler de la cérémonie de l'offrande des Bergers: c'est un usage local plein d'intérêt. Nos pères avaient naturellement adopté toutes les pieuses pratiques qu'avait introduites dans ces contrées l'influence pontificale : L'*Isle* faisait partie du Comtat. Parmi ces coutumes religieuses tout imprégnées de l'esprit chrétien, il y en a une qui a surnagé au naufrage des autres, c'est celle des Crèches, pratique naïve, simple, suave, respirant un parfum de foi antique qui fait du bien à l'âme. L'Isle s'est toujours distingué à cet égard ; il n'y a pas des maisons particulières qui, à l'époque de Noël, n'ait sa crèche plus ou moins décorée, plus ou moins grandiose ; nous en avons vu qui auraient très-bien figuré dans une grande église ; du reste cette coutume est à peu près générale en Provence ;

Mais ce qui ne l'est pas, ce qui est spécial à l'Isle, c'est ce qu'on appelle l'offrande des Bergers, ou plus vulgairement la *Charrette*; nous allons voir la raison de cette dénomination.

Deux ou trois jours avant la Noël, on voyait il y a seulement quelques années, deux ou trois hommes, un grand bassin à la main, faire dans la ville, la quête de l'Enfant Jésus ; l'un d'eux tenait un petit agneau dans ses bras. Cette quête n'a plus lieu ; mais ce qui n'a pas cessé et ne cessera pas, c'est l'offrande des Bergers : en voici l'exposé.

A la messe de minuit, un peu avant qu'elle commence, tandis que le *Te Deum*, qui termine les matines, est solennellement chanté, aux sons harmonieux de l'orgue, un mouvement bien prononcé se produit dans l'église : on entend dans le lointain le bruit vague du tambour et le son aigu du fifre. Bientôt ils sont à la porte ; les enfants jettent des cris : La charrette! la charrette!..La charrette est un petit chariot à deux roues ; il est couvert, mais les côtés ouverts sont formés par de petits barreaux artistement tournés ; il est décoré de guirlandes de buis et enrubanné ; il est traîné par deux brebis, précédé du tambour, du fifre, des tinclettes, les bailes en tête, dont l'un porte un tout petit agneau. Ils rentrent dans l'église en jouant

l'air retentissant, rustique et traditionnel, dont il serait difficile de donner une juste idée, mais dont l'entrain et la gaieté électrisent la nombreuse assistance ; ils vont se ranger auprès de la Crèche, qui occupe une des chapelles latérales, au centre de la nef. Le silence se fait, il n'est interrompu de temps à autre que par le bêlement de l'agneau, auquel répond celui des brebis mères, bêlement grave, d'une octave plus bas, mais dont le coustraste est d'un effet charmant et touchant.

L'office terminé, la grand'messe commence. Après l'*incarnatus est* le diacre se détache, accompagné de tous les enfants de chœurs et va à la Crèche ; là après avoir encensé l'Enfant-Jésus, il le prend et l'apporte dans son frêle berceau ; il est précédé des enfants de chœur et des bayles, tenant des cierges allumés, et dont le premier étreint son cher petit agneau, qu'il place sur l'autel. Le *Credo* et l'offertoire terminés, l'orgue donne le signal du départ en jouant l'air obligé ci-dessus, qui est répété par le tambour, le fifre et les tinclettes. C'est le beau moment : tout est préparé, les bayles en ligne, les torches allumées ; tambour, fifre, tinclettes, la charrette où sont attelées les brebis richement harnachées, le petit agneau entre les bras du premier bayle (il a la tête couronnée d'un diadème étincelant, un manteau magnifique), se mettent en mouvement vers l'autel ; ils s'avancent lentement : l'agneau bêle de temps à autre. Tout le monde est debout, ou veut voir les brebis, la charrette tout illuminée, dans laquelle on aperçoit des pigeons, des poulets, de petits oiseaux, un lapin blotti au coin du véhicule ; l'enthousiasme est à son comble ; des larmes, roulent dans les yeux de beaucoup de fidèles : c'est bien la scène de Bethléem, ce sont les Bergers qui arrivent à la Crèche pour adorer l'Enfant divin, anéanti sous la forme humaine ; on voudrait être du cortége qui arrive à l'autel. Le célébrant, qui a déja baisé le divin Enfant, ainsi que ses assistants, est là entouré du diacre et du sous-diacre et des enfants de chœur, il tient dans ses mains le petit *Jésus*, qu'il fait d'abord baiser au suisse, qui a levé son chapeau, puis à tous les bayles et à ceux qui se sont joints à eux, ensuite à la musique champêtre et au berger qui conduit les brebis. Tous font le tour de l'autel, même le char et les brebis, et de là, retournent à la Crèche, où le diacre va déposer en même temps le *beau Bambino*. Ainsi

se termine cette offrande, qui sera répétée à la grand'messe de ce jour et à celle du 2 février, jour de la Purification de la Sainte Vierge, toujours nouvelle pour les Lislois : sans elle *Noël* n'est plus rien, il serait pâle et sans saveur ; aussi, bien des étrangers viennent ce jour-là tout exprès à l'Isle pour être témoins de cette édifiante cérémonie : c'est un spectacle ravissant, l'heure de minuit. Ces bons cultivateurs, modestes, pleins de foi, ces instruments et cette musique champêtre, ces bêlements de l'agneau, ces présents, tout forme un tableau d'une poésie délicieuse qui serait digne du pinceau du *Poussin*; c'est une copie vivante, parlante, qui met sous les yeux la visite des Bergers des environs de Bethléem, qui viennent adorer et faire leur offrande au Nouveau-Né annoncé par les anges, et qui retournent bénissant et louant Dieu de tout ce qu'ils ont vu.

Tous ces sentiments, toutes ces pensées s'accentuent dans l'esprit et le cœur de nos bons Lislois, qui, en retournant dans leurs maisons, racontent à tous les douces émotions qu'ils ont éprouvées. Heureuses les âmes qui sentent tous les charmes de ces naïves et religieuses démonstrations !!

C'est pendant le chant des Laudes, qui ont lieu immédiatement après la grand'messe, que le pieux cortége sort de l'église, à travers la foule compacte, qui acclame, dans la joie la plus expansive, le retour d'une si belle solennité.

[45] Voici l'expression de ce témoignage :
Accipite magnum in modico munus.
Recevez dans cette petite offrande le bienfait d'un grand don.
C'était l'humilité et la modestie du donateur qui lui faisaient tenir ce langage. L'offrande n'était pas modique, puisque cet autel avait dû coûter au moins *six mille francs.*

[46] L'exposition dont il est ici question, n'est plus là. L'abbé Brouillard, qui peut-être était le donateur anonyme de ce superbe autel, en fit cadeau à la chapelle de la Congrégation des Hommes, après la Révolution, soit pour dégager la vue du tableau, soit pour d'autres motifs qui nous sont inconnus. On peut la voir encore

elle figure sur le tabernacle de l'autel de cette congrégation ; elle est de forme plate et massive, ornée de petites têtes d'anges, d'une facture moins distinguée, il faut l'avouer, que celles qui décorent le piédestal où repose la croix.

[47] La statue de saint François d'Assise dont il est ici question, appartenait au couvent des Cordeliers ; elle était en grande vénération, à ce point qu'en temps de grande sécheresse, le Chapitre, dans les processions qui étaient faites pour demander à Dieu une pluie salutaire, sollicitait de la part de ces religieux la permission d'y porter la statue susdite. Cette permission n'était jamais refusée, mais le couvent exigeait une aumône de trente francs pour chaque fois qu'elle sortait de leur église. (Tradition populaire).

[48] Cette licorne est une espèce de cheval sauvage, d'une grande férocité, portant sur le haut de la tête une seule corne d'une dimension plus ou moins longue, de couleur blanche. Suivant les naturalistes on la trouve dans certaines régions de l'Éthiopie. *(Dictionnaire de Trévoux).*

[49] Voici la délibération du Chapitre de l'Isle, relativement à l'office propre de saint Roch, obtenu en Cour de Rome :

L'an mil sept cent quatre-vingt huit et le neuf du mois d'août, les bayles de Saint-Roch, ayant obtenu de Notre Saint-Père Pie VI, d'heureuse mémoire, un indult pour faire l'office propre dudit saint, et Monseigneur l'évêque de Cavaillon ayant permis d'en chômer la fête, le Chapitre assemblé a reçu avec honneur et respect ledit indult et a délibéré de s'y conformer les an et jour susdits. Signés : Michel de Beaulieu, prévôt coadjuteur ; Biscarel, chanoine ; Brouillard, chanoine ; Voiron, chanoine ; Audouard, chanoine ; Villars chanoine.

(Extrait des livres des délibérations du Chapitre de l'Isle).

—

[50] La boiserie de cette chapelle n'est pas de la même main, il est facile de s'en apercevoir. Le côté gauche est mieux ; il avait été confectionné pour y placer les deux tableaux représentant deux sujets intéressants pour cette localité : le premier, la Présentation de la sainte Vierge,

pour nous rappeler que c'était le jour de cette fête que la ville avait obtenu de Marie, un grand miracle ; l'autre, saint Césaire, qui est, en quelque sorte, un patron de cette cité, par l'importance de la foire qui, jadis, amenait dans nos murs une foule de négociants étrangers, lesquels, par les grandes affaires qu'ils y traitaient, étaient pour tous une source de prospérité matérielle.

Mais c'était désagréable à l'œil, de voir cet état décoratif incomplet ; c'est sans doute pour le faire cesser, que M. l'abbé Boët, vicaire de cette paroisse, mort en 1808, avait laissé, dans son testament, un legs de 150 francs pour cet objet. C'est ce qui détermina la fabrique à faire ce travail, qui fut confié à un menuisier de Carpentras, nommé Sèri, italien. Il coûta 500 francs. On plaça dans chaque panneau les tableau que nous y voyons : saint Joseph agonisant, et sainte Fauste, lesquels tableaux nous venaient du couvent des Cordeliers.

(Voyez le registre des délibérations de la Fabrique, 9 octobre 1808).

—

[51] L'an mil sept cent vingt et le vingt-uniesme jour de novembre, feste de la Présentation de la très-sainte Vierge, se trouvant un jeudy; comme la peste étoit à Marseille depuis le dix du mois de juin de la présente année, et qu'elle avoit fait périr plus de soixante mille âmes ; que la ville d'Aix en étoit cruellement attaquée, celle d'Apt et Roussillon, cela obligea Messieurs nos Consuls de recourir à la protection de la très-Sainte Vierge, et pour cet effet, ils s'adressèrent à moy comme chanoine-prieur de la Confrairie de Nostre-Dame-de-Salut, pour faire chanter une grande messe dans la chapelle de la dite Nostre-Dame-de-Salut ; laquelle grande messe fut chantée par M. l'abbé de Sade, notre prévot, et les ss. susd. consuls donnèrent huit cierges d'un quarteron chacun, pour la célébration de la dite messe et en offrirent quatre autres d'une demy livre chacun, pour être brûlés dans la dite chapelle, et communièrent à la dite messe, et un momont avant que d'avoir l'honneur de recevoir le précieux corps de Jésus-Christ, les ss. susd. consuls promirent et jurèrent solennellement de renouveler leurs vœux annuellement et perpétuellement à chasque feste de la Présentation, et d'aller faire une procession avec les Messieurs du Chapitre à Nostre-

Dame-de-Vie, à Venasque, comme l'on fist l'an mil six cent vingt-huit, que cette ville fut affligée de la peste, et pendant huit jours après nos vespres que nous ne chantions qu'après quatre heures, pour la commodité du peuple, pour qu'il peut y assister, notre Chapitre assisté desd. ss. consuls, nous avons esté les chanter dans la dite chapelle de Nostre-Dame-de-Salut, le Très-Saint-Sacrement étant exposé, avec l'hymne suivante :

ORATIO

Ad Beatam Virginem contra pestem.

—

O Genitrix Altissimi,
Quæ sola Virgo parturis,
Dolore prorsus libera,
Audi clamores populi.

—

Multum quidem peccavimus,
Sed parce confitentibus ;
Dolore cordis intimo
Fugere fac nos crimina.

—

Succurre, quæso, miseris,
Et fac nos mori potius
Quam tam maligna crimina
Nos iterum admittere.

—

Fatemur heu ! contagium
Altissimum perducere.
Mentis salutem et corporis
Benigna nobis impetra.

—

Contagium tam pessimum
Repelle de corporibus,
Sed non minus de mentibus,
Quo magis est pernoxium.

—

Ardere Sancto Spiritu
Fac nostra, quæso, pectora,
Tantoque nos periculo
Præservet, eia, liberos.

—

Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix,
Ut a contagii periculis mereamur erui.

OREMUS

Deus misericordiæ, Deus pietatis, Deus indulgentiæ, qui misertus es super afflictionem populi tui et dixisti angelo percutienti populum tuum : Contine manum tuam, ob amorem illius stellæ gloriosæ cujus ubera

pretiosa contra venena delictorum tam dulcitur suxisti ; præsta auxilium gratiæ tuæ, ut ab omni peste et improvisa morte liberemur et a totius perditionis incursu misericorditer salvemur, per te, Jesu Christe, rex gloriæ qui cum Patre et Spiritu Santo vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Signé : Parrely, chanoine-prieur.
(Extrait du registre de N.-D.-du-St-Scapulaire. Archives curiales).

—

[52] L'an 1643 et le neuvième juillet, Messieurs les Consuls ont commencé à faire brûler la lampe de Notre-Dame-de-Salut dans la présente chapelle de Notre-Dame-du-Saint-Scapulaire, dont lesdits sieurs Consuls ont promis bailler six cannes d'huiles à la Confrérie du Saint-Scapulaire toutes les années pendant que ladite lampe ardera dans ladite chapelle.

(Extrait du même registre. Archives curiales).

—

[53] L'autel et ses gradins nous viennent du couvent des Capucins.

[54] Ce Christ appartenait au couvent de Sainte-Élizabeth. Transporté à l'église paroissiale, il fut d'abord placé dans la chapelle de la Chaire, alors privée de tout ornement ; en 1826, époque du jubilé, M. le curé et le conseil de fabrique furent d'avis d'ériger un monument commémoratif de ce temps de grâces et de bénédictions, et à cette fin, on prit ladite croix, qui fut plantée au quartier de Saint-Martin. Mais quelques années après (1836), on s'aperçut que cette œuvre d'art remarquable, souffrait beaucoup de l'influence de la chaleur et des frimass, et que bientôt elle serait entièrement détruite. Cette considération très-juste engagea le conseil de fabrique, de concert avec le clergé, de rapporter à l'église ce Christ, et de le remplacer par une croix en fer, que nous voyons encore aujourd'hui. Ledit Christ avait reçu, pendant ce long séjour en plein air, de graves avaries, qu'il fallait nécessairement réparer. M. le marquis de *Joannis Nicou*, président du bureau de nos marguilliers, voulut bien se charger de cette tâche délicate, dont il s'acquitta à la satisfaction de tous. — M. le marquis de *Joannis Nicou*, d'heureuse mémoire, mort dans sa terre

de St-Pierre de Vassols, le 7 décembre 1869, à l'âge de 61 ans, était un homme de foi et d'un rare mérite, joignant à des connaissances variées et étendues, en littérature, en droit et en économie domestique et administrative, des notions pratiques en mécanique et en menuiserie bien remarquables : nous l'avons vu à l'œuvre ; son concours intelligent, nous a été d'un grand secours dans nos grandes réparations et restaurations de l'église paroissiale).

Ce Christ, restauré et replacé dans la chapelle de la Chaire, en sortit de nouveau en 1860, à l'époque de la restauration générale de nos tableaux, opérée par M. *Dupon*, artiste éprouvé et distingué de Lyon. — Cette restauration, nous porta à faire un remaniement de place de quelques-unes de nos belles toiles, qui n'étaient pas dans un jour favorable. C'est alors que le tableau de *Pierre Parrocel* (Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ), qui était dans la chapelle de St-Jean, vint prendre place dans celle de la Congrégation des Filles, où nous le voyons actuellement; et en son lieu et place, nous transportâmes notre beau Christ, qui y figure très-bien et plus convenablement.

Si on nous demandait ce qu'il y avait avant la Révolution, dans cette chapelle, comme tableau principal, au-dessus de l'autel, nous répondrions, qu'il y avait une toile, représentant St Jean, prêchant dans le désert ; œuvre grotesque, dans un très-mauvais état, qu'après cette époque néfaste, les marguilliers d'alors firent disparaître, et remplacèrent par ledit tableau de *Parrocel*.

[55] Ce buste de St Sébastien, appartenait aux Cordeliers, dans l'église desquels était établie la Confrérie, dont il est ici question. Elle était florissante en effet, et avait pour membres tous les cardeurs en laine de la localité ; le jour de la fête de leur patron, qui se célébrait solennellement, il y avait une fort belle procession, à laquelle les Consuls assistaient en grande tenue. Ce qui explique l'importance de cette solennité, c'est que, avant la Révolution, la grande industrie du pays et la source de son bien-être étaient dans la fabrication des tissus de laine (draps et cadis) ; il y avait dans la ville un nombre prodigieux de cardes à laine, et à la foire de *St-Césaire* (27 août), on y faisait des ventes très-considérables de ces étoffes.

Les maîtres fabriquants avaient pris pour patron *St Antoine*, et s'étaient chargés de l'entretien de la chapelle, qui lui était dédiée à l'église paroissiale ; c'est ce qui explique le luxe de décorations sculpturales que nous y voyons. Ils faisaient leur fête le 17 janvier, sans procession.

[56] Ces deux tableaux (*St Bonaventure* et *St Louis de Toulouse*) appartenaient à l'Église des Cordeliers. Leurs cadres sont d'une facture très-remarquable; celui du grand tableau a été fait à Avignon, par *Gabaret* (1866), ainsi que son couronnement ; on a cherché à l'harmoniser avec les autres cadres, ce qui a réussi en partie. Le bénitier, en marbre rouge, qui est ici, nous vient du couvent de *Ste-Élizabeth*.

[57] Cette dorure eut lieu en 1789 et 1790 ; elle fut faite à prix fait, par le sieur *Lanaux*, de Carpentras, pour la somme de 750 fr., y compris la peinture de la boiserie latérale, M. Brouillard, chanoine, étant prieur de cette Confrérie. (Voyez le vieux registre de ladite Confrérie. 1789). Arch. de la Cure.

[58] Le tombeau de l'abbé de Sade, ancien prévôt de notre Collégiale, dont nous avons déjà parlé, est aux pieds de la Vierge de *Notre-Dame-de-Bon-Secours*. Avant la Révolution, il y avait à la place de la Vierge, un grand bénitier en pierre, et c'était au-dessus de ce bénitier, au milieu de l'encadrement qu'on avait placé, ladite inscription, mais la statue ayant pris la place du bénitier, il fallut nécessairement enlever cette plaque mortuaire, qui eût été entièrement masquée ; nous l'avons placée dans l'endroit le plus rapprochée de la tombe. En voici le texte :

D. O. M.
hic situs est
Illmus et R. D. Joannes-Ludovicus de Sade
de Mazan in Romana Sapientia jur. u. d.
huic ecclesiæ præpositus,
antiquissima atavorum patricià nobilitate
clarus.
Ardenti zelo, pietate, hoc templum mirificè decoravit ;
charitate in pauperes nosocomium ære proprio
mirificè ampliavit et auxit.

Annis LV, clero hujus ecclesiæ honorificè præfuit ;
sanctè, justè, piè vixit annos LXXXVII.
Obiit in Dno VIII idus decemb. MDCCLXIV.
Illmus et R. D. Petrus Paulus de Ribere
in præpositura coadjutor et successor
Hoc grati animi monumentum mœrens
posuit.

—

[59] La chapelle sous le titre de St-Crépin (et Crépinien) était le siége d'une nombreuse Confrérie du même nom ; c'était celle des cordonniers; elle était riche, possédant, comme toutes celles de cette Église, des propriétés assez importantes, mais qui ont toutes disparu dans la tourmente révolutionnaire de 93.

A l'époque de la reconstruction de la nef, au milieu du XVIIme siècle, les proportions d'icelle ayant été essentiellement modifiées, il fallut nécessairement renouveler l'ameublement des chapelles latérales. C'est alors que le retable et la boiserie de celle-ci furent entièrement refaits, et dans les meilleures conditions, comme il est facile de le voir ; néanmoins, on conserva avec raison, les antiques tableaux en bas-relief, représentant les scènes principales du martyre des SS. Crépin et Crépinien, qui figuraient dans l'ancienne boiserie, pour en décorer la nouvelle, et ce sont ces mêmes bas-reliefs dont nous avons rendu compte. Les choses restèrent intactes jusqu'après la Révolution; mais en 1808, les bancs de grande dimension ayant disparu de l'Église, il fallut les remplacer par des chaises fixes et mobiles. Ces dernières, d'abord peu nombreuses, furent placées dans la chapelle de *St-Crépin*, mais bientôt augmentant jusqu'au nombre de 7 à 800, la pauvre chapelle fut littéralement dévastée, l'autel disparut, le tableau reçut de graves dommages, ainsi que les boiseries. Tout le monde gémissait de cet état de choses, mais nul moyen d'y remédier, à cause de l'impossibilité de placer ailleurs les chaises volantes. En 1869, la Providence vint à notre secours : elle nous inspira une bonne idée pour placer nos chaises dans l'endroit qu'elles occupent aujourd'hui. Un don de *six mille francs* fut fait pour restaurer la chapelle de St-Crépin, telle que nous la voyons aujourd'hui. Avant la Révolution, elle était seulement peinte, aujourd'hui elle est dorée en majeure partie ; nous avons restauré

bien des choses, nous en avons refait d'autres qui avaient disparu : tout a été exécuté par des hommes de l'art très-capables (*MM. Chanus*, pour la dorure, *Gabaret*, pour la sculpture, d'Avignon). Nous regrettons que la teinte primitive des personnages des bas-reliefs ait disparu ; elle était bleue et rouge seulement, toute uniforme, mais c'était le cachet de l'époque : il fallait la conserver.

[60] Cette belle sculpture a été dorée en 1860. Jusqu'à cette époque, elle était restée d'une teinte blanche, ce qui ressemblait à une préparation à la dorure ; mais cette peinture a dû disparaître entièrement, et tout a été disposé à nouveau; toutes les dispositions préparatoires d'usage ont été faites : les statues, qui sont en bois comme une partie des nuages, ont été soigneusement consolidées (car les vers y avaient fait de grands ravages), afin que la dorure fût dans les meilleures conditions.
Malgré toutes nos recherches dans ce travail, nous n'avons pu découvrir aucune date ; mais tout fait présumer que c'est le même artiste, auteur des statues symboliques de la nef, qui a encore produit ce nouveau chef-d'œuvre, vers le milieu du XVIIIme siècle.

[61] Voici le texte de l'inscription commémorative de la consécration de notre église.

Mariæ Assomptæ
hauc Basilicam ære publico extructam illus. D.D. Joan. Bapt. de Sade eps. Cavall. ritu solemni sacravit, perill. D. nobili Joanne Joseph de Donadey et. Dono Laurentio Paulin. Consulib.
Anno M.D.C.LXXII.
Die maii XXIX.

[62] Le *Christ* et les *Anges* adorateurs, ainsi que les statues de *St Louis*, évêque de Toulouse et de *Ste Claire*, que nous voyons ici, appartenaient au couvent des Cordeliers; les deux anges adorateurs étaient placés sur l'autel, un de chaque côté.
La statue de *Notre-Dame-du-Bon-Secours* nous vient du couvent des Minimes ; elle y était en grande vénération dans leur église, comme nous l'avons déjà dit. Une pieuse association s'y était établie en son honneur, par les soins et la charité des RR. PP. Minimes de St-Fran-

çois de Paule, sous le titre de : *Sancta unio imitatorum puritatis beatæ Mariæ Virginis sub nomine et titulo nostræ Dominæ boni consilii.* « Sainte union des imitateurs de la » pureté de la bienheureuse Vierge Marie, sous le nom » et le titre de Notre-Dame-de-Bon-Secours »

Pieuse pensée, admirable invention du zèle apostolique pour arrêter les ravages de l'immoralité, par l'intercession et l'intervention de celle qui fut toujours pure et immaculée, et exempte du péché d'origine.

Cette Confrérie prit bientôt une grande extension, car établie en ladite Église, au mois de février 1637, elle comptait en 1641, après 4 ans seulement d'existence, plus de trois mille associés, soit de la ville ou des environs, comme nous allons le voir dans les pièces que je me plais de relater ici in-extenso, pour l'instruction et l'édification de mes bons paroissiens. Combien il serait à désirer qu'une pareille association s'établît de nos jours ! La morale publique et privée n'est pas moins outragée qu'au XVIIme siècle ; quelles horreurs à ce sujet n'offrent pas nos villes et nos bourgades ! il faudrait les pleurer avec des larmes de sang !

De nombreuses indulgences plénières et partielles avaient été accordées à notre association, nommément par Urbain VIII, comme il en conste par une bulle datée de la villa Gondolfo, des kalendes de juin 1637, 14me de son pontificat ; nous en conservons une copie authentique dans les archives de cette cure.

Voici la supplique adressée à Mgr l'évêque de Cavaillon, de la *Bordézière*, par les RR. PP. Minimes de cette paroisse, pour les autoriser à ériger cette précieuse association dans l'église de leur couvent. Le texte est latin, j'en donne la traduction :

Illustrissime et Reverendissime Père,

Le Supérieur et les autres Pères et Religieux du couvent de l'Isle, de l'Ordre des Minimes de *St-François de Paule*, exposent humblement, que l'année dernière a été érigée, par autorité de l'ordinaire et à la gloire du Dieu tout-puissant et de sa très-sainte Mère, dans l'église de St-Jean-Baptiste, du couvent de Toulouse, desdits PP. Minimes, une Confrérie pour l'un et l'autre sexe, dite : *Sainte Union des imitateurs de la pureté de la Bienheureuse Vierge Marie, sous le nom et le titre de Notre-Dame-du-Bon-*

Secours, laquelle a été approuvée et confirmée, et enrichie de beaucoup d'indulgences, par Notre St-Père Urbain VIII, et aussi honorée de divers priviléges, par Louis XIII, roi des Français, et puisque ladite Confrérie a pour but de procurer la gloire du Dieu tout-puissant, l'honneur de sa très-Sainte Mère, comme aussi, le salut des âmes et la correction des mœurs si dépravées de ce temps, surtout et principalement l'extinction ou l'amendement du vice capital de l'impureté. Pour tous ces motifs, lesdits PP. supplient humblement votre Illustrissime Grandeur, qu'elle daigne leur accorder la permission d'ériger cette Confrérie, dans l'église du couvent de l'Isle, desdits PP. Minimes, de la même manière, avec toutes les conditions et règles que celle qui est établie dans l'église dudit couvent de Toulouse, avec cette restriction seulement que la procession et la station et exposition du St-Sacrement qui doivent se faire à Toulouse, le quatrième dimanche de chaque mois, se fassent ici, le premier jour de fête, quel qu'il soit, de chaque mois, pourvu qu'il ne tombe pas un dimanche; ils demandent aussi que la *seule signature* des présentes suffise, nonobstant tout usage contraire, et pour la collation d'une si précieuse grâce; lesdits PP. prieront la divine bonté et la Bienheureuse Vierge, pour votre santé et votre conservation.

L'Évêque répondit :

Concedimus ut petitur. Dat. Aven. die 20 feb. 1637. — Suit la signature de l'Évêque (illisible).

Plus bas signé,

F. DE LA COMBE, *secrétaire*.

Place du sceau épiscopal.

—

Certificat de MM. les Consuls et Communauté de la ville de l'Isle, en faveur de la Confrérie du Bon-Secours, érigée dans l'Église des PP. Minimes de ladite ville, 26 novembre 1641, *secrétaire*, Fayard.

Copié au livre Bertrand FF... 394.

—

Liasse 9me
N°. . . . . 14—

Nous Consuls, conseillers et plus apparents citoyens de la ville de l'Isle,

Au Comté de Vénisse, déclarons, attestons, et certifions, par les présentes, à tous qu'il appartiendra comme la

Confrérie appelée la *Sainte Union des imitateurs de la pureté de la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu*, fondée et érigée en l'année mil six cent trente sept, par Mgr Fabrice de la *Burdezière*, Notre Révérendissime et Illustrissime évesque, dans l'Église des RR. PP. Minimes de ladite ville, sous le titre de Notre-Dame-de-Bon-Secours, a fait, nonobstant le peu de temps qu'il y a depuis sa fondation, un très-grand progrès et avancement spirituel, et tout le peuple tant de ladite ville, que des villages circonvoisins y portent une singulière et particulière dévotion, laquelle s'en va augmentant de jour à autre, y ayant déjà, ainsi qu'on nous a fait voir dans le livre de ladite Confrérie, plus de trois mille personnes, tant de l'un et de l'autre sexe, qui se sont faites enroler, et servent dévotement à la Ste-Vierge, sous l'étendard de cette sacrée Société, faisant paroistre le zèle, qu'elles ont d'honorer la souveraine princesse du ciel et de la terre, Marie, en leur assiduité et assistance ordinaire aux processions de chaque mois, aux stations et bénédictions du Très-Saint-Sacrement de l'autel, et aux litanies et autres saints et pieux exercices qu'on pratique en icelle en certains jours et fêtes de l'année, en mémoire de son immaculée et virginale pureté, et d'ailleurs nous fesons foi comme la Ste-Vierge, a témoigné et témoigne souvent qu'elle agrée grandement les services qu'on lui rend en cette très-dévote association par plusieurs grâces et faveurs qu'elle communique aux confrères et sœurs d'icelle qui l'invoquent en leurs nécessités spirituelles et corporelles, ainsi que les messes votives tableaux, suaires, cierges, flambeaux et autres semblables marques des vœux qu'on offre au St autel de la chapelle où elle est érigée, le font paroître, étant véritablement ladite confrairie un très riche ornement spirituel pour cette ville et un moyen très-efficace pour obliger les citoyens d'icelle, à servir et honorer la sacrée Mère de Dieu, se rendre imitateurs en tant qu'il est possible de son inviolable pureté et ensuite participer aux inestimables bienfaits qu'elle distribue à ces dévots et favoris, et particulièrement à ceux qui se rendent semblables à elle, en la pratique de cette vertu, ce qu'estant très-véritable et à la requisition desdits RR. PP. Minimes, avons fait signé et scélé du stil et armes de ladite ville, ladite déclaration et attestation à l'Isle de Venize, le vingt six novembre mille six cent quarante un.

Signés, Peyronic Consul, Catolin Consul, Bacular Martin ...., Guinard L. Dalphonse, Deraquet, Tareichon, Maydes, Blanc, Boët, Brun, docteur en médecine, Audibert, Borrely, Poussier, Durand, Lampasse, et autres dont les noms sont indéchiffrables.

Pour mandement de Messieurs les Consuls et Messires que dessus.

FAYARD, *secrétaire*.

Place du sceau communal.

—

Le Juge majeur ordinaire de l'Isle de Venise et de tout son ressort, *Barthelemy de Perdisseau*, docteur en l'un et l'autre droit, donna une attestation le même jour que lesdits Consuls et habitants principaux de cette ville, sur le même objet ; comme cette pièce est presque identique à la précédente, et écrite en latin, je me dispenserai de la relater ici : elle n'ajouterait rien au fond du sujet; elle est signée dudit juge, de *Perdisseau*, scélée du sceau de la Cour, et contresignée du greffier, du nom de Cottier,

Toutes les pièces ci-dessus sont tirées des archives de la Cure.

On trouvera dans ces mêmes archives, des informations, ou instructions juridiques du juge majeur de cette ville de l'Isle, constatant des guérisons extraordinaires tenant du miracle, opérées en faveur de personnes qui ont invoqué *Notre-Dame-du-Bon-Secours*.

Après avoir fait connaître les objets qui, de nos divers couvents ou confréries, sont rentrés dans notre église, je crois devoir dire ceux qui en sont sortis. — En voici l'état.

1° Le buste de St-Laurent en vermeil ;

2° La statue de la Ste-Vierge en argent, de la hauteur environ d'un mètre ;

3° La statue de Ste-Anne également en argent, même taille au moins ;

4° Une petite croix et une petite vierge en argent, que le célébrant portait à la main, aux processions générales et à celles de la Ste-Vierge ;

5° Six calices en argent ;

6° Trois ciboires en argent, deux grands et un petit pour porter le St-Viatique ;

7° Deux ostensoirs, dont l'un, pour les jours solennels, était enrichi de deux pendants et d'une croix en diamants fins ;

8° Deux lampes en argent, l'une desquelles, la plus grande, était suspendue dans le chœur les jours des fêtes solennelles; son diamètre était de 50 centimètres, dans la partie la plus large, l'autre, plus petite, était à demeure et sans cesse allumée, dans la chapelle de Jésus, où se trouvait la sainte réserve;

9° Quatre encensoirs en argent;

10° Quatre chandeliers pour les acolytes, — une grande croix processionnelle en argent;

11° Six bâtons en argent du dais et divers objets d'argenterie qui se trouvaient dans les fonts baptismaux;

12° Ornements sacerdotaux : une chasuble, deux dalmatiques et cinq chapes damas blanc, galons or fin, pour les grandes solennités;

13° Une chasuble, deux dalmatiques et cinq chapes damas rouge, également galons or fin;

14° Une chasuble, deux dalmatiques et cinq chapes; damas violet, galons or fin;

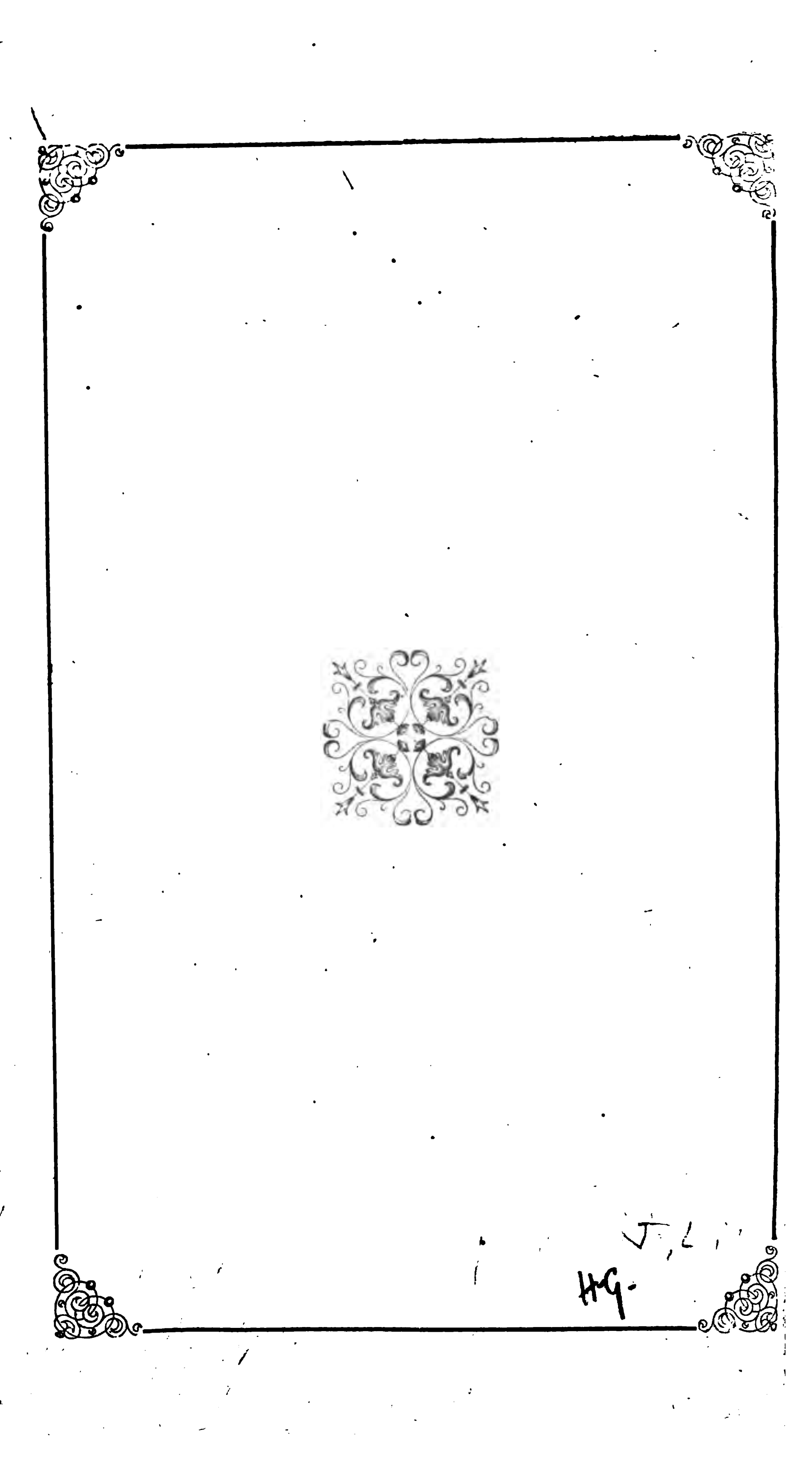
15° Enfin une chasuble, deux dalmatiques et cinq chapes, damas noir, galons argent fin.

(Archiv. de la Cure).

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

L'abbé *Arnavon* natif de L'Isle, qui fut ordonné par l'évêque de Cavaillon vers 1789, et qui passa tout le temps de la tourmente révolutionnaire a administrer les sacrements dans cette paroisse de L'Isle, prit possession de la cure d'Apt, à laquelle il avait été nommé par Mgr *Perrier*, sur la fin de 1806, et non en 1811, comme nous l'avons dit dans notre introduction.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

